

L'ECRAN

LE MENSUEL CINEMA/VIDEO DU FANTASTIQUE ET DE LA SCIENCE-FICTION

# FANTASTIQUE

FEVRIER 83 / 20 F / N° 31



LANDI

**MEURTRES  
EN 3-D**

**ZOMBIES!**

**D'HIER ET D'AUJOURD'HUI**

**POSTER GRATUIT:  
MEURTRES EN 3-D**



# AVORIAZ 83 CHEZ VOUS GRACE A SERGIO GOBBI



SÉLECTION OFFICIELLE  
FESTIVAL D'AVORIAZ 1983



DANS TOUS LES SUPER VIDÉO CLUBS



# SOMMAIRE

**Rédaction, édition :**  
Média Presse Edition  
92, avenue des Champs-Élysées  
75008 Paris - Tél. : 562.03.95

## REDACTION

**Directeur/Rédacteur-en-Chef :**  
Alain Schlockoff

**Secrétaire de Rédaction :**  
Dominique Haas

**Comité de Rédaction :**  
Bertrand Borie, Guy Delcourt, Frédéric Lévy, Dominique Haas, Pierre Gires, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Robert Schlockoff.

**Avec la collaboration de :**  
Olivier Biliotet, Valérie Delcourt, Gilles Gressard, Alain Petit, Pascal Pinteau, Daniel Scotto, Jean-Pierre Fontana, Marion Ciblat, Luc Legay, Jean-Claude Romer, Louis Van der Straeten.

**Correspondants à l'étranger :**  
Randy et Jean-Marc Lofficier (U.S.A.), Alan Jones, Mike Child, Phil Edwards (G-B), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Riccardo F. Esposito (Italie).

**Documentation :**  
Riccardo F. Esposito, Tomoyuki Hase, Tohru Takeuchi, Pascal Cossé, Ramon Garcia Ribas, Olivier Biliotet, Christophe L., René Chateau, Eric Hoffman, Jean-Marc Lofficier et les services de presse de : Artistes Associés, C.I.C., Fox, Films Jacques Leitienne, Warner-Columbia, U.G.C.

**Maquette :**  
Michel Ramos

## EDITION

**Directeur de la publication :**  
Alain Cohen

**Abonnements :**  
Média Presse Edition  
92, avenue des Champs-Élysées  
75008 Paris

Tarifs : 11 numéros 170 F  
(Europe : 195 F)

Autres pays (par avion)  
nous consulter (voir bulletin  
d'abonnement page 80)

**Inspection des ventes :**  
ELVIFRANCE : (1) 828.43.70

## PUBLICITE

Publi-Ciné, 92, Champs-Élysées  
75008 Paris - Tél. : 562.75.68

Notre couverture :  
*La nuit des morts vivants*, de George Romero

L'Ecran Fantastique mensuel est édité  
par Média Presse Edition.  
Commission paritaire : n° 55957.  
Distribution : Messageries Lyonnaises  
de Presse. La rédaction n'est pas  
responsable des textes, illustrations et  
photos publiées qui engagent la seule  
responsabilité de leurs auteurs. Dépôt  
légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1983, copyright : ©  
L'Ecran Fantastique,  
tous droits réservés.

Composition, photogravure & impression  
Imprimerie de Compiègne  
Ce numéro a été tiré à 35 000 exemplaires

**L'Ecran Fantastique**  
n° 32 paraîtra  
le 1<sup>er</sup> mars.



« Zombie Holocaust ».



« L'invasion des morts-vivants ».



« L'enfer des Zombies ».

<b>LES ACTUALITES : Cinéflash. Echos de tournage. Prochaines sorties</b>	4
<b>Films au futur. Twice upon a time</b>	6
<b>Fantastique made in Italie (1)</b>	44
<b>Horrorscope. Les frissons de demain</b>	70
<b>MEURTRES EN 3-D. L'invasion du relief made in Hollywood !</b>	72
<b>LES ARCHIVES DU CINEMA FANTASTIQUE : Zombie, d'hier et d'aujourd'hui. Filmographie commentée</b>	10
<b>LES FILMS :</b>	
<b>Sur nos écrans : Entretien avec Damiano Damiani (Amyville 2) • Stab • Tempête</b>	77
<b>Films sortis à Paris. Tableau critique</b>	80
<b>LA CHRONIQUE :</b>	
<b>Editorial</b>	2
<b>L'actualité musicale</b>	8
<b>LA GAZETTE DU FANTASTIQUE : Sitges 82 • La photo-mystère • Monstres à lire • Mots croisés • Petites annonces</b>	39
<b>VIDEOFANTASTIQUE MAGAZINE : Notre favori. Les films du mois. Hit-parade</b>	59
Ce numéro comporte un encart de 8 pages (MEURTRES EN 3-D) compris entre les pages 40 et 41.	



# Les Portes de l'Enfer...

**ZOMBIE !** Un mot devenu soudain brutal, terrifiant, évoquant les morts surgis du tombeau, et, plus particulièrement pour les cinéphiles, les noms magiques de Georges A. Romero, Dario Argento et Lucio Fulci.

Issus d'un nouveau courant du cinéma fantastique, les « films de zombie » ne sont pas des films d'épouvante ordinaire : ils vont au-delà de notre peur habituelle... Faits pour terrifier, ils y parviennent bien souvent, et possèdent alors l'impact redoutablement efficace des légendaires bandes dessinées macabres américaines (les récits d'horreur des « E.C. Comics »), nous laissant pantelants sous le choc. Des titres tels *L'enfer des zombies*, *Frayeurs*, *L'au-delà* ou *Evil Dead*, en sont des exemples récents.

C'est pourquoi il nous semblait intéressant d'en savoir plus, et de se pencher sur ce phénomène cinématographique, d'en étudier ses origines, tâche que nous avons confiée à notre collaborateur Pierre Gires. Avec lui, nous découvrirons l'évolution de ce courant si particulier. Univers fascinant, car le sujet traite de notre préoccupation commune : la Mort ! Point ici, cependant, de résurrections « poétiques » ou sophistiquées, comme chez nos amis les vampires. Le mythe du zombie ne s'encombre guère, en effet, de romantisme « délicat ». Le zombie, tel que le cinéma nous le dépeint actuellement



« Frayeurs » de Lucio Fulci.

est une créature atroce, un semi-automate à la recherche perpétuelle de chair humaine, qu'il s'empresse de dévorer ! Doté d'une préoccupation purement animale et dépourvu de toute conscience, ce monstre quasi-aveugle incarne l'Horreur à l'état pur...

Au fil des pages de ce dossier d'un genre particulièrement macabre, nous pourrions examiner à loisir la délirante progression que le 7<sup>e</sup> art fit subir à ces horribles créatures de l'au-delà.

Du classique *White Zombie* de Halperin à l'effroyable *Enfer des zombies* de Fulci, les films traitant des morts-vivants se succédèrent régulièrement pour atteindre un palier de violence et de terreur visuelles invraisemblable.

Il était donc difficile d'imaginer aujourd'hui que l'on pourrait mener plus loin les excès de violence en ce domaine. Or, c'est précisément ce que vient de faire Sam Raimi, un réalisateur de 20 ans, qui récidive l'éclatant exploit perpétré 15 ans plus tôt par George A. Romero, avec l'époustoufflant *Evil Dead*.

Doit-on, en déduire que 1983 verra nos écrans hantés par ces éternels errants d'outre-tombe, plus envahissants que jamais ? A vous d'en juger !

En attendant, explorons ensemble les sombres méandres de cet univers, et ouvrons toutes grandes les Portes de l'Enfer...

Alain Schlockoff



**MARDI 22 FEVRIER - 20 h 30**

**CINEMA LA GAITE**

6, rue de la Gaîté, 75014 Paris

M. Edgar Quinet

## **CINE-CLUB MENSUEL L'ECRAN FANTASTIQUE**

### **2 FILMS AU PROGRAMME :**

A l'heure où nous mettons sous presse, le choix des 2 films n'a pas été définitivement arrêté.

Leurs titres vous seront communiqués à partir du lundi 7 février en téléphonant au numéro mentionné au bas de la page.

\*  
\*   \*

- Entrée gratuite (pour la séance) réservée aux lecteurs souscrivant un abonnement pour la PREMIERE fois (Voir bulletin d'abonnement page 80 à nous faire parvenir au plus tard le 18 février. Joindre enveloppe timbrée à vos nom et adresse pour l'envoi du billet d'entrée).
- Abonnés actuels : participation aux frais : 15 Frs (Règlement à adresser à « PUBLI-CINE » 92, Champs-Élysées, 75008 PARIS avant le 18 février. Joindre enveloppe timbrée à vos nom et adresse pour l'envoi du billet d'entrée).
- Lecteurs non abonnés : billets en vente 30 Frs au cinéma le soir de la séance à partir de 20 h (dans la limite des places disponibles).

**Renseignements : 562.03.95**



# cinéflash



## ECHO DE TOURNAGES

Le tournage de *The Keep* aura nécessité 12 semaines intensives pour son réalisateur Michael Mann (*Le solitaire*). Ce film d'horreur qui se déroule en Roumanie durant la seconde guerre mondiale relève selon son metteur en scène du « conte pour adultes explorant la psychopathologie du fascisme ». Après avoir mobilisé trois plateaux des studios Shepperton, le tournage s'est poursuivi, non pas en Roumanie comme la production l'avait initialement prévu, mais au Pays de Galles dans une carrière d'ardoise où fut construit, pour les besoins du film, un village à 90 mètres de profondeur sous la terre. Une météo extrêmement défavorable transforma, aux dires du réalisateur, le tournage en véritable cauchemar... *The Keep* est maintenant en post-production. Tangerine Dream compose la musique, les effets optiques sont réalisés par Wally Veevers et les effets spéciaux mécaniques sont dirigés par le spécialiste Nick Alder. Interprété par Scott Glenn, Alberta Watson et Jurgen Prochnow, le film (dont le budget atteint les \$ 11 000 000) sortira sur les écrans amé-

ricains dès le mois de juin. Paramount, qui a annoncé son intention de mettre en chantier, dès le printemps, un *Star Trek III* en relief, envisage de confier la réalisation à Léonard Nimoy (Spock). Les négociations sont actuellement en cours...

Sting, le chanteur vedette du groupe Police, s'intéresse de plus en plus au 7<sup>e</sup> art. Après avoir tenu le rôle principal de *Brimstone and Treacle*, Sting vient en effet de donner son accord pour interpréter un des personnages de *Dune* produit par Dino De Laurentiis et que David Lynch réalisera prochainement au Mexique.

*The Dead Zone*, toujours produit par Dino De Laurentiis, et réalisé par David Cronenberg d'après le roman de Stephen King, vient d'entamer sa première semaine de tournage au Canada près des chutes du Niagara. Un superbe trio d'acteurs se partage la distribution : Martin Sheen, Christopher Walken et Brooke Adams !

En Italie, Lamberto Bava, marchant sur les traces de son père, tourne *The House With the Dark Stairs* (La maison au sombre escalier), un film de terreur produit par National Cinematografica.

De son côté, Lucio Fulci, qui n'en finit plus d'accumuler les projets, a signé pour la réalisation de *Trance*.

James Dearden met en scène *The Cold Room*, un récit d'effroi interprété par George Segal. Le film est produit par Mark Forstater (*Xtro*, *Contagious*) et HBO, une chaîne de télévision américaine par câble. Procédé peu commun, le film sera d'abord présenté aux téléspectateurs abonnés avant de sortir dans les salles de cinéma.

Avril verra le démarrage de *Faustus*, un film d'aventures fantastiques réalisé en Australie par Ross Dimsey pour le producteur Antony I. Ginnane (*Harlequin*, *Turkey Shoot* etc...).

## LES « WARRIORS » ENFIN EN VERSION INTEGRALE

*Les guerriers de la nuit* (le film de Walter Hill), tout d'abord classé X pour violence en 1979 puis distribué en 1980 mais au prix de 12 minutes de coupes et une interdiction aux moins de 18 ans, a été récemment revu par la commission de contrôle des films. Celle-ci a autorisé le film dans sa version complète avec seulement une interdiction aux moins de 13 ans ! CIC, distributeur, envisage une re-sortie nationale des *Guerriers de la nuit* durant l'été 83.

## LA VOIX « FRANÇAISE » D'E.T.

C'est l'actrice Marie Francey, âgée de 83 ans, qui, pour la version française, a prêté sa voix à l'extra-terrestre de Steven Spielberg. Parallèlement à sa carrière consacrée principalement au théâtre où elle donna à plusieurs reprises la réplique à Sacha Guitry, elle fut aussi beaucoup demandée pour la post-synchronisation de films américains doublant nombre d'actrices parmi lesquelles Marlène Dietrich, Claudette Colbert, Bette Davis et Carole Lombard.

## E.T. II : LA CONFIRMATION

Si l'on en croit les rumeurs circulant à Universal, deux semaines après la sortie d'*E.T.*, Steven Spielberg contacta le président de la major, Sidney Sheinberg, au sujet d'une éventuelle séquelle. A cette époque le film n'avait rapporté que \$ 40 000 000 de recettes brutes et personne ne croyait qu'*E.T.* allait battre tous les records de recettes du cinéma... Sheinberg, occupé au téléphone, congédia poliment Spielberg en lui lançant la boutade suivante : « Revenez me voir lorsqu'*E.T.* en sera à 100 000 000. Alors, nous en reparlerons ». Spielberg ne broncha pas... mais trois semaines plus tard, son film ayant franchi le cap fatidique, il repartait à l'attaque !

Maintenant qu'*E.T.* approche des \$ 350 000 000, une suite n'est plus seulement « envisagée » mais préparée avec le plus grand soin. Le feu vert vient



officiellement d'être donné à Melissa Mathison (productrice associée et auteur du scénario original) pour écrire le script d'E.T. II.

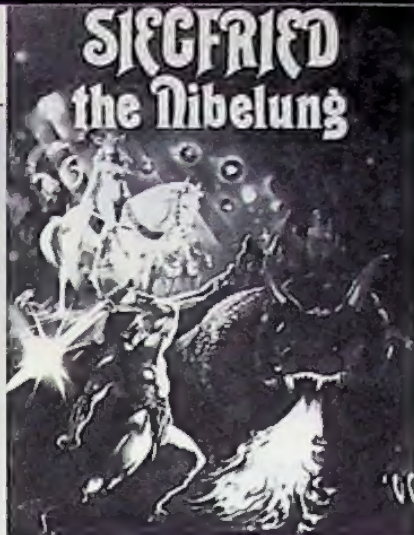
## NOUVEAU PROJET POUR DON BLUTH

Le réalisateur du *Secret de Nimh* s'attèle déjà à la préparation de son prochain dessin animé, *Chanticleer* (d'après « Les Contes de Canterbury »). D'un budget de \$ 10 500 000, cette nouvelle production qui devrait mettre deux ans avant de voir le jour sur les écrans, occupera les 65 personnes travaillant à plein temps aux studios de Don Bluth.

Ce dernier a révélé avoir eu plusieurs entretiens avec un Spielberg très intéressé au sujet d'une éventuelle collaboration concernant un autre projet d'animation. Toujours selon Don Bluth, Spielberg aurait même contacté les studios Walt Disney afin de les entretenir de ses projets dans ce domaine particulier mais se serait heurté à un refus. En effet, le dessin animé, qui coûte de plus en plus cher, s'avère de moins en moins rentable. Après neuf films d'animation, Ralph Bakshi lui-même envisage de s'orienter vers le cinéma traditionnel. Au cours des quinze dernières années, sur les 32 dessins animés réalisés aux Etats-Unis, seulement 5 ou 6 ont été des succès financiers.

## LA SUITE DE 2001 : ODYSSEE LEGALE ?

Produit par Metro Goldwyn Mayer en 1968, *2001 : l'odyssée de l'espace* fera-t-il l'objet d'une suite ? Metro Goldwyn Mayer et Twentieth Century Fox ne s'entendent pas du tout au sujet des



droits. Le premier clamant haut et fort être toujours détenteur des droits de *2010 : Odyssey Two*, traitement écrit par Arthur C. Clarke, le second ayant été assuré par Clarke lui-même que les droits étaient libres !

## COSTA GAVRAS : DE LA POLITIQUE A LA S.F.

Le réalisateur de *Z* et *Missing* a deux projets chez Universal. L'un, immédiat, s'intitule *Hannah* et sera interprété par Jill Clayburg et Jean Yanne. L'autre - et c'est celui qui nous intéresse - devrait se concrétiser durant l'été 83 : il s'agit de *Bug Jack Barron* d'après le roman de Norman Spinrad.

En résumé, c'est l'histoire d'un présentateur de télévision nommé Jack Barron dont l'émission, s'adressant plus particulièrement aux plus déshérités des spectateurs, tend à mettre en accusation des pratiques anti-sociales. La nouvelle cible de Jack Barron s'appelle Benedict Howard, un milliardaire qui se trouve à la tête de la Fondation pour l'immortalité humaine, entreprise spécialisée dans la cryogénie (science

consistant à conserver dans un froid intense les corps de malades incurables et à les faire « patienter » ainsi jusqu'à ce que la médecine soit en mesure de les guérir). Ce procédé très cher tend évidemment à favoriser les gens fortunés et, au cours de son combat contre la fondation Howard, le journaliste découvre une autre activité, bien cachée celle-ci et encore plus sinistre...

## AVIS AUX PRODUCTEURS

Zoe Tamerlis, vedette de *L'ange de la vengeance* (devenu cult-film aux U.S.A.) s'apprête à réaliser un court-métrage intitulé *The Innocent's Tribunal* et qu'elle entend par la suite incorporer à un film de long-métrage dont elle a elle-même écrit le script, *Curfew : U.S.A.* (le kidnapping d'un producteur hollywoodien par des terroristes).

En fait, ce court-métrage est destiné à inciter d'éventuels producteurs à financer le film dans son intégralité. Ce procédé, de plus en plus courant aux Etats-Unis, a déjà permis l'éclosion de jeunes cinéastes tels Samuel Raimi (*The Evil Dead*) et John Landis (*Kentucky Fried Movie*) ou la confirmation d'auteurs talentueux tel Paul Bartel et son génial *Eating Raoul*.

Nombre d'entrées sur Paris et sa Périphérie des films fantastiques sortis du 01.07.82 au 31.12.82

1. E.T. l'extra-terrestre*	1 600 000
2. 2 h moins le 1/4 avant J.C.	1 050 000
3. Mad Max 2	710 000
4. Blade Runner	400 000
5. Comédie érotique d'une nuit d'été	390 000
6. Pink Floyd The Wall	380 000
7. Les cadavres ne portent pas de costard*	250 000
8. Tron*	240 000
9. Brisby et le secret de Nimh*	220 000
10. Firefox*	220 000
11. Class 1984	186 000
12. Poltergeist	185 000
13. Coup de cœur	164 000
14. Paradis pour tous	150 000
15. The Thing	140 000
16. Le dragon du lac de feu	139 000
17. La féline	133 000
18. Annie*	131 000
19. Britannia Hospital	83 000
20. Parasite	77 000
21. Meurtres en direct	69 000
22. Star Trek II	68 000
23. Dressé pour tuer	67 000
24. L'épée sauvage	64 000
25. La fièvre de l'or	56 000
26. Mutant*	52 000
27. Un tueur dans la ville	43 000
28. Les guerriers du Bronx	40 000
29. Les yeux de la forêt	36 000
30. Megaforce	36 000
31. Meurtres à domicile	33 000
32. Pirate Movie*	30 000
33. L'ange de la vengeance	26 000
34. La créature du marais	20 000
35. Epouvante sur New York	20 000
36. Kung fu Zombie	15 000
37. Tag	14 000
38. La vallée de la mort	13 000
39. Virus Cannibale	11 000
40. Deux défilés et le fantôme	11 000
41. L'île de l'enfer cannibale	8 000

Résultats arrêtés au 12.01.83.  
\* Film toujours en exclusivité.

Gilles Polinien

## LES PROCHAINES SORTIES EN FRANCE

### FÉVRIER

- The Entity (Sidney J. Furie, U.S.A.)
- Le démon dans l'île (Francis Leroy, France)
- Phobia (John Huston, U.S.A.)

### MARS

- Zombie (George A. Romero, U.S.A.)
- First Blood (Ted Kotcheff, U.S.A.)
- The Dark Crystal (Jim Henson et Frank Oz, U.S.A.)
- Tygra, la glace et le feu / Fire and Ice (Ralph Bakshi, U.S.A.)
- Creepshow (George A. Romero, U.S.A.)
- La Lune dans le caniveau (J. Jacques Beineix, France)
- L'île des damnés / Turkey Shoot (B. Trenchard Smith, Australie)

## LES PROCHAINES SORTIES AUX U.S.A.

### FÉVRIER

- Blue Thunder (John Badham)
- The Return of Captain Invincible (Andrew Gaty)
- The Pirates of Penzance (Wilford Leach)
- Videodrome (David Cronenberg)
- Hercules (Lewis Coates)
- House of the Long Shadows (Peter Walker)

### MARS

- The Hunger (Tony Scott)
- Twice Upon A Time (John Korty)
- Timerider (William Dear)
- Wacko



# TWICE UPON A TIME

## (IL ETAIT DEUX FOIS...)

FILMS AU FUTUR

La première incursion de Georges Lucas dans le domaine de l'animation

*Twice upon a Time*, film d'aventures, à la fois comique et fantastique, mis en scène par John Korty et Charles Swenson, fait appel à une technique d'animation parfaitement inédite : le « Lumage ». Il y a maintenant près de vingt ans que Korty perfectionne ce procédé, dont *Twice upon a Time* est enfin l'aboutissement.

Alors que le dessin animé traditionnel met en œuvre des celluloses, le Lumage utilise des figurines de papier découpé, ce qui procure à l'image un style, une profondeur de champ, des couleurs et une texture bien supérieurs à ceux que peuvent lui conférer l'animation classique. Par ailleurs, et ce n'est pas négligeable, ce procédé est bien moins onéreux que les techniques jusqu'alors employées. C'est ainsi que *Twice upon a Time* n'aura coûté que 4 millions de dollars, au lieu des 15 millions qui auraient été nécessaires à Disney pour réaliser *Rox et Rouky*.

Toutefois, et comme s'empresse de le préciser Korty, « le Lumage n'est pas un procédé d'animation au rabais. Il permet tout au contraire d'élargir le champ d'activité de l'animateur et du créateur, et dans des proportions considérables. Par exemple, nous pouvons grâce à cette technique faire exécuter aux personnages des mouvements beaucoup plus amples ; et elle nous donne accès à l'animation par ordinateur, pour les prises de vues sur des plans multiples ».

Il est vrai que le terrain de manœuvre des héros de *Twice upon a Time* est large... Les deux lascars vedettes du film sont d'abord un animal tous azimuts, Ralph, chien à lunettes capable de se transformer en n'importe quelle créature, tandis que l'autre, Mumford, est un personnage longiligne, calqué sur le modèle de l'échalas pur sucre, revêtu d'un costume noir, et dont la voix doit beaucoup aux effets spéciaux...

Le maléfique Botch, despote fou qui règne en tyran sur la fabrique des cauchemars, parvient à attirer nos héros dans le domaine du temps congelé. Par bonheur, leur marraine la fée, qui s'exprime avec un fort accent du Bronx... remet bon ordre à tout cela. Ralph et Mumford se joignent alors à la nièce du bon Leprechaun, le lutin qui procure les rêves les plus doux, et à un aspirant super-héros, Rescueman, pour déjouer les projets de Botch, qui a l'intention de semer des milliers de bombes à cauchemars sur les dormeurs du monde entier !

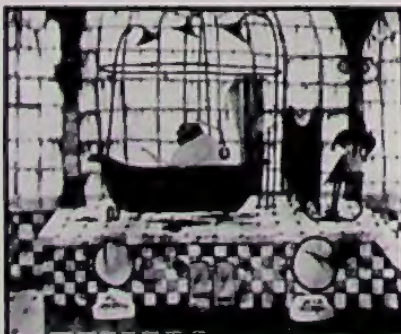
*Twice upon a Time*, qui a été écrit par John Korty, Charles Swenson, Stella



Kennedy et Bill Couturie, s'affirme comme l'un des rares films d'animation comiques actuels. « Tout le monde s'escrime à grands renforts d'effets spéciaux à mettre en scène des monstres dans des histoires sinistres et inquiétantes », dit Charles Swenson. « Et pourtant, je suis persuadé que le public ne demande qu'une chose : avoir l'occasion de rire un peu de temps en temps. *Twice upon a Time* est une comédie menée à vive allure ».

Mais le film ne recèle pas que des notations humoristiques. On y trouve aussi toute une galerie de personnages plutôt insolites : un croisement entre un robot et un gorille, Ibor, qui ne s'exprime qu'en reprenant les slogans des spots publicitaires les plus rebattus... Ou encore Ratatooie, un tatou, comme son nom l'indique, mais doté d'un appétit vorace qui l'amène à dévorer des ordures, et d'une passion inextinguible pour les boules de bowling ! Et enfin Frivoli, le boulanger des beaux rêves, pour ne citer que ceux-là. Les spectateurs ne seront pas surpris d'apprendre qu'au palmarès des auteurs on retrouve des séquences animées pour *Sesame Street* (1, rue Sésame), *Puff the Magic Dragon*, *Carlton your Doorman* et plusieurs grands classiques de la science-fiction, dont *The People*.

« D'abord, nous avions une bonne histoire », précise Korty. « Et puis nous nous sommes assurés du concours d'acteurs géniaux, comme Lorenzo Music, Judy Kahan, Marshall Efron, Julie



Payne, Hamilton Camp et James Cranna. Lorsque nous avons eu, tout au long de l'histoire, une série ininterrompue de moments humoristiques, nous avons entrepris l'animation ».

Après avoir obtenu 130 000 dollars en Californie du Nord, Korty, Couturie et Kennedy ont mis la dernière main au scénario définitif de *Twice upon a Time*, puis ils élaborèrent une bobine « échantillon » avec le procédé du Lumage. « Nous y avons investi 26 000 dollars de plus », évoque Korty, « pour que ça soit plus long et plus impressionnant que ce que nous avions d'abord prévu ».

« Et puis », poursuit-il, « nous l'avons montrée à Georges Lucas. Dès qu'il l'a vue, il a eu envie de poursuivre. Il l'a fait voir à Alan Ladd Jr, et ils sont tombés d'accord : *Twice upon a Time* méritait de voir le jour ! »



La participation de Georges Lucas, en tant que Producteur exécutif, devait valoir à Korty et à ses complices les moyens de mener leur entreprise à bien. Le film, distribué par Warner, sortira au printemps aux USA.

On y entend plusieurs chansons originales écrites par Michael McDonald, naguère encore vedette et auteur des chansons des Dobbie Brothers. Mais il s'y trouve plusieurs autres ballades.

Les envoyés de la Lucasfilm avaient eu l'occasion de voir des extraits de *Twice upon a Time*, lors de nombreuses conventions d'humour et de science-fiction dans tout le pays. Ces présentations avaient toujours été accueillies favorablement. Le succès de *Time Bandits*, ce film bien original, a surpris tout le monde, l'année dernière... Eh bien les dirigeants de la Lucasfilm et de la Ladd Company ne souhaitent qu'une seule chose : que le film de Korty soit le miracle de cette année.

Mais cela, seul le temps pourra nous l'apprendre...

Randy Lofficier

(Trad. : Dominique Haas)



- 1 **Frankenstein**, les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Festivals de Paris (dossiers), Christopher Lee, Edouard Molinaro (interviews).
- 2 EPUISE
- 3 Les Effets Spéciaux de **Star Wars**, **L'invasion des Profanateurs de Sepulture**, Erle C. Kenton, Sabu (dossiers), Gary Kurtz, Miklos Rosza (interviews).
- 4 EPUISE
- 5 Le 7<sup>e</sup> Festival de Paris, R.L. Stevenson, Edward L. Cahn, **L'Exotisme dans le Cinéma** (dossiers), Steven Spielberg et **Rencontres du 3<sup>e</sup> Type**, Georges Auric (interviews).
- 6 **Jaws 2**, **King Kong** et Willis O'Brien, Dwight Frye (dossiers), Jeannot Szwarc, Paul Bartel, David Brown (interviews).
- 7 **Lon Chaney Jr.**, Conrad Veidt (dossiers), Brian de Palma, Dan O' Bannon (interviews).
- 8 **Star Trek TV**, **Star Crash**, Lionel Atwill (dossiers), Luigi Cozzi, Freddy Unger (interviews).
- 9 Le 8<sup>e</sup> Festival de Paris, **Jules Verne** (dossiers), Werner Herzog, Juan-Lopez Moctezuma (interviews).
- 10 **Moonraker**, **La fiancée de Frankenstein**, **L'homme invisible**, Les Mille et Une Nuits (dossiers), Ralph Bakshi, Lewis Gilbert, Albert Broccoli, John Barry (interviews).
- 11 **Le Magicien d'Oz**, Georges Franju, Rod Serling et **La Quatrième Dimension** (dossiers), Ridley Scott, Richard Matheson, Georges Franju, Edith Scob, Jacques Champreux (interviews).
- 12 Le 9<sup>e</sup> Festival de Paris (dossier), **Ray Harryhausen**, Nigel Kneale, Piers Haggard, Paul Naschy, Kevin Francis, Simon McCorkindale (interviews).
- 13 **L'Empire Contre-Attaque**, **Star Trek-the Motion Picture**, Fog (dossiers), Irvin Kershner, Gary Kurtz, Nick Allder, Robert Wise, John Carpenter, Peter Fleischmann (interviews).
- 14 **Le Trou Noir**, **Maniac** et **Mother's Day**, **Le Tour du Monde du Fantastique** (dossiers), Nicholas Meyer, William Lustig, Charles Kaufman, Gabrielle Beaumont (interviews).
- 15 **Superman II**, **Flash Gordon**, **The Monster Club** (dossiers), Alexandro Jodorowski, Michael Hodges, Zoran Perisic (interviews).
- 16 Le 10<sup>e</sup> Festival de Paris, Les Effets Spéciaux de **L'Empire Contre-Attaque**, **La malédiction finale** (dossiers), Lucio Fulci, Lamberto Bava, Robert Powell, Richard Lester, Pierre Spengler, (interviews).
- 17 **New York 1997**, **Le Choc des Titans**, Vincent Price (dossiers), John Landis, Donald Pleasence, Ernest Borgnine, Kurt Russel, Debra Hill (interviews).
- 18 **Le Voleur de Bagdad**, **Douglas Trumbull** (dossiers), Jeannot Szwarc, Roger Corman, Luigi Cozzi, Walerian Borowczyk, Desmond Davis, Michael Powell (interviews).
- 19 **Peter Cushing**, Cannes 81 (dossiers), David Cronenberg, John Boorman, Ruggero Deodato (interviews).
- 20 **Outland**, **Excalibur**, **Hurléments**, **The Last Horror Film** (dossiers), Ray Harryhausen, Oliver Stone, David Hemmings, Jenny Agutter, Joe Spinnell (interviews).
- 21 Les Loups-Garous, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (1), **Au-Delà du Réel** (1) (dossiers), Lawrence Kasdan, Roy Ash-ton, Jean Marais (interviews).
- 22 Le 11<sup>e</sup> Festival de Paris, **Les Aventuriers de l'Arche Perdue** (2), **Au-Delà du Réel** (2), (dossiers), **Vincent Price** (1), Lucio Fulci, Harrison Ford, Frank Marshall, Ivan Reitman, Terence Young, John Hough (interviews).
- 23 **Conan**, **Mad Max 2**, **Wolfen**, **Doctor Who** (1), Peter Weir (dossiers), George Miller, Robert Blalack, **Vincent Price** (2) (interviews).
- 24 **Wes Craven**, Les Maquilleurs d'Hollywood, **Doctor Who** (2), **Fire and Ice** (dossiers), Moebius, René Laloux, Vincent Price (3) (interviews).
- 25 Cannes 82, **Creepshow**, **Evil Dead**, Tom Burman (dossiers), Stephen King, George Romero, Sam Raimi, Don Coscarelli, Albert Pyun, Hans Jurgen Syberberg, Lindsay Anderson (interviews).
- 26 **Blade Runner**, **Cat People**, **Halloween 3** (dossiers), Ridley Scott, Philip Dick, Syd Mead, Lawrence Paull (interviews).
- 27 **Star Trek 2**, **Le Dragon du Lac de Feu** (dossiers), Nicholas Meyer, Hal Barwood, William Shatner, Leonard Nimoy (interviews).
- 28 **Poltergeist**, **The Thing** (1) (dossiers), John Carpenter, Frank Marshall, Tom McLoughlin (interviews).
- 29 **E.T.**, **The Thing** (2), **Tron** (1), **L'Etoile du Silence** (dossiers), David Warner, Donald Kushner, Roy Arbogast, Kurt Russel, Kurt Maetzig (interviews).

Toute commande : Media Presse Edition — 92, Champs-Élysées 75008 PARIS (Abonnements : voir page 80)  
Anciens numéros : 1 à 21 : 17 F l'exemplaire — 22 et suivants : 20 F. Frais de port (l'exemplaire) : France : 1,60 F. Europe : 3,30 F.

Cinéma Alpha, Auxerre.

# 6<sup>e</sup> FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE.

Du 18 Février au 1er Mars.

CONCOURS DE MAQUILLAGE, lors de la soirée  
d'ouverture VENDREDI 18 FEVRIER à 20 h 30...

Cinéma Alpha 9, rue du 4 Septembre  
89000 AUXERRE. Tél. (86)52.17.34

Christian FLAMAND, Publiciste







« The Dark Crystal »

**The Dark Crystal** (Musique de Trevor Jones, London Symphony Orchestra dirigé par Marcus Dods - WB Hum 23749-1)

Justice est faite... Qui avait remarqué, il y a deux ans, le « laissé pour compte » d'*Exilbur* ? Pourtant le film de John Boorman devait beaucoup à la musique composée par Jones, mais la prétendue « édition discographique » de la musique du film n'avait à l'époque retenu que les extraits « classiques ».

La composition de Trevor Jones pour *The Dark Crystal* classe d'ores et déjà le compositeur parmi les noms à retenir et à suivre de près. La seule « Ouverture » suffit à s'en convaincre, présentant le thème principal, très riche et de caractère nettement épique dans son introduction que suit un développement plus lyrique. Une autre mélodie majeure de l'œuvre, le « Love Theme », plus tendre, dessine le second pôle de la partition, sans toutefois se départir d'une certaine chaleur dont la générosité trouve son appui plus sûr dans une ampleur mesurée. Variée par ailleurs, cette musique offre des moments d'une tension plus dramatique (« The Power Ceremony », « The Skeksis Duel ») ou des ruptures surprenantes accentuant le caractère épique et médiéval de l'aventure, telles la petite pièce pour orgue et cuivres constituée par « The Funerals » (sur laquelle s'enchaîne, avec « Jen's Journey », une très belle reprise de certaines mélodies essentielles), la vive « Pod Dance », très typée, ou la courte et brillante fanfare de « The Landstrider Journey ». Grâce à une construction soignée, le Finale contient bien plus qu'un simple récapitulatif des leitmotivs et constitue une reprise synthétique de l'œuvre, véritable épilogue musical prolongeant celle-ci sous l'ultime éclairage de ses couleurs fondamentales. L'introduction discrète d'instruments typiques (flageolet, flûtes, percussions), de sonorités de synthétiseurs, de vocalises ou de bruits reconstitués (« Gelling Song ») confèrent une véracité et une profondeur louables à l'ensemble.

*The Dark Crystal*, par sa richesse, permet ainsi de saluer l'entrée définitive dans le monde de la grande musique de cinéma d'un nouveau compositeur : Trevor Jones, dont on ne peut qu'espérer voir le nom apparaître désormais à beaucoup d'autres génériques.

**Media Sept/That's Entertainment Records** : un beau lancement !

La firme française Media Sept importe maintenant sur notre territoire les enregistrements de musiques de film de la marque anglaise That's Entertainment. Au programme des rééditions comme *War and Peace* (russe, de S. Bondarchuk, musique de Vyacheslav Ovchinnikov), des reprises plus récentes (*The Sword and The Sorcerer* de D. Whitaker - cf. E.F. n° 28 p. 61 - TER 1023 avec une pochette très différente de l'édition Varese) et trois titres dont il convient pour le moins de parler :

1) **The Secret of Nimh** (Jerry Goldsmith, TER 1026)

Goldsmith nous revient dans un style nouveau, celui du dessin animé. Et quel style ! Juvenile, dramatique, guilleret, puissant à souhait selon les moments, c'est du très beau Goldsmith, comme on en entend rarement, parce que loin des tensions ou de l'ampleur si propres au compositeur, tout cela semble, même dans les moments les plus crispés, placé sous le signe d'une innocence qui, dans le même temps, dédramatise juste à propos. On revient, au gré des notes qu'anime en particulier un thème très « dessin animé », au bon vieux temps du *Jungle Book* de Rozza ou du *Pierre et le Loup* d'un Prokofiev qui, c'est manifeste, ne sont parfois pas très loin... Mais la dramaturgie particulière de Goldsmith reprend aussi souvent ses droits et des extraits comme « Steps in the House » et les suivants nous rappellent à point nommé que nous avons affaire au compositeur de *Polltergeist* ou de *Outland*, *Alien* ou *Capricorn One*. Et puis, utilisés avec une parcimonie qui en fait toute la force, il y a les chœurs, nobles, sensibles et beaux dès le Main Title aussi bien que d'un lyrisme profond — notamment grâce au jeu entre les voix masculines et féminines — dans « The story of Nimh ». Tout cela tour à tour nous émeut et nous rajeunit, pour nous conduire à la triomphale reprise finale du thème qui constitue l'apothéose d'un ensemble parfait.

2) **Don't Look Now** (Pino Donaggio, TER 1007)

C'est toujours avec bonheur qu'on voit apparaître le nom de Pino Donaggio, et pour nous consoler sans doute de l'absence — irrémé-

diable semble-t-il — de *Blow Out* sur le marché, c'est à une grande première que nous sommes cette fois conviés : le Donaggio de 1974, celui qui donna à Brian de Palma l'idée de l'engager pour *Carrie* ! Ni plus, ni moins. Cette histoire d'un fantastique ambigu trouve son parfait reflet dans la composition de Donaggio qui repose essentiellement sur l'équilibre entre deux thèmes : ceux de John et de Laura, dont les variations, privilégiant le piano ou la flûte — ici s'annonce le thème principal de *Carrie*, jusque dans la mélodie ! — font planer une aura de mystère et de poésie, sinon de romantisme, nourrissant un climat fantastique insidieux et tendre tout à la fois, nous faisant planer entre la vie et la mort, entre l'amour et le surnaturel. Si certains passages tendus satisfont moins par moment (« Strange Happenings »), peut-être parce que trop linéaires, on atteint d'autres fois une émotion comparable à celle soulevée par *Somewhere in Time* de John Barry, en particulier dans les variations finales. Dès son entrée en scène, Donaggio donnait les preuves d'une sensibilité qui, même si elle ne parvient pas toujours à se dégager de l'empire d'une dramaturgie un peu figée, n'en est pas moins à fleur de peau.

3) **Mad Max II** (Brian May, TER 1016, avec une pochette bien supérieure à l'édition française Milan MI 120 A 120 163).

Brian May nous revient, avec le style tout à la fois violent et brillant qui, tant au niveau de la composition qu'à celui de la direction d'orchestre, l'avait fait remarquer à l'occasion de *Mad Max II*. Mais la violence qui faisait l'essentiel de la partition de ce dernier film a cédé cette fois pour une part la place à une émotion plus poignante. Une fois le Main Title passé, les allures sombres et plus classiques du second thème de l'œuvre (« Confrontation ») viennent apporter une note de gravité, soulignant la solitude tragique du personnage aussi bien que son inébranlable résolution de tirer vengeance de la vie en établissant, chaque fois qu'il le pourra, sa justice. Avec sa justesse habituelle, due à une grande précision d'écriture, Brian May a tôt fait de situer l'atmosphère du film et de camper les principaux protagonistes, qu'ils soient individu ou collectivité. Tour à tour lourde et acérée, la musique mène l'infatigable combat tout autant que l'image elle-même, et si par moments, on reconnaît nettement le compositeur de *Survivor* et *Harlequin* (parus précédemment en France sous les références respectives DSD 1 et MM 22002), on ne peut que constater à maintes reprises combien Brian May a forgé un style souvent à part pour la « série » des *Mad Max*, du moins au niveau des orchestrations et des inflexions musicales, puisque le thème principal de *Mad Max I* ne reparait pas ici. Du beau travail, peut-être plus élaboré que pour le précédent : en un mot, à l'image du film lui-même.

**Piranha 2 Les tueurs volants** (Stelvio Cipriani, General Music 803 840)

Il était difficile, sur un film aussi quelconque, d'imaginer une composition de génie. Demi-surprise, donc, car Cipriani (*L'adieu à Venise*), compositeur trop peu utilisé selon nous sur des sujets dignes de lui, s'en est tiré avec élégance : c'est notamment le cas du thème central, très agréable (« Profondo symphonico ») qui donne lieu à plusieurs variantes dont l'orchestration, quoique simple, est chaude et efficace (« Theme from Piranha 2 », « The Deep »). De bons moments de tension sont par ailleurs ménagés (Prelude) avec, en particulier, par la suite, l'introduction d'un thème secondaire plus dramatique. Au total, un disque qui ne manque pas de charme et qui vaut plus que largement son support visuel !

Bertrand Borie



# MIRAGE BORIS vallejo

La nudité et l'érotisme sont devenues deux notions accolées dans l'esprit des gens. L'érotisme (défini dans le dictionnaire comme « ce qui a rapport à l'amour qui en précède » ce qui est suscitée par l'instinct sexuel ou tend à l'exercer) est un motif très de façon complexe dans toute la conduite humaine. Mêlé aux éléments fantastiques ou mythologiques, caractéristiques du travail de Boris, il donne à ce recueil son unité organique. Partant à mesure que les idées de ces tableaux progressaient, il nous apparaît qu'une exploration plus minutieuse des ramifications de « l'érotisme » s'imposait. En effet, la représentation d'éléments qui s'agissent de créatures d'un autre monde, choses d'un autre monde, choses dont le caractère érotisme est évident, relève d'un autre monde, d'une approche trop superficielle. Boris cherche à faire surgir quelque chose de beaucoup plus subtil que quelque chose qui ne se bornerait pas à expliquer l'expérience érotique mais serait cette expérience inséparable de l'expérience humaine prise dans sa totalité. Il lui fallait donc parcourir tout le spectre des émotions : de la peur, de la souffrance et de la frustration à l'espoir, à l'assouvissement et à l'exultation.

Au nombre des découvertes en chemin, la façon dont la lumière caresse une peau, jusqu'à la faire presque rayonner par endroits, la courbe d'une tête à l'égal de celle d'un sein, l'inattendu, le rouge saignant du sang, tout peut appartenir à l'expérience érotique. Les tableaux amènent invariablement certaines questions : « Que veulent-ils dire ? » « Quelle est l'histoire que vous racontez ? » (un critique exprima sa prudence de s'approbation en disant que cela délasserait un peu de voir quelques paysages à la place de tant de corps nus). Parfois les réponses coulent de source. Parfois il y en a plusieurs et parfois il n'y en a pas. Mais aucun des tableaux ne livre un message complet. (extrait du livre

« Mirage » par Doris Vallejo)



## MIRAGE DE BORIS vallejo

« Mirage » de Boris Vallejo, 96 pages en couleur, la version française réalisée par Zoom est d'un luxe et d'une qualité extraordinaire. Recevez directement chez vous ce **livre prestigieux** - C'est un cadeau sans précédent - Boris est actuellement le plus grand peintre **erotico-fantastique**.

☐ Je désire recevoir... exemplaires à 149 F \* soit F

que je règle en joint par ☐ chèque bancaire, ☐ CCP ☐ Mandat

NOM

PRENOM

ADRESSE

Code Postal

Ville

\* Pour l'Étranger 169 F au lieu de 149 F

Vente par correspondance : ZOOM - 2, rue du Fg Poissonnière - 75010 Paris - Tél. 523.39.81





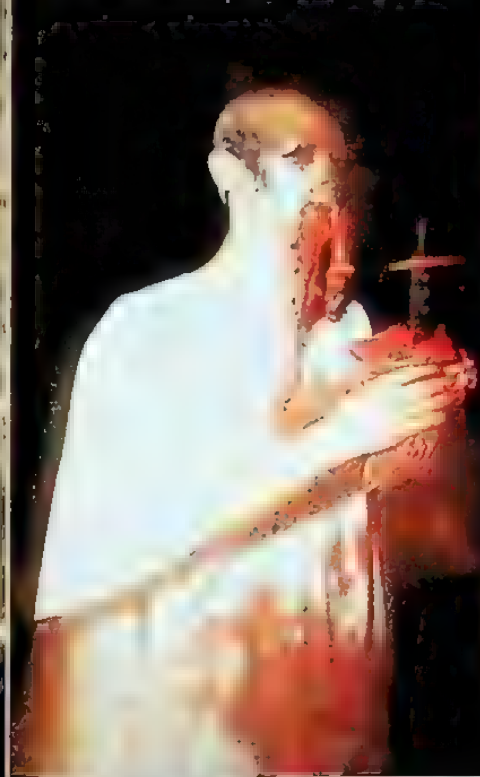
Le mémorable festin des goulés du « Zombie » de Argent/Rortero, 1992



# ZOMBIE!

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

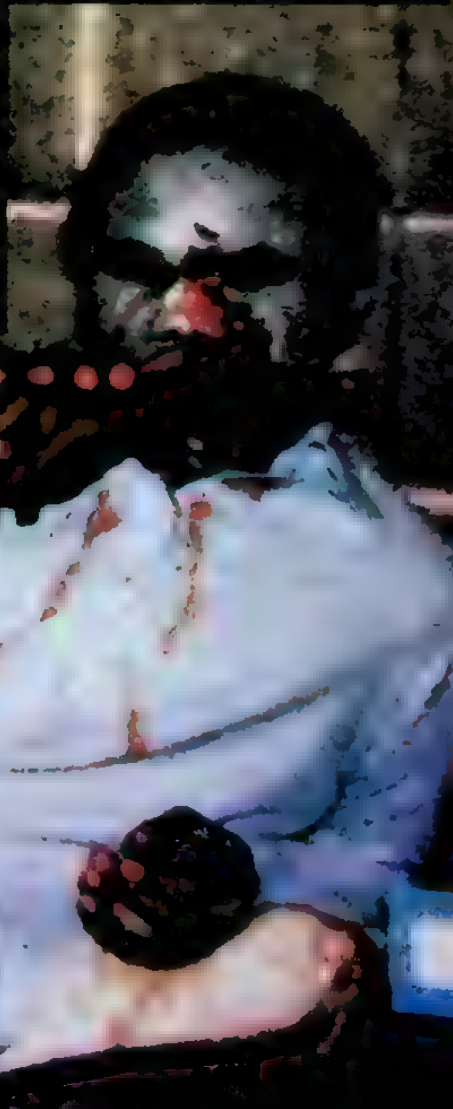
Un Zombie, selon le Festival de Paris 82 du Film Fantastique...



Dans la riche collection des personnages terrifiants qui peuplent l'écran fantastique, l'un des plus horribles est sans nul doute le mort-vivant, car il prend ses racines dans l'une des peurs majeures qui ont toujours hanté l'être humain, celle de l'au-delà, de cet inconnu dans lequel chacun de nous a basculé ou basculera un jour, à l'instant solennel où l'étincelle de vie nous est retirée, nous condamnant au mystère éternel.

A la suite de la littérature, le cinéma s'est emparé du thème du mort-vivant pour causer maints cauchemars aux spectateurs sensibles, notamment en transposant les récits morbides d'Edgar Allan Poe, où l'on ne compte plus les enterrés vivants et les belles cataleptiques s'évadant de leur cercueil pour se venger ou tourmenter leur famille ; mais ce ne sont pas ces personnages que nous voulons évoquer aujourd'hui, de même que nous ne parlerons pas des cadavres ambulants qui ne sont autres que des extra-terrestres ayant pris l'ap-

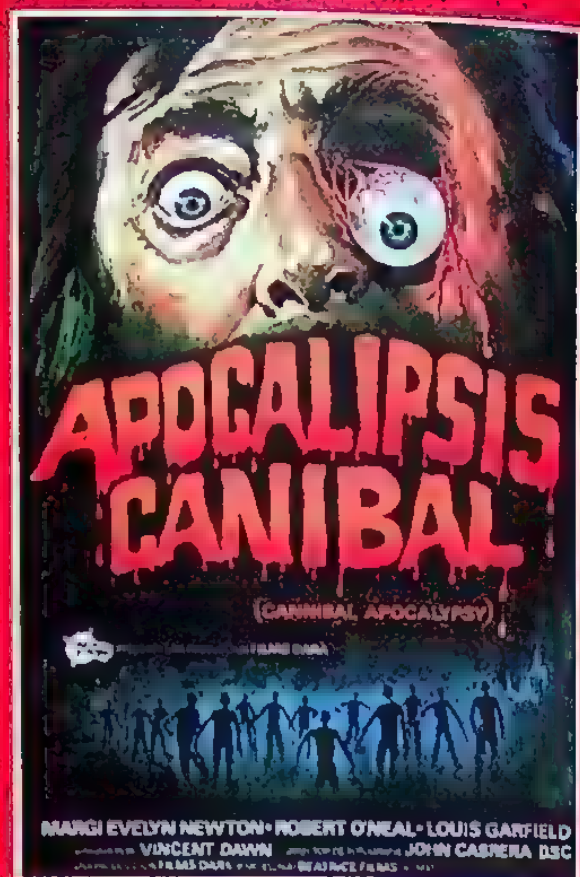
parence des humains qu'ils ont occis (*Invasion of the Body Snatchers*), ni des somnambules aux allures de morts-vivants comme celui du docteur Caligari, ou certains malheureux dont on a, sans les tuer, trafiqué le cerveau pour en faire les esclaves soumis à la volonté de quelque savant fou. Autres exclus de cette étude : les morts revenus hanter les vivants sous la forme de fantômes à l'apparence normale ou spectrale et les hibernés qui ne sont que des vivants ayant connu un long sommeil artificiel.



**Zombie** : mot créé dans les croyances populaires des Antilles, mort sorti du tombeau et qu'un sorcier met à son service (Dictionnaire Rebas).



Tout cela fera peut-être à leur tour le jeu futur.





## SUPERNATURAL UNDERSEA THRILLS!



## 1. En ce Temps-là, Karloff et Lugosi...



**"THE FOUR  
SKULLS  
OF  
JONATHAN  
DRAKE"**

EDUARD FRANZ  
VALERIE FRENCH  
GRANT RICHARDS · HENRY DANIELL



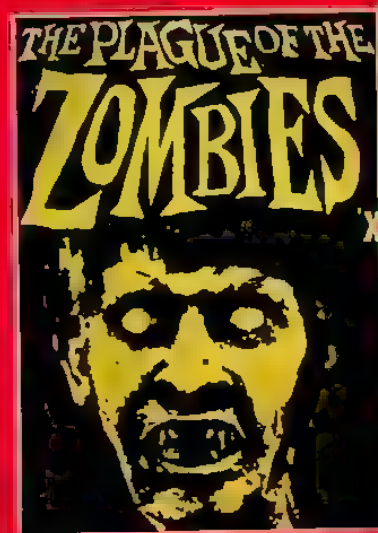
HE WAS  
CAPTIONED  
OF THE  
COBOX  
that kept  
the skull  
DEBILITATED  
FROM

THE DOCTOR WHO  
IS ALWAYS COOKING  
UP SOME  
FRIGHTENING  
SKULLDUGGERY!



This  
Picture  
Was  
Written,  
Produced  
and  
Directed  
to  
**SCARE  
THE  
DAYLIGHTS  
OUT OF  
YOU!**









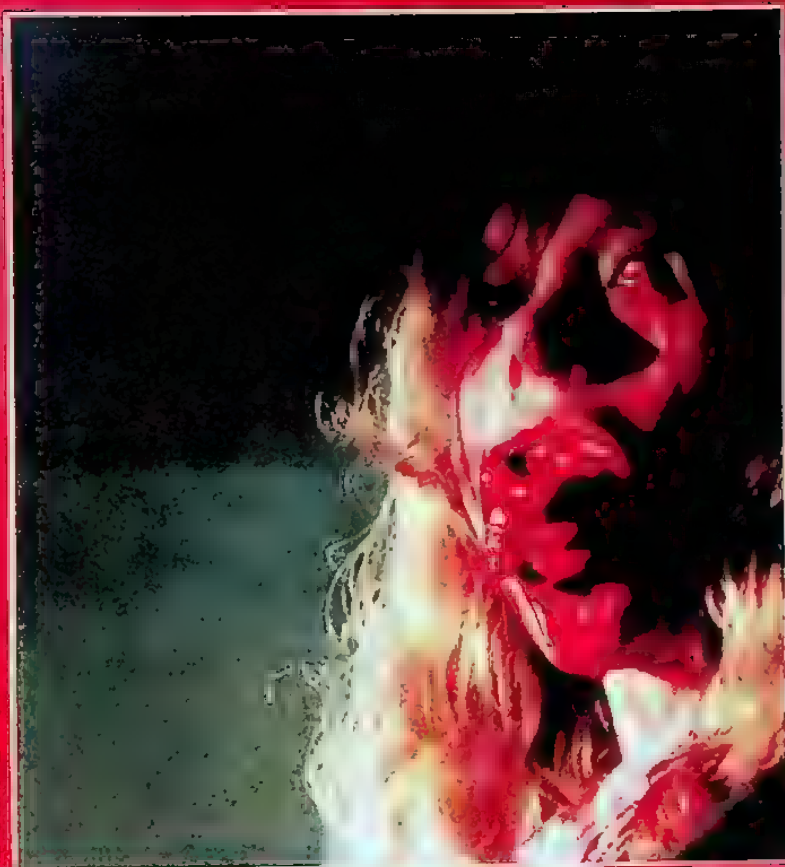
Un zombie dans le film *White Zombie* (1932)

## 2. Autres Zombies des années 30 et 40

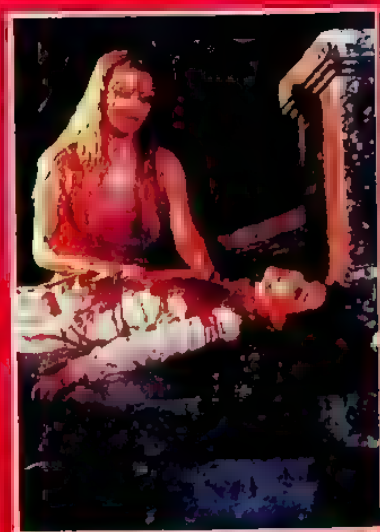


te. Il ressemble curieusement au *Morgan* qui marche, mais il lui est antérieur de quatre ans, à la seule différence que son aérostat n'est pas plus effrayant que les autres protagonistes du récit qui, pour les spectateurs, Au contraire, il fait office, lors de sa brève apparition terrestre, de véritable "accélérateur". Ambassadeur d'un pays magnétique, capitaine Onslow (Warner Baxter), mystérieusement disparu lors d'une conférence internationale, l'ingénieur Professeur Bain (George Markes) se voit attribuer la responsabilité de la destruction de plusieurs nations, à la suite d'une catastrophe causée par un "aérostat" qui, au lieu de faire voler, fait tomber. Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe. Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe.

Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe. Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe. Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe.



« La mort vivante » (1962) : la mort vivante.



« La morte-vivante » (1962) : déchiquète les mains nues la gorge de ses victimes.

Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe. Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe. Onslow apprend que, dans une lettre adressée à son fils, le professeur Bain lui avait confié la mission de découvrir la cause de la catastrophe.











« Les zombies sont  
des êtres humains  
qui ont été  
transformés en  
monstres par  
un virus ou  
un agent  
chimique »

Teenage Zombies - de Jerry Warren (1957)



### 3. Zombies de toutes origines...













Regie: **LUCIO FULCI**

Hier wird  
der Kinosessel  
zum elektrischen Stuhl!

# Ein ZOMBIE hing am Glockenseil

CHRISTOPHER GEORGE · CATRIONA McCALL · JANET AGREN · CARLO DE MEJO · ANTONELLA INTERLENGHI  
GIOVANNI LOMBARDO RADICE · DANIELA DORIA Kamera: SERGIO SALVATI  
Eine DANIA-Filmproduktion im Anamnia / arabella - Filmverleih



l'apparence de la jeunesse. Le jeune Dr Malthus ressuscite alors son ancêtre dont il récupère le corps dans la crypte familiale, mais comme au siècle passé, le vieux Malthus a besoin de sang frais pour prolonger sa vie diabolique. Tous deux kidnappent des jeunes filles mais finiront par s'opposer violemment, la destruction totale du laboratoire secret et de ses occupants maudits en constituant l'inévitable dénouement. Il s'agit donc apparemment d'un cocktail de thèmes fantastiques comme les Mexicains en ont souvent réalisé, pillant les idées classiques du répertoire hollywoodien.

*I Eat Your Skin*, de Del Tenney — 1964 — est en revanche un pur B-Pictures américain se déroulant dans le décor exotique d'une île des Caraïbes où un médecin, recherchant un remède contre le cancer à partir d'extraits de plantes tropicales, a créé de nombreux zombies à la suite d'expériences ratées, lesquels ont un aspect hideux et sont aux ordres du propriétaire d'une plantation, grand-prêtre d'un culte satanique qui rêve de conquérir le monde avec une armée d'humanoïdes morts-vivants. Le script ménage de nombreuses péripéties : enlèvement de la jeune et blonde héroïne destinée à être sacrifiée au Démon, combats contre les mons-

tres, mort du médecin qui avoue avoir été manipulé par le grand-prêtre trop ambitieux, fuite de la fille du médecin échappant in-extremis au couteau sacrificateur, etc... L'accent semble avoir été mis sur l'action plutôt que sur les effets horribles. Notons que ce film ne fut programmé pour la première fois qu'en 1971, ce qui est souvent le cas des productions indépendantes à petit budget ne trouvant pas de distributeur.

Enfin, *The Astro-Zombies*, de Ted Mikels — 1968 — bénéficie de la présence de deux acteurs ayant depuis longtemps fait leurs preuves : Wendell Corey, en intrépide agent de la C.I.A., et John Carradine, en savant-fou qui, pour se venger de son renvoi d'un laboratoire astro-spatial, a fabriqué secrètement un zombie à la suite d'expériences avec des cadavres sur lesquels il prélevait des organes, la découverte de certains corps mutilés constituant le point de départ du scénario. Aidé par un hideux assistant (réminiscence du Fritz bossu du docteur Frankenstein) et par une belle tueuse impitoyable, le Dr de Marco-Carradine crée ainsi plusieurs zombies, l'intrigue se compliquant d'un élément de film d'espionnage, des agents étrangers essayant de s'emparer de De Marco afin de le forcer à travailler pour eux. Des scènes d'hor-

reur se dérouleront dans le laboratoire secret du savant, puis des affrontements entre les agents de la C.I.A. et les monstres jusqu'à la destruction totale de ceux-ci, De Marco étant abattu par sa propre complice et emportant avec lui ses néfastes secrets scientifiques. C'est l'un des innombrables B-Pictures fantastiques tournés par Carradine senior dans un emploi antipathique qui lui convient parfaitement, rehaussant, par sa prestation, le niveau plutôt défectueux de l'ensemble, le rôle ici synthétisant à la fois ses vilains coutumiers de films d'espionnage et les traditionnels savants-fous qu'il fut souvent appelé à camper.

Si au cours des années 60, Hollywood délaisse quelque peu les zombies, la Grande-Bretagne prend timidement la relève, d'abord avec une comédie de Pat Jackson : *What A Curve Up* (1961) qui, curieusement, s'inspire du même roman que *The Ghouls* (1933), mais il ne semble pas que ce remake parodique mette en scène un zombie, même caricatural.

En revanche, *Dr Blood's Coffin*, de Sidney Furie (1961 également) est bien un drame d'épouvante dans la lignée de ceux qui nous intéressent aujourd'hui, et c'est le premier en couleurs. Le

« *Zombie Holocaust* » : un rituel macabre particulièrement sadique dans le cas présent





docteur Blood (Kieron Moore), après avoir fait des expériences en Amérique du Sud avec le curare, poison paralysant utilisé par les Indiens Jivaros, a regagné son laboratoire britannique où il se livre à des travaux peu communs : il retire le cœur de corps encore vivants mais paralysés par la curare, pour en doter des cadavres volés qui retrouvent ainsi une nouvelle existence. Bien entendu, ses intentions sont, à ses yeux, louables puisqu'il se sert de victimes sans intérêt pour lui (des vagabonds par exemple), pour ressusciter des êtres de valeur comme des savants dont la mort constitue une perte pour la science. Mais un jour, le Dr Blood utilisera sa dextérité chirurgicale à des fins de vengeance personnelle : la femme qu'il désire, une jolie veuve (Hazel Court) ne voulant pas lui céder, Blood greffe un cœur vivant sur le cadavre du mari dérobé dans sa tombe où il gît depuis un an déjà. Et c'est un zombie au corps en putréfaction qui apparaît à sa femme au comble de l'horreur. La scène finale met en présence les trois personnages de ce drame macabre.

Rendu furieux par les cris d'horreur de sa femme à qui il s'adresse d'une voix sépulcrale, et qui recule de dégoût devant lui, le zombie se retourne contre le docteur pour l'étrangler. Dans leur lutte, ils mettent le feu au laboratoire, créateur et créature périssant dans l'incendie, ce qui n'est ni imprévu, ni original, mais souvent efficace. Il y a d'évidentes analogies avec l'histoire de Frankenstein, mais le scénario contient suffisamment d'ingrédients pour ne pas apparaître comme un simple plagiat ; ce film du débutant Sidney Furie allonge la liste déjà impressionnante des savants-fous de l'écran, le monstre, interprété par Paul Stockman, étant d'aspect assez hideux avec sa face décomposée, comme rongée par un acide.

En 1964, Terence Fisher réalise *The Earth Dies Screaming* où il est question d'extra-terrestres transformant les humains en zombies, les aliens étant des robots télécommandés depuis une station orbitale. Malheureusement, il s'agit là de l'un des rares films du grand Fisher dont nous ne savons presque rien, sinon le contenu du scénario. En revanche, *The Plague of the Zombies* (L'invasion des morts-vivants) de John Gilling - 1965 - nous a heureusement été présenté. C'est l'une des meilleures productions de la Hammer, le script de Peter Bryan décrivant les activités d'une secte, quel que part dans la campagne pittoresque de Cornouailles, pratiquant le culte vaudou et utilisant des zombies pour travailler dans une mine d'étain, le chef de la secte étant le squire du village, d'aspect honorable mais plus redoutable lorsqu'il pratique des sacrifices humains, le visage masqué de blanc. La jeune héroïne du drame, qui découvrira involontairement la vérité et sera vouée au couteau du prêtre sur l'autel du sacrifice, n'évitera une mort atroce que d'extrême justesse. Mais ce film demeurera surtout célèbre pour une seule séquence, onirique, où l'on voit la terre se craqueler, les pierres tombales se renverser et les cadavres surgir du sol,



horribles avec leur face crayeuse et leurs yeux blancs, vision dantesque que maints films postérieurs nous restitueront, mais qui était alors inédite et fort impressionnante. Son aspect terrifiant est renforcé par une astuce de scénario qui ne nous prévient pas de son caractère onirique. Nous avons donc l'impression que l'événement se produit réellement, et nous en sommes d'autant plus terrorisés que la scène est orchestrée de façon parfaite, par le décor de ce cimetière campagnard où flotte une brume discrète, par l'aspect hideux des visages momifiés émergeant de la terre éventrée, et surtout par son imprévisibilité, rien n'ayant préfiguré cette incroyable vision d'apocalypse. La qualité de la photographie en couleurs d'Arthur Grant est un autre atout majeur de l'impact violent de cette séquence pour la première fois, nous voyons en effet toute une horde de zombies aux faces de cauchemar dans un décor rendu plus réaliste par la véracité des coloris ambiants, où domine le vert sombre de la forêt voisine. Les autres moments forts du drame sont la mort horrible de la jeune Alice (zombie décapitée) et la destruction globale des morts-vivants dans l'explosion de la mine où ils travaillent.

L'interprétation comprend deux des meilleurs acteurs de composition britanniques de l'époque : André Morell, pour une fois en tête de distribution, et le pittoresque Michael Ripper, souvent voué aux rôles de villageois imbibés d'alcool. Dans le personnage du maître des zombies, John Carson, bien que n'ayant pas le magnétisme inquiétant que l'on trouvait chez Lugosi, ne dément nullement ; quant à l'élément féminin, il est assuré par Diane Clare, blonde plutôt inexpressive, et une actrice remarquable qui avait l'étoffe d'une Barbara Steele mais qui ne fit hélas qu'un passage météorique devant les caméras : Jacqueline Pearce (souvenez-vous de son personnage monstrueux de *La femme reptile*, du même John Gilling !). Félicitons enfin le grand Roy Ashton pour ses extraordinaires

maquillages évoquant avec une cruelle vérité l'origine souterraine des zombies, et l'on comprendra que nous sommes en présence de l'une des productions qui ont donné à la Hammer la réputation méritée que nous savons.

Tournons-nous à présent vers Mexico, où nous voyons poindre les premiers zombies du pays de Pancho Villa. Comme nous l'avons déjà vu à propos des loups-garous, les studios mexicains ont enfanté de nombreux films de terreur inspirés directement du répertoire hollywoodien auquel ils empruntèrent sans remords tous les personnages mythiques. Dans *El Monstruo Resucitado* de Chano Urueta - 1952 - un savant fou, masqué de surcroît, ramène un mort à une vie surnaturelle pour en faire son serviteur dévoué ; une jeune journaliste trop curieuse tombe aux mains du savant qui ordonne au zombie de la supprimer, ce qui déplaît au mort-vivant, lequel tue son maître au lieu de lui obéir.

On ne peut pas évoquer le fantastique mexicain sans parler de Santo, le catcheur masqué, le Saint au Masque d'Argent. Dès son premier exploit, c'est aux morts-vivants qu'il a affaire : *Santo Contra Los Zombies*, de Benito Alazraki - 1961 - l'oppose en effet à des cadavres ramenés à la vie par un savant criminel, mais ce ne sont pas de simples zombies puisqu'il s'agit de célèbres assassins que le savant veut réutiliser à son profit. Dans *Santo y Blue Demon Contra los Monstruos*, de Gilberto Martinez Solares - 1968 - un autre savant, qui prétendait avoir trouvé le moyen de ressusciter les morts, trépassé en emportant son secret dans la tombe. Mais son fidèle serviteur, un nain difforme, le rappelle à la vie selon les instructions reçues auparavant du défunt. Le ressuscité veut alors se venger de ceux qui ne crurent pas en lui, à commencer par son propre frère. Pour réaliser ses desirs, il ressuscite à son tour... le monstre de Frankenstein, le loup-garou, la momie, le vampire et la créature du Lac Noir ! Tous ces monstres, devenus eux-mêmes zombies, font quelques dégâts avant que Santo n'intervienne pour les détruire par le feu avec leur maître. *Santo y Blue Demon en el Mundo de Los Muertos* de Gilberto Martinez Solares (1969) fait une incursion dans le passé pour nous présenter un ancêtre de Santo sur lequel s'abattra la vengeance et la malédiction d'une sorcière, qui lèvera des hordes de zombies contre lesquels toute la vaillance et la force irrésistible du catcheur masqué s'avèreront d'abord insuffisantes avant de triompher finalement, tout autre dénouement n'étant pas envisageable avec un pareil héros de service. Fait notable, Santo y manie l'épée avec dextérité, ce qui ne lui est pas coutumier.

Autre personnage fantastique mexicain : le Docteur Satan, auquel deux films ont été consacrés en 1966 et 1967. Le Dr Satan n'est autre que le représentant terrestre du Diable, tout comme le Pape est celui de Dieu. Pas moins ! Ce docteur, de son vrai nom Arosamona, a pignon sur rue en tant que psychiatre, mais derrière son cabinet « honorable » se dissimule son laboratoire secret où il



pratique évidemment d'étranges cérémonies et de non moins répréhensibles expériences. Dans un souterrain, il séquestre, sous forme de zombies, trois de ses anciens assistants. Et, pour corser le tout, Arosamona dirige un gang de faux monnayeurs internationaux. Le film est l'histoire de sa lutte contre Interpol, dont fait partie sa belle secrétaire. Celle-ci a accumulé les preuves contre lui, mais elle est surprise dans son activité d'espionne. Un inspecteur et son aide féminine sur la piste du gang sont attaqués par les zombies, dont l'un est le père de la jeune fille, cependant qu'un autre policier est transformé à son tour en zombie par le Dr Satan qui l'a capturé. Bien entendu, force restera à la loi. Le Dr Satan, sur le point d'être pris, désintègre lui-même ses morts-vivants qui tombent en poussière, et se rend Emprisonné, il s'évapore inexplicablement (avec l'aide de son Maître, supposons-nous), ne laissant dans sa cellule que ses vêtements d'où s'élève une mince colonne de fumée, ce qui laisse la porte ouverte pour de nouvelles aventures.

Elles furent contées l'année suivante. *El Dr Satan y la Magia Negra* de Rogelio A. Gonzalez, en couleurs, succédant à *El Dr Satan*, de Miguel Moryata, en noir et blanc. Le réalisateur différerait mais le personnage était dans les deux films interprété par Joaquim Cordero. Curieusement, le second film fait du Dr Satan un héros malgré lui puisqu'il combat un certain Yei Lin qui veut dominer le monde par la pratique intensive de la magie noire. Cette concurrence déloyale n'est pas du goût du grand Satan qui ordonne à son représentant terrestre de liquider ce rival dangereux. Le Dr Satan zombifie deux femmes qu'il expédie chez son adversaire pour le supprimer, mais tout ne se passera pas si facilement ; les forces du Mal seront déchainées par les deux ennemis qui en veulent le monopole ; zombies et vampires s'affrontent pour le compte de l'un ou de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, le Dr Satan et Yei Lin soient mis face à face et luttent à coups de pratiques magiques. Comme il se doit, le représentant du Diable a le dernier mot, mais ce fut son ultime apparition sur les écrans.

Ne quittons pas le cinéma mexicain des années 60 sans évoquer *La Muerte Viviente*, de Juan Ibanez - 1968 - qui est l'un des tout derniers films du grand Boris Karloff. Cette co-production entre Mexico et Hollywood, serait, aux dires des rares privilégiés qui ont pu la voir, très réussie sur le plan des séquences de cérémonies vaudoues, avec des visions assez brutales de sacrifices d'animaux, de cannibalisme et de nécrophilie. Karloff incarne un noble savant étudiant la télékinésie, pratiquant des expériences pour explorer les capacités insoupçonnées du cerveau humain, mais il est aussi le chef secret d'une secte indigène se livrant au culte vaudou, l'action se passant dans une imaginaire île tropicale. De nombreux zombies sont de la partie, notamment des femmes aux redoutables attraits qui finissent par dévorer leurs victimes

mâles. La participation de Karloff est modeste, bien qu'il soit en tête d'affiche pour d'évidentes raisons commerciales. Nous n'avons malheureusement jamais vu en France la plupart de ses derniers films, mais nous savons que celui-ci est l'un des meilleurs auxquels il participa pour le compte du cinéma mexicain.

Antérieurement à 1970, l'Italie ne s'est intéressée aux zombies que par le truchement de péplums comme *Roma contra Roma*, de Giuseppe Vari - 1963 - où John Drew Barrymore est un prêtre satanique fabricant une armée de zombies romains, et *Il Conquistadore dell'Atlantide* d'Adolfo Brescia - 1964 - l'une des aventures d'Hercule, interprété ici par le fade Kirk Morris, qui mêle plusieurs thèmes fantastiques (les amazones, l'Atlantide, les zombies) en un cocktail inégal où le meilleur côtoie le pire, mais qui bénéficie de beaux décors naturels captés au pays des pharaons, l'œuvre étant une co-production italo-égyptienne.

Hors du péplum, signalons l'un des films les moins réussis malgré la présence de la belle Barbara Steele : *Cinque Tombe per un Medium* (*Le cimetière des morts-vivants*) de Ralph Zucker - 1965 - où un défunt en vadrouille cause bien des soucis à ses héritiers et au

notaire qu'il convoque... un an après sa mort !

Encore moins prolifique que sa voisine transalpine, l'Allemagne a cependant produit en 1968 un certain *Im Schloss der Blutigen Begierden*, d'Adrian Hoven, dont le script délirant, outre orgies, viols et autres joyeusetés comme d'horribles séquences médicales, met en scène un savant-fou qui ressuscite sa propre fille, dans un décor médiéval de château-fort.

Nous voici donc arrivés en 1968. Cette année-là, l'attention des cinéphiles amateurs de Fantastique était accaparée par plusieurs titres flamboyants tels que *2001 l'odyssée de l'espace*, *La vallée de Gwangi*, *Charly*, *Le peuple des Abîmes*, *La planète des singes*... Et pourtant, en même temps, débutait dans les salles obscures, timidement, sans aucun tapage publicitaire, un film à petit budget, en noir et blanc, réalisé par un inconnu, interprété par des inconnus, qui semblait réunir toutes les conditions pour passer totalement inaperçu, à l'ombre des superproductions précitées.

Tout bien considéré, il n'avait pour lui, au départ, qu'un seul atout, son titre, accrocheur, prometteur, terrifiant : *Night of the Living Dead* (*La nuit des morts-vivants*)

## 4. L'invasion des évadés de sépultures

La principale caractéristique de la plupart des films de zombies que nous avons déjà évoqués jusqu'ici était de concentrer l'essentiel de l'action sur un seul personnage, soit un zombie, soit un fabricant de zombies. Nous ne le savions pas alors, mais cette ère était terminée, quoiqu'elle devait survivre sporadiquement par quelques œuvres isolées. Mais ce qui allait prédominer désormais, c'étaient les invasions massives de zombies, dans un contexte de plus en plus terrifiant, truffé de visions d'horreur telles qu'on n'en avait encore jamais vues sur les écrans. Mais n'anticipons pas et arrêtons-nous en 1968.

Cette année-là, un certain George Romero, touche-à-tout du monde artistique, ex-commentateur sportif de télévision, fervent lecteur de bandes dessinées fantastiques et de surcroît grand admirateur de Boris Karloff, eut l'idée d'un scénario de film d'épouvante, qui devait terminer et compléter l'un de ses amis, John Russo. Cette histoire démente imaginait que, sous l'action d'un rayon mystérieux venu du cosmos, les morts non ensevelis ressuscitaient pour attaquer les vivants, avec un double postulat qui mettait le comble à l'horreur : a) les cadavres animés dévoraient les vivants qu'ils pouvaient saisir ; b) les vivants tués devenaient à leur tour aussitôt des zombies-cannibales. Sur ce simple (!) canevas (qui, pour l'élément contagion se référerait visiblement au vampirisme), George Romero imagina une action relativement banale se limitant, après quelques séquences d'exposition de la situation, à

rassembler une poignée de personnages dans une maison où ils subissent l'assaut de cadavres ambulants. C'est peu, ce n'est pas très original, mais pourtant : pourtant lorsque pour la première fois nous avons assisté à la projection de ce film, nous nous sommes aperçus qu'il s'agissait là d'une œuvre-choc, d'un modèle, bref d'un événement.

Le script (rappelant au départ celui de *Invisible Invaders*), n'est pas exempt de défauts malgré sa simplicité : le prétexte du réveil des morts, surtout, est très naïf, pour ne pas dire plus : on nous le signale à la télévision, puisqu'il faut bien en parler, mais sans insister, et il faut avouer que, accaparés par l'action elle-même, nous nous en moquons et concentrons notre attention sur les péripéties qui constituent la base même du drame. Le prologue se déroule près d'un cimetière de campagne, en un lieu désert, où deux jeunes gens, le frère et la sœur, viennent de fleurir la tombe de leur père ; tandis qu'ils se disputent, on aperçoit à l'arrière-plan, une silhouette imprécise et chancelante qui se rapproche d'eux à leur insu, et lorsque la caméra « fait le point » sur le visage du personnage, c'est une face cadavérique, effrayante, qui nous est révélée. L'homme attaque le couple avec des grognements bestiaux et seule la jeune femme, Barbara, réussit à fuir en voiture, son frère étant terrassé par l'être horrible. Plus tard, Barbara rencontrera d'autres zombies (puisque il faut ainsi dénommer les agresseurs à la démarche de sonnambules) et sera sauvée par un jeune Noir, Ben, tous deux se réfugiant



ensuite dans une demeure isolée avec d'autres personnages traqués, l'action acquérant alors l'unité de lieu et de temps, pour une nuit de cauchemar où les émotions fortes ne nous seront pas ménagées. Il se vérifiera rapidement que les assaillants sont des morts-cannibales, l'écran nous montrant à cette occasion les scènes d'horreur que l'on devine et qui, depuis cette époque, ont proliféré à grand renfort d'effets spéciaux de plus en plus spectaculaires et percutants. L'horreur culmine lorsque certains des assiégés, tués par un mort-vivant, ressuscitent illico pour se jeter sur leurs compagnons avec d'évidentes intentions anthropophagiques : une fillette devenue zombie tue sa mère à coups de truelle et entreprend de la dévorer, tandis que Barbara reconnaît, parmi les assaillants, son propre frère lui aussi transformé en tueur d'outre-tombe. C'est ici que se décuple, en des visions sanglantes pour la première fois détaillées par une caméra impitoyable, l'impact visuel du film, c'est ici que le spectateur de 1968 s'aperçut soudain qu'il se trouvait en présence d'un nouveau style de terreur, plus incisif, plus direct, ne laissant plus guère de place à l'imagination, révélant une qualité de l'horreur différente de celle d'avant mais non moins efficace.

L'adjonction du cannibalisme au thème traditionnel du zombie est une idée géniale qui a apporté au déroulement de l'action un élément supplémentaire et capital d'horreur visuelle, qui sera pratiquement repris par presque tous les scénarios postérieurs, le zombie post-1968 ne se concevant plus sans l'anthropophagie (laquelle servira de base à maints autres films d'épouvante sans zombies).



Le zombie-chlorophylle du « *Medecin dement de l'île de sang* » (1969)

Dans son crescendo hallucinant, le scénario nous fait assister à l'élimination horrible de presque tous les personnages finalement submergés par le nombre d'assaillants, les renforts arrivent au moment où le dernier survivant, Ben, va succomber à son tour, mais un ultime coup de théâtre nous prive de la happy-end : prenant Ben pour un zombie, les policiers, qui déciment les-dits zombies en leur faisant exploser la tête à coups de feu, l'abattent tandis qu'il se précipite à leur rencontre.

Tel est donc *Night of the Living Dead*, œuvre d'une jeune équipe de fanatiques du cinéma fantastique, compensant leur semi-amateurisme par une foi commu-

nicative génératrice d'un résultat positif. Si l'on peut discuter sur certaines faiblesses de l'interprétation et sur la relative platitude du script, on ne peut nier en revanche que l'ensemble engendre une émotion, une terreur, peu communes pour une production apparemment aussi « fauchée » qu'un téléfilm de série. Avec seulement deux acteurs professionnels, Duane Jones (Ben) et Judith O'Dea (Barbara), Romero, qui a assumé également la production et la photo de son film, a dirigé de nombreux comédiens débutants qui s'acquittent fort bien de leur tâche, certains d'entre eux (voir la fiche technique) ayant aussi œuvré derrière les caméras, Romero lui-même passant devant l'objectif pour une apparition à la Hitchcock. Bref, ce film de copains, semblable au *Dark Star* de John Carpenter et Dan O'Bannon, sans mine de rien, résonna comme un coup de tonnerre dans le ciel du cinéma fantastique. Il secoua non seulement les spectateurs, mais l'ensemble de la profession, car on allait assister, dans les années suivantes, à l'éclosion de toute une génération de films de même genre et de sujet identique, plagiat plus que remakes, phénomène que l'on constatera pour un autre triomphe : *L'exorciste*.

Désormais, ce serait à qui ferait mieux, plus terrifiant, plus sanglant, plus insoutenable que George Romero, les limites de l'horreur étant non plus reculées mais définitivement supprimées. Les années 70 allaient, à la suite du succès imprévu de *Night of the Living Dead*, voir déferler sur tous les écrans du monde des hordes de zombies sanguinaires, d'origine pas toujours bien définie — ce qui importait peu —, ces productions se voulant surtout spectaculaires et, à chaque fois, plus sensationnelles que les précédentes. Le zombie devenait donc, sous forme collective, le monstre le plus actif du film d'épouvante de la décennie, et ce non seulement en Amérique, mais aussi en Europe (sauf bien entendu au pays de Descartes !).

C'est en Espagne que le film de

« *Le Mort-vivant* » de Bob Clark (1973)





George Romero suscita aussitôt une nombreuse descendance, notamment avec une série de quatre films écrits et réalisés par Amando de Ossorio entre 1971 et 1975, et consacrés aux Templiers. Qui étaient donc les Templiers ? C'était un Ordre militaire et religieux, fondé en 1128, après la Première Croisade, par un chevalier champenois, Hugues de Pains, qui bénéficia de nombreux privilèges et devint le trésorier des pays occidentaux, les Rois de France, entre autres, lui confiant l'administration de leur Trésor. Très puissants, les chevaliers de l'Ordre du Temple (ainsi nommé parce que créé en un lieu où s'éleva jadis le Temple de Salomon) devinrent avec le temps redoutables et redoutés, assurés de hautes protections civiles et religieuses. Bientôt, le Roi lui-même, Philippe le Bel, les accusa de corruption, de cruauté et de débauche ; née des pillages, leur richesse devint colossale, ce qui porta ombrage à l'Eglise autant qu'à l'Etat, et bientôt, par un de ces revirements dont l'Histoire est pleine, ce fut à qui s'acharnerait le plus sur eux. Accusés de sorcellerie, ils furent excommuniés (1312), leurs biens confisqués et leurs personnes pourchassées et détruites. Enfin, le Grand Maître de l'Ordre, Jacques de Molay, fut supplicié, ainsi que de nombreux chevaliers (1314). Ainsi finit dans le sang et la malédiction une confrérie qui menaçait trop de puissants du monde d'alors. Leur fin, digne d'un film d'épouvante, a sans doute inspiré Amando de Ossorio qui a imaginé, à quatre reprises, en variant seulement le décor de l'action, la résurrection des chevaliers maudits sous forme de zombies pourrissants en quête de vengeance posthume.

Tout commença avec *La Noche Del Terror Ciego* (*La Révolte des Morts-Vivants*) — 1971 — dont la séquence d'introduction — le sacrifice d'une jeune vierge — donne immédiatement le ton, à savoir une cruauté sans concession, le corps de la malheureuse étant atrocement supplicié par les Templiers en des plans très réalistes. Après quoi, l'action passe du treizième au vingtième siècle où, sur les mêmes lieux, personne n'ose s'aventurer, car on prétend que les fantômes des Templiers rôdent autour des ruines d'une proche abbaye. Des jeunes gens tenteront de découvrir les causes de la mort d'une campese au cadavre lacéré de morsures et, après un net ralentissement de l'intérêt, vient alors la séquence-clé de l'apparition des Templiers, descellant leurs pierres tombales et surgissant du sol dans toute leur horrible apparence : face pourrissante squelettique, encadrée d'un capuchon pointu, leur corps étant revêtu de la tunique de chevalier sur laquelle flotte une longue cape noire. Se répandant à travers la région, les zombies moyenâgeux attaqueront un train, dernière séquence d'action et d'horreur avant une fin qui laisse présager l'invasion généralisée des morts-vivants. De Ossorio a utilisé, avec trop d'insistance à notre gré, le procédé du ralenti pour les scènes d'horreur visuelle, zombies crevant le sol pour surgir dans toute leur hideur, victimes saisies par les mons-

trueux déterrés, etc... conférant à ces visions d'épouvante un potentiel terrifiant onirique, d'autant plus que réalisation et maquillages sont particulièrement soignés.

Après *La Révolte...* vint naturellement *Le Retour des Morts-Vivants* (titre original : *El Ataque De Los Muertos Sin Ojos* — 1972) qui, comme le précédent, débute par une séquence d'atrocités et de tortures (on crève des yeux, on brûle vif, etc...) mais cette fois ce sont les Templiers qui sont malmenés par les villageois furieux au cours de ce prologue médiéval. Et l'on saute alors à pieds joints dans le présent siècle pour nous informer que, dans ce même village, une légende prétend qu'un jour les Templiers sortirent de leurs tombes pour se venger. Après quoi, le film s'égare longuement dans les préparatifs d'une fête locale, avec d'innévitables intrigues sentimentales, et la torpeur s'installe jusqu'au dernier tiers de la projection où, enfin, ils arrivent : c'est la grande et longue scène d'horreur, au demeurant convenablement réalisée, les cadavres hideux étant aussi répugnants que la première fois ; on se massacre allègrement sur l'écran jusqu'à ce qu'une poignée de survivants se réfugie et s'enferme dans l'église où ils sont comme il se doit assiégés par les zombies. Rien de bien neuf, sinon qu'à l'aube, les rayons du soleil anéantissent les morts-vivants, et le combat cessa faute de combattants.

Jusqu'ici, les Templiers n'avaient pas été trop malmenés par De Ossorio qui s'était taillé grâce à eux une réputation de petit maître de l'horreur transpyrénéenne. Hélas en 1973 il nous infligea l'un des plus mauvais films de tout le cinéma fantastique. En effet *El Buque Maldito* (*Le Monde Des Morts-Vivants*) est à la limite du supportable ; scénario, acteurs et réalisateur se disputent la palme de la nullité, que nous décernerons tout de même au script. Deux jeunes filles égarées en mer dans une barque découvrent un galion fantôme qui surgit d'un étrange brouillard ; elles montent à son bord, n'y trouvent âme qui vive, et finalement voient apparaître les zombies-Templiers aux faces de



« Les orgies macabres » (1971).

cauchemar et au corps squelettique qui accompagnent leur lente progression d'une funèbre mélodie. Saisies par les morts-vivants, elles sont horriblement déchiquetées. Après quoi d'autres personnages, partis à leur recherche et montés eux aussi à bord du vieux navire aux mâtures grinçantes, visiteront également le galion et seront, un à un ou deux par deux, massacrés par les zombies, le tout avec une incohérence rarement aussi flagrante. Ce film s'achève par le plus piteux naufrage jamais montré, à savoir une ridicule maquette secouée dans un seau d'eau, symbolisant bien le naufrage du film lui-même. Seul est à sauver de ce désastre le magnifique décor du navire pourrissant.

Avec *La Noche De Los Gaviotas* (*La Chevauchée des Morts-Vivants*) — 1974 — Amando De Ossorio termina la saga des Templiers par une production plus soignée mais pleine de reminiscences de ses films précédents. Revenant au procédé du prologue moyenâgeux (les Templiers attaquent un jeune couple, tuent l'homme et arrachent le cœur de la femme en offrande à leurs dieux païens) qui met le spectateur en condition avec une vision horrifiante autant que brève, promesse de fortes émotions à venir, De Ossorio nous transporte ensuite de nos jours pour nous attacher aux pas d'un docteur et de son épouse chez qui se réfugie une jeune fille les suppliant de la protéger car, leur dit-elle, elle doit être offerte en sacrifice afin que les Templiers-fantômes ne reviennent pas écumer la contrée. Bien entendu, ils ne la croient pas et elle subit son sort tragique, après quoi le docteur devra affronter les zombies jusqu'à ce qu'il les renvoie au néant en détruisant la statue de leur dieu. L'action est prestement enlevée, même si les péripéties ne brillent pas par leur originalité.

On trouve le nom de l'écrivain sévilan Gustavo Adolfo Becquer au générique de *La Cruz Del Diablo* réalisé en Espagne par le britannique John Gilling en 1974. Jacinto Molina, plus connu sous son pseudonyme d'acteur de Paul Naschy, s'est basé en effet sur plusieurs nouvelles de Becquer pour rédiger le scénario de ce cinquième film faisant intervenir la malédiction des Templiers. Hélas, le film lui-même semble avoir été victime de quelque mauvais sort, presque personne ne l'ayant vu, y compris en Espagne. Il s'agit d'un meurtre horrible perpétré dans une auberge, meurtre lié à la fameuse malédiction des Templiers, lesquels apparaissent ici au cours d'une séquence onirique, sans que l'on sache trop s'il s'agit de fantômes ou de zombies.

Paul Naschy, en tant qu'acteur, a participé à trois autres productions où les morts-vivants sont de la partie : *La Orgia De Los Muertos*, de Jose-Luis Merino (1971), *El Espanto Surge De La Tumba*, de Carlos Aured (1972) et *La Rebelion de Las Muertas*, de Léon Klimowsky (1972). Dans le premier de ces films, Naschy ne fait qu'une brève apparition ; quant aux deux autres, nous avons pu les voir en 1974 au Festival du Film Fantastique de Paris. Dans *La Rebelion de Los Muertas*,



Un véritable coup de tonnerre dans le ciel du cinéma fantastique « La nuit des morts-vivants » de George A. Romero (1968)

Naschy tient deux rôles, deux frères ennemis dont l'un, le méchant, a eu le visage rongé par un acide. On assiste à de multiples résurrections de belles trépassées savamment déshabillées, plus attrayantes qu'horifiantes, le tout pas très captivant, il faut bien l'avouer ! *El Espanto Surge de la Tumba* est mieux réalisé et plus intéressant ; le scénario de Molina-Naschy s'inspire visiblement de celui du *Décapité Vivant* puisqu'ici il s'agit d'un sorcier jadis décapité dont on a enterré séparément la tête et le corps et qui cherche à reconstituer sa personne en un seul morceau en hypnotisant ceux qui découvrent sa tête. Volontairement ou pas, c'est bel et bien un remake du film américain. Les meurtres horribles et sanglants se succéderont jusqu'à ce qu'une amulette bénie détruise le sorcier. Naschy est plus convaincant en vilain médiéval diabolique qu'en descendant contemporain (et parisien) du-dit vilain.

Deux autres grands acteurs du Fantastique, les plus grands même, ont fréquenté les zombies au cours de ces années : Vincent Price et Peter Cushing. Nous leur avons récemment consacré de longues études, aussi nous contenterons-nous aujourd'hui de survoler succinctement les films les concernant. Pour Price, ce fut naturellement dans la série Corman-Poe, et plus précisément dans le troisième sketch de *Tales Of Terror* (*L'empire de la Terreur*), où il fut Mr Waldemar, cobaye et victime d'une expérience post-mortem

conduite par le Docteur Carmichael-Basil Rathbone, lequel maintenait son esprit en vie alors que son corps était cliniquement mort, le tout s'achevant brutalement par la décomposition accélérée du zombie après qu'il ait étranglé Carmichael. A part cela Price a cotoyé maints évadés de cercueils, fantômes, cataleptiques ou esprits réincarnés, mais pas de véritables zombies.

En revanche, Peter Cushing les a souvent affrontés, après en avoir incarné un lui-même : c'était dans *Tales From The Crypt* (*Histoires d'Outre-Tombe*) de Freddie Francis — 1971 — où, dans le sketch : « Poetic Justice », il surgissait de son linceul, un an après sa mort, pour châtier le responsable de son désespoir qui le conduisit au suicide. Ce fut l'occasion pour Cushing de revêtir le plus horrible maquillage de toute sa carrière, une tête de mort aux orbites vides et aux dents apparentes du plus sinistre effet. Après quoi, cette fois en Espagne, en compagnie de Christopher Lee, Cushing subit l'assaut de nombreux zombies aux yeux injectés de sang dans *Pánico En El Transiberiano* (*Terreur dans le Shangai-Express*) d'Eugenio Martin. Rappelons que, dans ce qui demeure l'un des meilleurs films fantastiques transpyréniens, une créature préhistorique transforme en zombies assoiffés de meurtres tous les voyageurs d'un train qui se trouvent malencontreusement à sa portée. Les rares survivants, dont Cushing et Lee, réunissent enfin à décrocher les premiers wagons

pleins de monstres, le convoi achevant sa course folle dans un précipice, seul moyen trouvé par le scénariste pour se débarrasser de tous les zombies à la fois. Puis, ce fut *Shock Waves* (*Le Commando Des Morts-Vivants*) de Ken Wiederhorn — 1975 — où, dans une île perdue, Cushing incarne un ex-savant nazi ayant fabriqué des zombies qui rôdent encore de nos jours sous l'océan, ces monstres étant amphibies et toujours agressifs, comme l'expérimenteront à leurs dépens des touristes faisant escale malgré eux dans l'île faussement paradisiaque. Ils seront presque tous, Cushing y compris, victimes des morts-vivants. Remarquons au passage que le scénario ressemble à ceux des années 40 où les savants-fous créaient des zombies pour servir le Führer. Enfin, dans une production britannique tournée en Grèce, *The Devil's Men* (*La Secte des Morts-Vivants*) de Costa Carayiannis — 1975 — Cushing retrouve un rôle d'aristocrate, chef secret d'une confrérie d'outre-tombe que combat l'ecclésiastique Donald Pleasance, l'œuvre étant, hélas, l'une des plus faibles du genre.

L'Amour fou, celui qui défie le Temps, l'Espace et la Mort, permit de construire quelques-uns des plus beaux scénarios du cinéma fantastique où dominent la poésie et le romantisme, mais il s'est agi le plus souvent d'âmes en peine traversant les siècles (*Pandora*) ou les années (*Quelque Part dans les Temps*), fantômes ravissants (*Chagrin d'Amour*, *le Portrait de Jennie*) que



nous avons beaucoup aimés. Mais il y eut aussi *Neither The Sea Nor The Sand*, de Fred Burnley (1972) moins réputé que les précités, demeuré inédit en France. C'est un sujet très bien développé, dont la première partie semble à cent lieues d'appartenir à un drame surnaturel puisqu'elle décrit la vie simple, joyeuse et passionnée d'un jeune couple, Anne (Susan Hampshire) et Hugh (Michael Petrovitch). Et puis, soudaine, imprévisible, la tragédie frappe : en courant sur la plage Hugh s'effondre, terrassé par une crise cardiaque. C'est alors que l'histoire prend une tout autre dimension : Anne refuse si énergiquement le verdict du destin que, par la force de son amour, elle provoque le retour nocturne de son amant. Lorsqu'une nuit on frappe à sa porte, Anne SAIT qu'il s'agit de Hugh. Mais celui qu'elle retrouve a un regard qu'elle ne lui connaissait pas et une démarche incertaine. Les deux jeunes gens communiquent télépathiquement, Hugh ne proférant plus aucune parole. Ils se rendent chez le frère de Hugh, qui comprend rapidement l'étrangeté de la situation. Le drame sera à son apogée lorsque, sur l'ordre d'Anne, Hugh tuera son frère qui a percé à jour leur terrible secret. Mais bientôt, il suppliera la jeune fille de lui laisser regagner l'au-delà, son corps commençant à se décomposer. Alors, les deux amants, main dans la main, pénétreront dans l'Océan qui se refermera sur eux. Le film vaut surtout par l'interprétation paroxystique de la belle Susan Hampshire (son partenaire étant, lui, moins convaincant) et par les très beaux extérieurs captés sur les côtes rocheuses britanniques, décor à la fois sauvage et romantique, soulignant l'action avec effcience sans jamais la dominer.

On peut rapprocher de ce film le non moins excellent *Dead of Night (Le Mort-Vivant)* de Bob Clark — 1973 — où cette fois c'est l'amour farouche d'une mère refusant de croire à la mort de son fils qui provoque l'arrivée, sous forme de zombie, de celui qui était tombé au Viet-Nam sous les balles ennemies. La base du script est identique mais le second film diffère totalement du premier. Lorsque Charley et Christine apprennent, au début, que leur enfant Andy ne reviendra plus Christine répète inlassablement un « Non » ferme, persuasif, inébranlable, et malgré les exhortations des siens de regarder la réalité en face, demeure persuadée qu'Andy va réapparaître sur le seuil du logis et que la vie reprendra comme avant pour la seule raison qu'il NE PEUT PAS en être autrement ! Et, à la grande stupéfaction de la famille, SAUF de Christine, un soir, effectivement, Andy rentre chez lui, élégant dans son uniforme, apparemment aussi beau que toujours.

Mais peu à peu vont s'accumuler les indices révélant qu'Andy n'est pas ce que l'on croit : son air étrange d'abord, son expression absente, son contact froid, et puis son comportement bizarre, évitant la compagnie des siens, refusant de revoir ses amis, de sortir. Un climat oppressant s'installe au sein

de cette famille qui devrait être heureuse. Bientôt, la vérité éclatera dans toute son horreur : Andy revient de l'au-delà et la seule nourriture dont il ait besoin, c'est le sang, d'où les meurtres bestiaux dont ont été victimes d'abord le routier qui l'avait pris à son bord pour le ramener chez lui, puis le docteur chez lequel son père a exigé qu'il se rende. Charley n'échappera à l'horrible réalité qu'en se suicidant cependant que Christine, après avoir nié énergiquement l'incroyable évidence, devra de ses propres mains creuser désespérément la fosse de son enfant afin qu'il s'y ensevelisse, tandis que s'accélère la décomposition de ses chairs mortes. La séquence finale est l'une des plus cruelles qu'ait enregistrées une caméra, distillant un effroi viscéral difficilement supportable, bien plus émouvante en tous cas, que la vision de zombies anonymes attaquant des quidams inconnus. Le drame de cette mère crucifiée dans ce qu'elle a de plus cher, se mentant à elle-même, à la limite de la folie, jusqu'à ce qu'elle ne

Il est à noter que Bob Clark n'en était pas à son coup d'essai puisqu'il nous avait offert en 1972 l'inégal *Children Shouldn't Play With Dead Things*, premier exercice de style s'inspirant trop visiblement de *Night Of The Living Dead*, puisque l'essentiel de l'action, après une heure de stériles bavardages, se résumait à l'attaque d'une maison par une horde de zombies venus châtier les jeunes impudents et imprudents qui avaient profané le vieux cimetière où ces respectables défunts dormaient en paix. Les maquillages des déterrés frolaient la caricature et de rapides visions de cannibalisme ne parvenaient pas à nous impressionner. Ce fut un galop d'entraînement peu convaincant, qui fut heureusement compensé par l'extraordinaire impact de *Dead Of Night*.

Dans les années 70, le cinéma mexicain a continué de fréquenter les zombies, et c'est bien sûr l'inévitable Santo que nous retrouvons tout d'abord pour évoquer : *Santo Contra La Magia Negra (Magie Noire à Haiti)* d'Alfredo B



Amando de Ossorio et l'une de ses créatures fétiches pendant le tournage de « La révolte des morts-vivants » (1971)

puisse plus se jouer la comédie et cède à l'inévitable réalité, nous bouleverse plus qu'il ne nous terrorise : c'est un calvaire auquel nul ne peut rester insensible. Il confirma le talent d'un jeune réalisateur soucieux d'efficacité : Bob Clark, ainsi qu'un acteur que, depuis, on n'a hélas plus revu : Richard Backus au visage inquiétant dans sa froide beauté, à l'expression étrange comme un « être venu d'ailleurs » qu'il pourrait véridiquement personnifier. Au près de lui, John Marley campe sobrement le père, perspicace et clairvoyant, faisant d'abord face à la tragédie avec courage, puis, cédant au désespoir et ne trouvant que la mort comme issue à son effroyable fardeau. Dans le rôle difficile de cette mère voulant défier la Mort elle-même, Lynn Carlin fournit une extraordinaire composition, transfigurée par la violence de son désir surhumain pour conserver son enfant. Un grand film, beau, poignant, captivant, qui dépasse le seul cadre du Fantastique...

Crevenna — 1972 — où le héros musclé et masqué est envoyé au pays du Vaudou pour protéger trois savants détenteurs de la formule d'une arme secrète. Il se heurte alors à une prêtresse vaudou qui transforme les savants en zombies, car elle est aux ordres d'une « puissance étrangère ». Elle périt d'une morsure de serpent, Santo récupérant la précieuse formule. Ce film, l'un des derniers d'une série de plus de trente titres, tranche nettement sur les autres, par son script en forme d'intrigue d'espionnage d'abord, par son côté documentaire ensuite (il a été tourné sur les lieux de l'action), enfin par son absence de péripéties infantiles, se voulant plus sérieux, l'accent étant mis sur les pratiques rituelles magiques (un homme est même transformé en tigre) et sur l'antagonisme Christianisme-superstitions.

Toujours en 1972, vint ensuite : *Santo vs Los Cazadores de Cabezas*, du vétéran René Cardona. Ici, Santo revient à



de plus traditionnelles péripéties fleurissant bon le serial, où le kidnapping d'une jeune fille nous transporte dans le repaire d'un savant-fou, le Dr Mathus, pratiquant des expériences sur les cadavres, leur transfusant le sang de ses captifs, ramenant ainsi les morts à l'état de zombies n'ayant d'autre occupation que celle d'attaquer les vivants. Les héros masqués, Santo et Blue Demon, finiront par mettre hors d'état de nuire le sinistre savant dont la tanière comprenait, entre autres pièges, une cuve de cire bouillante et un bassin plein de piranhas. C'est dans ce dernier que tombe le Dr Mathus, entraîné dans la mort par l'une de ses cobayes qui fut sa complice involontaire.

Un autre personnage fantastique, le Professeur Zovek, a fait l'objet de deux films en 1971 et 1972. Dans le premier, dont le titre est tout simplement constitué du nom de ce personnage, on nous

émanant du météore, lequel dégage des ondes magnétiques et déclenche une tempête effroyable sur notre globe. L'armée doit intervenir, mais les morts-vivants submergent tout, se répandant irrésistiblement. Finalement, Zovek sauvera l'humanité, détruisant le météore en déchargeant dans sa masse l'électricité de câbles à haute tension. Voilà bien un scénario qui sort de l'ordinaire, quoique grapillant des idées ici ou là ; cela prouve au moins que l'on peut construire du neuf avec de vieilles pierres, à condition de savoir les assembler.

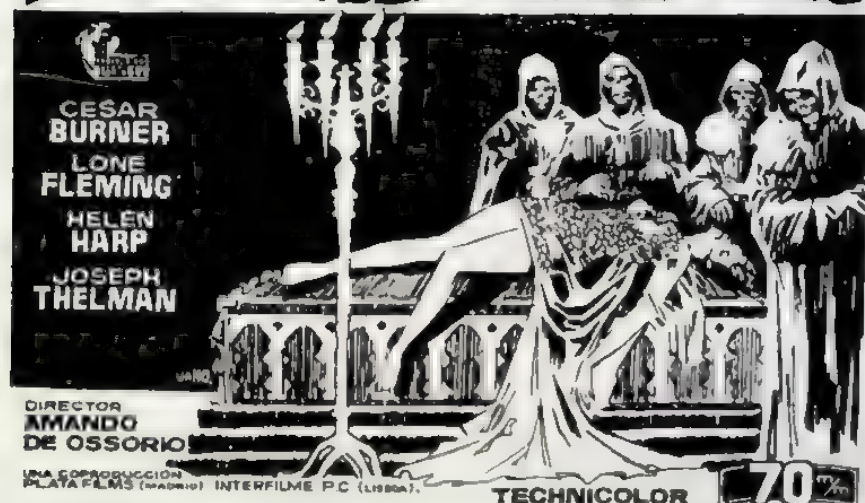
Le cinéma français, à peu près absent du sujet qui nous intéresse aujourd'hui, s'est cependant timidement manifesté à l'occasion de quelques co-productions partiellement françaises. C'est ainsi que dans *Christina, princesse de l'Érotisme* (1971), de l'ineffable Jesus Franco, dont le titre est tout un programme et résume

à réalisme qui prend le pas sur l'élément fantastique. Bunuel fils est donc passé à côté de ce qui aurait pu et dû être à la fois lyrique et terrifiant.

Co-production hispano-italienne *Le Massacre des Morts-Vivants* de Jorge Grau est une copie conforme du film-modèle de George Romero, y compris dans sa conclusion où le héros est abattu par les policiers qui le prennent pour un zombie. Seul diffère (mais cela n'a aucune importance) le prétexte du réveil des cadavres, ici un insecticide répandu par un appareil émettant des radiations ultra-soniques. Transposer le cadre de l'action en Ecosse ne change rien à l'affaire, sinon permettre d'utiliser d'authentiques extérieurs locaux, et surtout de contourner la censure espagnole d'alors qui, selon le réalisateur, n'aurait pas accepté certains éléments du scénario si l'action avait été située en Espagne. En fait, ce fut le premier (mais non le dernier, tant s'en faut) rejeton inavoué de *Night Of The Living Dead*, datant de 1974 et annonçant, par sa fraction italienne, le grand virage qu'allait prendre le cinéma transalpin pour se lancer à l'avant-garde de l'horreur cinématographique européenne, avec de plus probantes réussites que son confrère espagnol. Le film de Jorge Grau comprend prophétiquement dans son générique Giannetto De Rossi, qui allait se distinguer dans les Effets Spéciaux et les maquillages extraordinaires de plusieurs productions que nous évoquerons plus loin.

Mais l'Amérique ne pouvait pas se cantonner dans le seul chef-d'œuvre de George Romero. Dans la décennie 70, le zombie fleurit sous les sunlights américains ; nous avons déjà parlé des films de Bob Clark, mais il y en eut d'autres. Par exemple *Messiah Of Evil*, de Willard Huyck (1973), magistrale démonstration d'efficacité cinématographique. Sur l'écran en Scope et technicoloré s'étalent quelques-unes des plus sanglantes séquences vues jusqu'alors, mais ce film vaut surtout par l'ambiance cauchemardesque créée par un scénario habile, ménageant à doses répétées des coups de théâtre servant de tremplin à notre plaisir émotionnel. L'action se passe dans une bourgade située en bordure du Pacifique, où arrive un soir une jeune fille à la recherche de son père, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps et qui vit là, croit-elle, en peintre bohème qu'il est. Dès le début s'installe l'insolite en la personne d'un noir albinos, puis le mystère avec l'absence inexplicable du père et l'avertissement donné à la jeune fille par un vagabond apparemment terrorisé (« Partez d'ici, partez vite »), et enfin c'est l'horreur dévoilée par doses de plus en plus violentes (le rat dévoré vivant par l'albinos, la révélation du cannibalisme des autochtones...). Plusieurs séquences sont admirables dans la description des faits : celle du supermarché où les clients se disputent la viande crue comme des bêtes, et surtout celle du cinéma où pénètre une jeune fille qui s'aperçoit être la seule spectatrice : alors, un par un, entrent d'autres personnages qui s'installent silencieuse-

## LA NOCHE DEL TERROR CIEGO



le présente comme un super-héros aux pouvoirs extraordinaires acquis au cours de longues années d'études dans les monastères tibétains renfermant des secrets millénaires inaccessibles au commun des mortels, Zovek lutte contre un savant-fou fabricant de vampires-zombies (nous ne savons pas au juste). Toutefois, la seconde aventure, *L'Invasion De Los Muertos* de René Cardona, concerne directement notre propos. C'est un cocktail de Science-fiction et d'Épouvante, mi-*Guerre des Mondes*, mi-*Nuit des Morts-Vivants*. Au début du film, une sorte de météore s'écrase sur notre planète. Puis, nous suivons le Pr Zovek qui étudie d'étranges peintures découvertes sur un sarcophage, lui apportant un message avertissant l'humanité d'un cataclysme terrifiant. Et cela, se produit effectivement sous la forme la plus imprévue : une nuit, toutes les tombes des cimetières s'ouvrent, libérant les morts dont Zovek découvrira rapidement, avec l'aide spirituelle d'un vieil Hindou, qu'ils obéissent à un ordre télépathique

le contenu essentiel de la plupart de ses œuvres, des morts-vivants errent dans un château délabré, où l'héroïne subit les derniers (!) outrages de la part d'un serviteur muet et mentalement perturbé, sans trop savoir si elle rêve ou s'il s'agit de la réalité, la fin nous la montrant définitivement intégrée au monde des morts. Déjà, en 1964, dans *Les maîtresses du Dr Jekyll*, Franco avait mis en scène un zombie au faciès hideux avec plus de succès, son film étant moins bâclé que d'habitude, mais on attend vainement depuis longtemps qu'il nous donne une œuvre seulement de moyenne qualité.

*Leonora*, de Juan Bunuel — 1975 — est tout de même d'un autre niveau, par le soin apporté à la mise en images, la qualité des couleurs et l'insolite du climat où baigne le drame. Liv Ullmann a la froide beauté mystérieuse prêtée à son personnage venu de l'au-delà, mais l'œuvre manque de souffle, de tonus dramatique, comportant des longueurs, hésitant à affirmer son caractère surnaturel, sacrifiant trop aux dialogues et un



ment autour d'elle en la regardant de telle façon qu'elle comprend soudain — mais trop tard — le danger couru. Elle tente de fuir, mais les autres la saisissent et la dévorent devant l'écran, parmi les images mouvantes du film projeté. Bien entendu, tous ces cannibales sont des zombies nés d'une malédiction ayant frappé le village un siècle plus tôt, et transformant eux-mêmes en zombies les habitants encore « normaux » qu'ils agressent. L'héroïne de l'histoire sera à son tour assiégée par les monstres qui pleuvent littéralement sur elle après être passés à travers la verrière qui surplombe son studio. Il s'agit là d'un exemple probant de tentative de renouvellement du thème, par la complexité du scénario qui laisse subsister le mystère, et par la variété des incidents aboutissant à la ruée finale des morts-vivants sur les ultimes résistants. Premier film du genre paré du cinémascope et de la couleur, tous deux contribuant à parfaire le climat d'angoisse (panoramiques nocturnes du village endormi où se déplacent les silhouettes furtives des zombies) et d'horreur (scènes de cannibalisme rendues plus réalistes par l'écarlate du sang répandu), il annonçait déjà les excès que certains allaient reprocher aux films futurs.

Bien moins réussi nous parut *Sugar Hill*, de Paul Maslansky (1974) mêlant une intrigue de film de gangsters au traditionnel fantastique : son fiancé ayant été abattu par un tueur désirant s'emparer de son night-club, une jeune fille, pour le venger, ne trouve rien de mieux que de s'adresser à une prêtresse vaudou, sorte de vieille sorcière ayant le pouvoir de ranimer les morts et de s'en faire obéir. Ce sont les zombies en question qui liquideront les gangsters peu habitués à affronter les forces de l'au-delà, contre lesquelles leurs révolvers sont impuissants. Si le scénario se veut novateur par son panachage de thèmes, le traitement en est malheureusement déficient et l'ensemble ne parvient guère à captiver.

Autre déception : *Gamma 693* de Joel Reed (1976) qui réédite le thème des soldats-zombies, le responsable de leur triste condition étant le gaz qui donne son titre au film. Pour corser l'intrigue, de faux zombies se mêlent aux vrais, les premiers voulant retrouver les dépôts du gaz ayant contaminé les seconds. Mais le film est encore moins captivant que *Le Commando des Morts-Vivants*, lequel n'était pas lui-même parmi les meilleurs de ce panorama.

Toujours pour les années 70, signalons que certains films affublés en France du mot « zombie » dans leur titre ne sont pas du tout des histoires de morts-vivants. Ainsi *La Vengeance du Zombie*, de l'Espagnol Manuel Cano fait partie de la filmographie des mœmies, tandis que *Le Zombie Venu d'Ailleurs*, de Norman Warren, est un extra-terrestre belliqueux en villégiature sur notre planète. Ainsi donc, depuis *Night Of The Living Dead*, le zombie a prospéré dans le Septième Art qui était le principal — sinon le seul — à pouvoir le mettre en valeur, l'impact de l'image animée étant plus probant que

celui des mots ou des tableaux, si bien alignés soient les uns, si bien peints soient les autres. Mais nous n'étions pas encore au bout de nos surprises : en effet, la multiplicité des productions abordant le même thème depuis 1968 nous avait quelque peu fait oublier celui qui en fut le deus-ex-machina, celui sans lequel, peut-être, rien ne serait arrivé : George Romero. Or, celui-ci continuait son bonhomme de chemin, réalisant d'autres histoires fantastiques *The Crazies*, *Martin...*, ayant apparemment

tourné le dos aux zombies qui assurèrent sa renommée.

Et soudain, en 1977, éclata la nouvelle bombe signée Romero. Dix ans après sa révélation, il lâcha sur les écrans une nouvelle horde de morts-vivants dont nous eûmes la primeur au Festival du Film Fantastique de Paris 1979, donnant à nouveau le signal d'une série de production comme on n'en avait encore jamais vues, amenant dans son village un autre chantre de l'horreur : l'Italien Lucio Fulci.

## 5. La nouvelle Vague des Zombies

Nous entrons à présent dans la période contemporaine, dans les cinq dernières années de ce chapitre de l'Histoire du Cinéma Fantastique commencé en 1932 sur une route traversant une forêt où nous avons rencontré les premiers zombies de l'écran conduits par leur seigneur et maître Bela Lugosi. Cette fin de parcours est aussi la plus sensationnelle car les titres multiples qui la composent recèlent les pires horreurs (au bon sens du mot) que nous ayons pu voir depuis que les monstres sévissent sur les écrans. Mais cela ne va pas se passer sans heurts, sans certains inconvénients dont les auteurs de ces films et les spectateurs feront les frais : en effet, jugées « trop effrayantes », « trop violentes » ou « trop sanglantes » par la censure de l'un ou l'autre pays (dont le nôtre), ces productions subiront parfois des mutilations avant d'être présentées dans le circuit commercial et pour les juger en toute impartialité, il faudra les avoir vues au Festival du Film Fantastique de Paris, où beaucoup ont été programmées en avant-première dans leur métrage intégral. Après quoi ces mêmes titres feront le bonheur des marchands de vidéo-cassettes qui en offrent et en garantissent des versions complètes, basant leur publicité sur le slogan : « Les films que vous ne verrez jamais à la Télévision », double prétexte dont on ne peut nier la véracité.


Or donc, une fois de plus, George Romero donna le signal des réjouissances avec *Dawn Of The Dead* (*Zombie*) qui n'est pas un simple remake de *Night Of The Living Dead*, mais une aventure horrifiante et mouvementée, supérieure à la précédente, bien que ne bénéficiant plus de l'effet de surprise. Cet avantage résulte de l'importance des moyens dont il disposa en 1977 par rapport à sa modeste production de 1968. Mais que nous offre de plus le second film ? La couleur d'abord, dont on ne peut plus nier l'importance dramatique dans sa reproduction exacte de la réalité ; ensuite et surtout, une mise en scène plus élaborée, mieux maîtrisée, une meilleure utilisation fonctionnelle du décor urbain, une musique vigoureuse et enfin des Effets Spéciaux magistraux complétant les maquillages hallucinants créés par Tom Savini, un nouvel orfèvre en la matière, le tout dirigé de main de maître par un Romero désormais en pleine possession de son métier, auquel s'est associé pour la circonstance

un autre jeune réalisateur, une révélation du cinéma fantastique italien : Dario Argento (qui avait enthousiasmé le Festival en 1977 avec *Suspria*). Crédité au générique en tant que coproducteur, co-scénariste et compositeur de la musique avec le célèbre groupe des Goblin, Argento a certainement contribué efficacement à peaufiner l'œuvre dont Romero demeure néanmoins l'auteur principal. Quoiqu'il en soit, cette conjonction de talents parallèles donna le plus probant résultat, dont nul n'a pu se plaindre.

*Zombie* aurait pu s'intituler, pour sacrifier à une mode récente, *La Nuit Des Morts-Vivants n° 2*, ce qui aurait été injuste et inexact. Certes, le script ne cherche guère à innover dans son démarrage comme dans sa conclusion, mais le ton est totalement différent, moins tragique et même parfois allégre. N'y voit-on pas en effet les protagonistes trouver du plaisir et manifester leur gaieté en abattant les zombies, cibles faciles autant que nombreuses ? Ce changement de ton, qui pourrait paraître saugrenu, signifie seulement que nous ne sommes plus en présence d'une épouvantable tragédie, mais d'une aventure au dynamisme débordant où l'action prime toute autre considération : seules comptent les péripéties et la façon de les filmer.

La presque totalité de celles-ci se cantonnent dans un immense supermarché où se barricadent les quatre principaux protagonistes et où ils devront repousser les assauts de hordes de zombies assiégeant le magasin. Et c'est là que se manifestent sans restrictions les extraordinaires Effets Spéciaux de Gary Zeller montrant les explosions des têtes des zombies, visions horribles de crânes éclatant comme des fruits trop mûrs, projetant autour d'eux leur sanguinolent et cérébral contenu. Hélas, c'est aussi là que les ciseaux des censeurs effectueront des ravages non moins irréparables ! L'alternance des temps forts (moments d'angoisse où les zombies semblent sur le point de triompher) et des accalmies (dont les assiégés profitent pour renforcer leurs lignes de défense) font de toute la bataille une succession d'escarmouches sanglantes, comme dans un western où les Indiens sont repoussés chaque fois qu'on les croit prêts à s'infiltrer dans le fortin. Car *Zombie* est, dans sa construction, un véritable western, un film où l'action prime toute





A horror movie poster for 'Night of the Living Dead'. The scene is set in a graveyard at night under a dark, stormy sky. In the foreground, a large, weathered tombstone is tilted. On its face, the title 'LA NOCHE DE LOS MUERTOS VIVIENTES' is written in large, bold, yellow letters. Below the title, in smaller white letters, is '(NIGHT OF THE LIVING DEAD)'. To the left of the tombstone, a human skull lies on the ground. In front of the tombstone, a large, flat, rectangular stone slab is partially buried in the ground, with a zombie's arm and hand reaching out from beneath it. In the background, two zombies stand tall, their faces pale and skeletal. They are dressed in dark clothing. The overall color palette is dark, with greens, yellows, and purples, creating a chilling and ominous atmosphere.

# LA NOCHE DE LOS MUERTOS VIVIENTES

(NIGHT OF THE LIVING DEAD)



autre considération, d'où l'enthousiasme du spectateur durant son déroulement et ses applaudissements spontanés chaque fois que les héros (vivants) prennent l'avantage sur les méchants (morts). Le scénario nous ménage cependant une surprise, une digression d'importance non négligeable qui vient apporter une touche de réalisme dans un contexte purement fictif : à un certain moment où les zombies se sont provisoirement retirés, le supermarché est envahi par une bande de blousons noirs à motos, pillards en goguette profitant de la panique de la population pour faire main basse sur tout ce qui se trouve à leur portée. Nos quatre assiégés subiront alors un nouvel assaut bien plus redoutable que celui des zombies, car si ces derniers ne sont que de lents automates faciles à abattre (le danger résidant surtout dans leur nombre sans cesse accru), les motards, eux, sont preuve de plus de mobilité et de néfaste intelligence. La paradoxe sera alors que les zombies sauveront involontairement les quatre malheureux en attaquant les pillards, dont la mort atroce réjouit les spectateurs comme au bon vieux temps où la cavalerie arrivait in extremis pour disperser les Peaux-Rouges presque vainqueurs des pauvres visages pâles. Tel est donc *Zombie*, avec son cortège de têtes éclatées ou tranchées, ses visions de cannibalisme horriblement réalistes, son hécatombe de morts-vivants devenant des « morts à part entière » lorsque gicle de toutes parts leur matière cérébrale

Co-production italo-américaine, *Dawn Of The Dead* marque incontestablement le début d'une ère nouvelle qui va se caractériser par l'efficacité, le style coup-de-poing, dépassant tout ce qui se fit jusqu'ici dans le genre. Dans ce contexte d'horreur visuelle et de violence sanglante, un metteur en scène transalpin allait battre tous les records Lucio Fulci. Celui-ci avait déjà flirté avec le Fantastique (*Le Venin de la Peur*, 1970 ; *La Longue nuit de l'Exorcisme*, 1972 ; *L'Emmurée Vivante*, 1975) et était aussi réalisateur de deux aventures de Croc-Blanc, chien valeureux né de la plume de Jack London, le tout révélant un adroit technicien soucieux de montrer plus que de suggérer, ne s'embarrassant pas de digressions superflues ni de savants mouvements de caméras, réussissant mieux l'aspect pictural de ses films que la direction de ses acteurs. En s'engageant sur la voie de l'horreur visuelle, du Grand Guignol cinématographique pur, il allait créer un nouveau type de film de nationalité hybride, car toutes ses œuvres allaient être réalisées aux U.S.A. avec des techniciens et sous la bannière italienne, mais principalement avec des acteurs anglais ou américains (doublés par des comédiens italiens).

Or donc, Fulci donna le signal des réjouissances avec *The Island Of The Living Dead* ou *Zombie 2* (*L'Enfer des Zombies* — 1979) dont l'essentiel de l'action, les attaques massives des morts-vivants, se déroulent dans le décor

exotique d'une île tropicale. Nous nous attendions à un film de série, une imitation plus ou moins servile de Romero, mais rien de plus : quelle ne fut pas notre surprise de nous trouver en présence d'un super-Romero, c'est-à-dire que non seulement l'on retrouvait dans le Fulci tout ce qui avait fait le succès du Romero, mais avec des qualités supplémentaires et surtout un script plus élaboré, variant la nature des événements racontés, et faisant passer à maintes reprises le souffle de la Grande Aventure dans la plus pure tradition du cinéma américain ! Bien entendu, Fulci n'a pas dissimulé s'être référé à Romero, principalement à *Night Of The Living Dead* dont il nous restitue les meilleurs moments dans toute leur beauté hallucinante, mais il a en plus apporté un sang neuf à un thème déjà très usé.

La séquence pré-générique est un démarrage « sur les chapeaux de roues » : une mystérieuse embarcation dérive dans le port de New York ; deux policiers de la brigade côtière montent à son bord et n'y trouvent personne, un cadavre excepté. Et l'horreur fulgure aussitôt : le mort, hideux, déjà en décomposition, attaque les policiers, en étrangle un sous le regard terrorisé de l'autre, puis, enjambant le bastingage, se jette à l'eau où il s'engloutit : le tout rapide, violent, imprévu. Commence alors le générique. Le scénario nous entraîne ensuite sur l'Océan en compagnie de deux jeunes couples ayant loué un bateau, l'un d'eux enquêtant sur

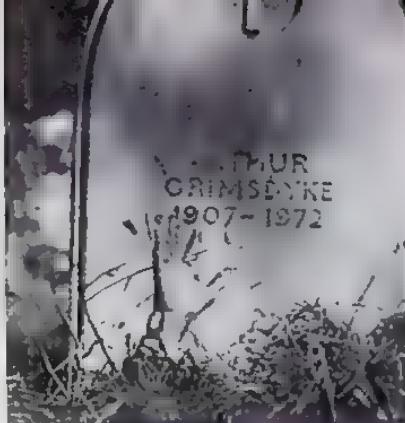
L'un des sketches des « Histoires d'Outre-Tombe » de Freddie Francis (1971) voyait Peter Cushing



l'étrange mort du policier new-yorkais, leurs investigations les conduisant vers une île de la Jamaïque. Durant leur voyage, se place alors une extraordinaire séquence sous-marine : l'une des deux filles, effectuant une plongée, se trouve soudain nez à nez avec un zombie d'aspect horrible, lequel zombie est attaqué par un requin. On assiste alors à un sauvage corps-à-corps entre le monstre humain et le tueur des profondeurs et, contrairement à notre attente, c'est le squalo qui est rapidement vaincu, déchiré par les mâchoires du mort-vivant, le sang de l'animal se répandant dans les eaux claires. Le tout est aussi imprévu que stupéfiant de réalisme, le cinémascope et la couleur donnant à la scène toute sa force et sa tragique beauté.

La majeure partie de film nous conduit sur l'île à la luxuriante végétation : là, nos quatre enquêteurs rencontreront un docteur qui leur révélera l'incroyable vérité, à savoir la prolifération des morts-vivants à la suite d'une étrange épidémie qui décime les indigènes, leur surnaturelle résurrection étant liée à des pratiques vaudou, ce qui nous ramène à l'origine historique des zombies. L'horreur culminera lorsque surgiront également du sol où ils furent enterrés depuis plusieurs siècles, des conquistadores espagnols encore casqués et carapaçonnés, réminiscence de leurs confrères Templiers. Bref, une horde de morts-vivants assaillera le docteur et ses quatre compagnons, en une succession de visions dépassant en réalisme horrifiant tout ce que l'on avait vu jusque là, maquillages et Effets Spéciaux étant des plus convaincants. C'est une véritable mer de flammes qui aura finalement raison des cadavres agresseurs, après moult affrontements d'une sauvagerie inouïe. Les conquistadores crevant le sol et se dressant dans toute leur hideuse apparence s'inspirent directement de la séquence onirique de *L'Invasion des Morts-Vivants* de John Gilling, mais avec encore plus d'impact terrifiant. Les détails répugants plus qu'effrayants ne nous sont pas épargnés, ce qui deviendra coutumier chez Lucio Fulci et dressera contre lui les détracteurs de cette catégorie de films, lesquels s'insurgeront contre l'étalage des déchèances physiques et des mutilations diverses, trop complaisamment décrites à leur gré.

Pour en revenir à *L'Enfer des Zombies*, il est certes évident que la vision détaillée d'une gorge déchirée par les dents d'un cadavre animé, ou celle d'un œil perforé (séquence cruelle de la jeune femme du docteur agressé par un zombie qui lui plaque le visage contre la porte aux bambous taillés en pointe) est difficilement supportable, même lorsque l'on est blasé et endurci. Les truquages sont si parfaits que tout à l'air d'être capté sur le vif, nous communiquant PHYSIQUEMENT les sensations d'horreur, de répulsion et de souffrances vécues par les personnages du drame hallucinant. De même, les têtes éclatées des zombies atteints par les coups de feu constituent une incomparable réussite de la part des artisans des Effets Spé-



surgir de sa tombe !

ciaux, peut-être même supérieure à celle de Romero. On peut conclure que l'élève a si bien appris sa leçon qu'il a, pour son coup d'essai, surpassé son maître. Cela aurait pu n'être toutefois qu'une brillante exception sans lendemain, un heureux accident dans sa carrière, mais Fulci allait vite nous persuader du contraire car, coup sur coup, il devait nous donner de nouvelles occasions de nous enthousiasmer, toujours dans le même registre, certes, mais avec non moins de réussite spectaculaire et de perfection picturale.

Sa production suivante fut *City of the Living Dead* ou *La Paura* (Frayeurs - 1980) dont le scénario essaye de créer des variantes, tant dans sa trame que dans les péripéties horribles en déroulant. Tourné en Georgie, son action se déroule dans le Massachussets, à Dunwich, où, en guise de prologue, nous assistons à la pendaison d'un prêtre dans un cimetière, suicide qu'une jeune fille, médium, voit au cours d'une séance de spiritisme ayant lieu au même instant à New York. De ce point de départ résulte une série d'horreurs innommables où, chaque fois, réapparaît le spectre sanglant du prêtre maudit. L'histoire illustre une prédiction écrite

voici 2000 ans, selon laquelle les portes de l'Enfer doivent s'ouvrir la nuit de la Toussaint et les morts sortir de leurs tombes pour dévorer les vivants. C'est ce qui se produit effectivement, en une succession de séquences terrifiantes où sont entraînés quatre personnages, dont la jeune médium qui veut retrouver le prêtre hérétique pour le détruire. Aux traditionnelles attaques de zombies s'ajoutent des moments de terreur plus diversifiés, parfois inédits, toujours bien amenés et correctement réalisés : l'enterrée vivante, les larmes de sang et la pluie de vers, par exemple. Mais cela n'est rien à côté des deux scènes-choc qui dominent l'action : la jeune fille qui vomit ses entrailles, et le crâne d'un malheureux traversé par la mèche d'une perceuse électrique sont des sommets d'horreur visuelle difficilement supportables. Dans l'ultime bobine, avant la destruction finale par les flammes du prêtre démoniaque, se trouve le plus étonnant décor, représentant les cavernes de l'Enfer dont les parois sont constituées de cadavres desséchés et agglomérés, donnant à la fin de ce drame le cadre apocalyptique qu'il lui fallait. Avec cette œuvre, Fulci a confirmé sa réputation de champion de l'horreur macabre, verdict ratifié par les spectateurs du Festival qui découvrirent en 1980 cette production-choc. Mais Lucio Fulci ne devait pas en rester là et quelques mois après avec *L'Aldilà* (L'au-delà) il essaya de se surpasser : s'il n'y est pas parvenu, il n'a quand même pas démerité. Reprenant à nouveau le thème de l'Enfer s'ouvrant pour libérer des forces démoniaques, il nous gratifie d'une superbe séquence initiale, d'une tragique et picturale beauté quelque part, dans la Louisiane marécageuse, en 1927, des barques de villageois glissent sur une rivière, à la lueur des torches, images dignes d'un tableau

« El Espanto Surge de la Tumba » (1972) de Carlos Aured







de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 phie en couleurs de Sergio Salvati, ces  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 un homme qu'ils accusent de pactiser  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 qui nous vaut une première scène  
 d'horreur n'étant que le prologue du scénario.  
 Cinquante ans plus tard, la malédiction  
 du sorcier se concrétisera par une  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 du supplice les uns des autres, emen-  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces  
 de l'interprétation de Sergio Salvati, ces



Portrait of a man, likely the actor Sergio Salvati, as mentioned in the text.

thèmes fantastiques, celui de la maison  
 hantée, celui des enfants maléfiques et  
 enfin l'archaïque terrifiant futur des

monstre tape dans les sous-sols d'une  
 demeure maudite, lequel monstre est un  
 moule l'horreur imaginaire, ce vous  
 n'avez pas vu le film, une forme hu-

le sang et de liquides venditives au  
 respectueux grollant d'horreurs abies est

hante le sous-sol de cette demeure  
 maudite et qui est l'involution de une  
 ou elle a deviné et dont elle

Le film est extrait d'un film, le maquis  
 d'acier de Fuka (

non d'au fur  
 au n'est pas de  
 l'histoire l'un côté du  
 l'appel aux ou  
 mille les réalisateurs  
 Fuka. Le scénario

En n'est-ce pas que ce soit au  
 é ou ne s'écrit

gements trop naïfs. Nous

attendant on ne peut nier que

Fuka nous nous trouvons en fait et  
 présence d'un nouveau style de film  
 l'horreur, basé certes sur les possibilités

et celle-ci pour créer une présence ma-  
 bre. Au-delà de la seule apparence, par  
 leaux les débordements d'effets, nous  
 tels, l'on découvre une école rabe

l'on est négligé ou les désirs son

comme simple toile de fond et où la  
 musique même renforce la violence des  
 images. Ainsi est né un nouveau lan-  
 rant du cinéma fantastique n'ayant rien  
 à envier à ses prédécesseurs puisqu'il a

autres maisons du Diable. Fuka a suivi  
 la Porte de l'Enfer au cœur même de la

en inspirant) la séquence  
 la déclenchement des forces maléfiques  
 provoquant ici une mort violente de  
 personnage féminin comme Fuka aime  
 bien les lécher avec le concours d'a-  
 trices très photogéniques (ici Daniela

On peut donc dire que Luchio Fuka a  
 tenté une diversion, une approche diffé-  
 rente de son sujet de prédilection, et s'il  
 n'a pas entièrement con-

semble de l'interprétation etian  
 quand même plus satisfaisant que pour  
 The Island of the Living Dead ou seul  
 Richard Johnson dominant la diuina

de pour Fuka d'aider plus tout de

oup lui reprochaient de s'en faire

accusant ainsi que le cinéma est avant  
 un spectacle et qu'il devient de plus  
 en plus difficile pour les cinéastes  
 d'intéresser un public déjà blasé par

sonnées grâce à tout un arsenal d'effets  
 spéciaux sans lesquels le cinéma fanta-  
 stique des années 60 ne serait pas ce qu'il  
 est. Ces possibilités techniques qui pre-



séquences de cannibalisme, corps dépecés, rien ne nous est épargné, mais sans la qualité faisant des œuvres de Fulci autre chose qu'un étalage d'horreurs visuelles. Il y manque aussi une « fin ouverte sur un autre film », une image finale aussi forte que celle des zombies envahissant le pont de Brooklyn, par exemple.

De même, *La Notte Erotiche dei Morti Viventi* (La nuit fantastique des morts-vivants) de Joe d'Amato - 1979 - au décor immuable d'île tropicale, qui mêle des zombies à des séquences justifiant le titre original, produit hybride voulant à la fois attirer les amateurs d'érotisme (?) et ceux du Fantastique, aucun n'y trouvant finalement son compte. Il est question une fois de plus de la légende des morts-vivants à laquelle nul ne veut croire jusqu'à ce que les zombies se manifestent, le tout à grand renfort de savants déshabillages.

Beaucoup plus original est, du même réalisateur *Sexy Erotic Love* (*Exotic Love*) - 1980 - relatant le cas d'un play-boy, Mark, atteint d'une grave maladie lui occasionnant d'insupportables souffrances après chaque nuit d'amour. Fuyant la grande ville, il va se réfugier dans un coin perdu du Yucatan où il retrouve une indigène qu'il avait jadis aimée et abandonnée, et qui s'était suicidée après son départ. Mais son grand-père, prêtre vaudou, l'avait ramenée à la vie pour une vengeance terrible : elle fait boire à Mark un breuvage fabriqué par son sorcier d'aïeul, breuvage qui paralyse Mark tout en lui laissant sa lucidité. Et, sous ses yeux, elle se donne à un autre. Désespéré, Mark se castré en une séquence d'un réalisme peu banal ne devant rien à Marco Ferreri. Tout cela est surtout prétexte à scènes érotiques, le personnage de la fille ressuscitée justifiant seul la place de ce film dans cette étude. Joe d'Amato est un récidiviste en la matière, ayant fréquemment mêlé le sexe et la terreur en des cocktails d'un goût plutôt douteux.

C'est encore à Fulci que l'on pense en voyant *Virus*, *Inferno dei Morti Viventi*, de Vincent Dawn - 1980 - car il s'inspire directement de *L'Enfer des Zombies* par son esprit et son cadre tropical. Cette fois, le prétexte est une fabrique d'aliments synthétiques en pleine jungle de Nouvelle-Guinée où, pour une cause inconnue, un nuage toxique a été créé, s'est répandu sur les environs, trucidant tous les autochtones qui ressuscitent illico, animés d'appétits cannibales. Une expédition est organisée par les nations occidentales pour nettoyer la région, ce qui nous donnera droit à l'inévitable assaut d'une demeure par une horde de zombies. Rien de bien neuf sous le ciel du Fantastique, à l'exception peut-être du dénouement où une journaliste française découvre la cause du drame (un certain liquide utilisé pour la fabrication des aliments synthétiques) et la détruit, mais la fin nous renvoie à l'optique Fulci, à savoir que les morts-vivants bien qu'éliminés, ont contaminé suffisamment de monde pour que la « maladie » se répande en direction des pays civilisés. Bref, une pâle copie pas très conforme au modèle



« Le massacre des morts vivants » (1974)

où, de l'interprétation à la réalisation en passant par les maquillages, rien ne dépasse une moyenne proche de la médiocrité.

Plus original serait *Incubo Sulla Città Contaminata* (*L'Avion de l'apocalypse*) d'Umberto Lenzi - 1980 - quoique là aussi interprétation et réalisation ne soient pas des plus satisfaisantes. Sur un aéroport atterri un avion inconnu duquel surgissent des êtres monstrueux qui attaquent férocelement les agents de la sécurité ayant entouré leur appareil, la



« Evil Dead » (1982).

scène se déroulant sous les yeux d'un journaliste, Miller, qui venait interviewer un physicien atomiste, Hagenbeck. On saura plus tard qu'une fuite de radiations dans une centrale nucléaire a métamorphosé en monstres ceux qui ont été contaminés, la destruction galopante de leurs cellules leur donnant le besoin impérieux de renouveler leur sang. On assiste à une succession monotone de tueries par des zombies très mal maquillés : invasion d'un studio de télévision et massacre des danseuses et techniciens sous l'œil des caméras, invasion d'un hôpital et massacre des infirmiers comme des malades, etc. Et quand le drame atteindra son point culminant, Miller... se réveillera : tout cela n'était qu'un cauchemar. Rassuré, il s'habille en hâte pour se rendre à

l'aéroport afin d'y interviewer le Pr Hagenbeck. Lorsqu'il y arrive, le mystérieux avion atterrit comme dans son rêve. « Et le cauchemar devient réalité », nous dit alors un panneau, à l'intention des spectateurs ignares qui n'auraient pas compris ! On le constate, le célèbre *Au cœur de la nuit* n'a pas fini d'être imité sans aucun scrupule. Hélas, ce film est à cent coudées au-dessous du chef-d'œuvre de 1945, malgré la présence d'acteurs chevronnés comme l'Américain Mel Ferrer et l'ibérique Francisco Rabal, tous deux en officiers conduisant les opérations de nettoyage sans résultat probant. En outre, le scénario a dû être victime des ciseaux du distributeur car on abandonne des personnages en cours d'action ; il est responsable de quelques énormités (les héros traqués par les zombies prennent le temps de boire un café en discutant) et les dialogues ampoulés sombrent souvent dans le ridicule.

Revenons aux productions hollywoodiennes avec *Fear No Evil* (*Effroi*) de Frank LaLoggia - 1979 - où, l'antagonisme éternel Dieu-Diable est à nouveau le prétexte d'un scénario délirant rappelant celui de *La Malédiction*. Mais ici le juvénile représentant de Lucifer est aux prises avec une jeune fille qui, elle, est l'incarnation de l'Ange Gabriel, leur affrontement étant, entre autres étonnantes péripéties, l'occasion pour le Démon d'utiliser des morts-vivants pour triompher. Comme il se doit, force restera à la Loi Divine, ce qui contrebalance la victoire du Mal dans *La Malédiction*. Les Effets Spéciaux de Léon Morganti sont des plus réussis, les séquences de fantastique pur se mêlant habilement au symbolique thème religieux qui leur sert de support (le sang qui envahit l'autel au moment du baptême, les stigmates qui apparaissent sur les visages et les mains des spectateurs de la Passion, etc...), faisant de cette production l'une des plus étranges de ce catalogue ; les zombies sont utilisés comme dans la série des Templiers, en une séquence d'attaque générale provoquant la panique des vivants. Notons aussi l'étonnante interprétation du jeune Stefan Arnglim, vivante (ré) incarnation du Mal.

Avec *Dead And Buried* (*Réincarnations*) de Gary Sherman - 1979 - le thème du zombie est entièrement modifié sinon renouvelé par la construction du scénario rappelant irrésistiblement celui de *Invasion Of The Body Snatchers*, c'est-à-dire que le personnage central, Dan, shérif d'une petite bourgade au bord du Pacifique, se rend compte peu à peu que tous ceux qu'il côtoie, y compris ses proches, sont des êtres « différents » ; plus tard, il aura les preuves que ce sont des morts-vivants. Les infortunés étrangers qui font halte nuitamment dans l'hôtel local sont rapidement massacrés par les zombies ; l'institutrice, l'infirmière, tous sont des cadavres ambulants et le shérif devra convenir qu'il en est de même pour sa propre femme (séquence terrible où il la crible de balles sans la « tuer », et pour cause !). Poussant l'audace jusqu'à nous révéler in fine que le shérif est LUI AUSSI un zombie, le



**PETITES ANNONCES (suite)**

Nos petites annonces sont gratuites et réservées en priorité aux abonnés

VENDS numero de l'« Avant-Scène Cinéma » (255 à 264) à 100 F T.B.E. Désire prendre contact avec personnes qui font du cinéma, afin de trouver un emploi dans leur équipe. Pascal Flak, 223, Bd Paul Claudel, 13100 Marseille. Tél. (91) 75 16 49.

CHERCHE personne (de 14 ans ou plus) pouvant me conseiller au sujet d'idées de maquillages pour tourner un film d'horreur en 5-8 muet Philippe Roure (14 ans). 76, rue de la Tour d'Auvergne 33200 Bordeaux Cauderan Tél. 02 09 14

VENDS affiches et photos de films Liste contre enveloppe timbrée. François Fromont, 8, rue du Buissou Noblet. 54150 Briey

**EXCLUSIF :** = La légende des 7 vampires d'or = disque original 33! du film de Roy Baker Musique de James Bernard, commentaires de Peter Cushing  
Prix - 70 F + 10F de frais de port. Toute commande : AS Editions, 9 rue du Midi, 92200 Neuilly.

MUSIQUE "New Age", 3dena, cosmique, en provenance des USA Grand choix de cassettes Infos contre 2 timbres Encouters. 8 P 26 33150 Ceron

ACHETE tous documents, affiches, photos, etc sur  
« Star Wars », « L'Empire » et « La revanche du  
Jedi » Jean-Paul De Gaetano, 772 rue de la Forêt,  
Shonenbourg, 67250 Soultz-sous-Forêt

RECHERCHE correspondant(e)s Paris et région  
parisienne pour se rencontrer et faire échanges Enc

**RECHERCHONS** pour collaboration permanente à la revue personne résidant à Rome susceptible de nous fournir toute documentation (photos, pressbooks, posters) provenant des studios italiens L'Ecran Fantastique, 9 rue du Midi, 92200 Neuilly

RECHERCHE, même pour simple consultation, = M. di Minut Fantastique = n° 4/5 (janvier 63) et n° 13 (novembre 65) Jean-Claude Vignaud, 7 rue de l'Essai, Paris 15<sup>e</sup> Tél. 587 34 13 (après 20h)

ÉCHANGERAIS b.o. de Orange mécanique et b.o. de  
É.T.C. dans la ville n° 2 (en disques) et b.o. de  
É.T.C. » Conan ». New York 1997 ». « Métal  
Huntin », « Mad Max », « La guerre du feu » (cas-  
settes enregistrées) contre celles de « Cat People »,  
« Pottergeist », « Coup de cœur », « Halloween 1 ou  
2 », « La guerre des étoiles », « Maniac ». Recherche  
tous documents sur John Carpenter. Florent Navarro,  
les Palles du Larrou n° 88, 34200 Sète. Tél. :  
04 32 62 65 (le soir)

VENDS affiches, affichettes, photos de films d'horreur. Frank Pagrusait 3 Bd des Commandos, 83980 Le Lavandou. Plus intéressant. Liste contre enveloppe timbrée.

CHERCHE travail sur cinéma fantastique, Possède qq connaissances sur effets spéciaux (théoriques) et aussi en bande-son (pratiques). Aimerais en faire métier. Pierre Jolivet, Pacific 231, il allée du Prunier Hardy, 92220 Bagneux.

**MOTS CROISES N° 5**

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black
2	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White
3	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black
4	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White
5	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black
6	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White
7	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black
8	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White
9	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black
10	White	Black	White	Black	White	Black	White	Black	White

**HORIZONTALLEMENT :**

- I Un film légendaire de Fritz Lang
- II Quelle la peau de *Miranda* (1948 Ken Annakin)
- III Démonstratif - Habitant de *La Planète Sauvage* - Peuple de cocallucos
- IV Priemom de l'auteur du *Météore de la Nuit* Un peu d'éclectisme
- V S'entretenir -- Priemom de la femme d'Alfred Hitchcock
- VI Instable, selon Didier Haudepin -- Emploie de Jerry Lewis dans *La Digue du Pélopie*
- VII Dans le rôle d'un film de Federico Fellini Associé au travelling dans les films zanzibiques
- VIII Fin de détail -- Priemom porté par Harvey Shapiro dans *La Malédiction*
- IX Auteur du - Cinéma barbaquique - et ses Mythologiques - (1970) -- En amies
- X Interprète le rôle du Dr Priemom, dans *La Faussete d'Frankenstein* (maillages) -- Incarne le Dr Folémont

## VEHICULAR ELEMENT:

1. Sadienne à l'horrible secret du Dr Hochstet
2. Glace anglaise L'un des adeptes des Yeux sans visage
3. Présent dans *Frigo*/*Chapoucas*
4. Au centre de l'est Lettres de mort La fin des Chiens
5. Interprète de Monte là-dessus (1923); Incarne Nancy dans *Duwinch Horror*
6. Ville d'Allemagne Fédérale Fragment de magna
7. Dern. lune Déguisé dans *Willy Worka au Pays Enchanté*
8. Pour cœur, dans le film de Wilhelm Conrad (1965) avec César Romero
9. Fall disparaître, à l'instar de Mafes
10. Film de Healy Kapoun Ataboles

## Jean-Claude Romer

1	L	U	C	H	I	M	I	N	E	R	I	E	N
2	I	A	L	T	C	R	I	M	I	N	E	R	I
3	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
4	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
5	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
6	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
7	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
8	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
9	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O
10	I	N	T	C	H	A	L	E	V	E	S	I	O

**1. A NEW SOLUTION**



MERCEDES SAMPIETRO DANS UNE D • EL SER -  
DEUXIEME FILM DE PARAPSYCHOLOGIE DE SE -  
BASTIAN D ARBO

Le jeune gars, le malade qui n'avait pu terminer son puzzle - étant enfant le fait tout au long du film, décapant une partie du corps des vivants qu'il lui a dû reconstituer en une seule et même œuvre macabre sa femme idéale !

**El Ser**, un autre film fantastique espagnol (!), réalisé par Sebastián Arbo, un cinéaste plus intéressé par la parapsychologie que le box-office, est le second d'une trilogie qui se conclura avec *La vie après la mort*. Il nous conte la tragédie d'une femme qui vient perdre son mari et vit avec ses enfants dans un environnement de banalité où se reproduisent des phénomènes étranges... et des mourants. Ceux d'un

ciocchard érami d'un promoloué ammaloué qui a tenté d'abusier de la jeune femme et de l'ancien patron de son manoir, mais qui lui propose de l'aider financièrement moyennant des services en nature. Tout laisse à penser que ces crimes sont l'œuvre d'un délinquant né, néo-nazi. Cependant pour un parapsychologue la femme est toute autre : c'est la jeune femme elle-même, en état de choc après la mort de son mari et du fait de ses problèmes d'argent, qui a créé autour d'elle un champ électro-magnétique responsable des délires et des phénomènes de télékinésie les accompagnant. Lorsque le docteur tente de puiler avec des décodéurs à ultra-sons la jeune femme celle-ci, affolée à l'idée de perdre une seconde fois son mari (elle est persuadée, malgré tout, d'être hantée par sa présence spirituelle alors que son mari est réellement bien mort, physiquement comme spirituellement) se livre à une féroce lutte mental avec lui, devenu à ses yeux un ennemi.

L'idée du départ est excellente et on assiste ainsi à un œuvre plus mûre que la plupart des films espagnols actuels. Las, *El Sur* souffre du fait que Sebastian d'Arbo étant formé à la télévision son 'm' s'en ressent et ses quatrains sont davantage celles d'un très bon téléfilm que d'un long-métrage pour le cinéma : un trop grand nombre de clichés dans les

(1) *Venona en l'ombra du Festival*



Tron de Brian Daley. Livre de Poche n° 5720

Ecrire un roman à partir du film *Tron*, qui vaut bien évidemment beaucoup plus par ses recherches visuelles que par son scénario, était une entreprise désespérée. Au moins aurait-il fallu repenser totalement le sujet pour lui donner un quelconque intérêt littéraire. Mais Brian Daley a choisi la voie — en l'occurrence absurde — de la fidélité (1). Les « clous » du film deviennent singulièrement plats, pour ne pas dire incompréhensibles pour un lecteur non averti : la séquence des motos-lumières telle qu'elle est racontée ici n'a de sens que pour qui l'a déjà vue sur l'écran. Cette novélisation s'adresse donc uniquement à ceux qui voudraient rafraîchir leurs souvenirs. Puisque des gens comme Marbus avaient travaillé sur le film, une version en bandes dessinées aurait mieux fait l'affaire.

(1) D'une fidélité telle que ce n'est pas son nom, mais celui de Walt Disney qui apparaît comme nom d'auteur sur la page de titres !

Amyville II de John G. Jones. J'Al Le n° 1343

Cinéma et édition ayant mal accordé leurs violons, le livre *Amyville II* n'a presque aucun rapport avec le film qu'on a pu voir récemment. En effet, alors que ce film constitue par rapport au premier *Amyville* ce que les Américains appellent une *prequel* (c'est-à-dire qu'il relate des événements antérieurs), l'ouvrage de John G. Jones raconte les nouvelles méaventures de la famille Lutz, puisque celle-ci continue de se heurter au Démon même après qu'elle a quitté la maison maudite. Une seule chose, finalement, est commune aux trois *Amyville* : leur totale invraisemblance. Et même si la publicité continue d'affirmer gravement que toutes ces histoires sont avant de « documents », il est clair aujourd'hui que le livre de Jay Anson qui a tout déclenché n'était qu'un canular. Ceux qui ont suivi aussi. Car enfin, si l'on admet l'existence du Diable, il semble qu'il faudrait le respecter un peu plus et lui imaginer d'autres préoccupations que celle de résister d'innocentes farces enfantines. N'a-t-il vraiment rien de mieux à faire pour impressionner son monde que de faire jaillir des urtors de commande pour les remettre en place aussitôt ou de donner une forme humaine aux flammes d'un feu de cheminée ? La famille Lutz devrait comprendre que les Forces qui la poursuivent ne tuent jamais personne : en effet, dès qu'on laisse ces Forces conduire un camping-car à

vive allure sur quelques centaines de mètres, satisfaites, elles se calment !

Ouvrage qui, par son incroyable accumulation de catastrophes, s'apparente plus aux Marx Brothers qu'au Diable, *Amyville II* s'il ne réussit pas à faire peur, ne manquera cependant pas de faire rire.

2010 : *Odyssey Two* par Arthur C. Clarke

Déjà le nom de Stanley Kubrick a été prononcé pour le film qui ne manquera pas d'être fait, et déjà des poursuivances judiciaires ont commencé aux Etats-Unis entre grandes compagnies à propos des droits d'adaptation cinématographique de *2010 : Odyssey Two*, le nouveau roman de science-fiction de Arthur C. Clarke. Mais il n'est pas sûr que ce livre mérite pareil excès d'honneur.

*2010* est la suite de *2001*. Il n'en reprend pas simplement les thèmes. Il en poursuit l'histoire. Au bout de neuf ans, Américains et Russes envoient une expédition en direction de Jupiter pour découvrir ce qu'il est advenu du vaisseau *Discovery* et de son pilote David Bowman, et pour examiner s'il y a à lieu le fameux monolith noir. Le principe, on le voit, est le même que celui que les scénaristes avaient imaginé pour donner une suite à *La planète des singes* : James Franciscus parlait à travers le temps et l'espace sur les traces de Charlton Heston.

Malheureusement, un tel principe, ici, ne mène à rien : la conclusion — ou plutôt l'absence de conclusion — un tunnel métaphysique de *2001*, avec son cosmologue se fondant vaguement dans le Grand Tout, n'était sans doute pas très satisfaisante rationnellement, mais c'est précisément ce qui faisait son charme. Comment alors l'expédition de *2010* pourrait-elle expliquer ce qui avait été conçu comme inexplicable ?

De fait, *2010* ne révèle rien, mais développe ce que le lecteur avait plus ou moins déjà compris. David Bowman s'est intégré au monolith noir pour former avec lui une sorte d'entité bienveillante. Quant au monolith lui-même, il contribuera à faire de la planète Jupiter un nouveau soleil, mais il gardera tout son mystère.

Comme *2001*, *2010* se lit avec un certain plaisir (Clarke sait faire parler ses personnages et arrive presque à faire croire qu'il se passe quelque chose quand il ne se passe rien), mais son absence de structure d'ensemble et sa pauvreté d'invention (pour meubler sa première partie, Clarke imagine qu'une mission chinoise essaie de battre la mission russo-américaine dans sa course vers Jupiter !) lui interdisent d'être porté à l'écran sans un gros travail d'adaptation.

Frédéric-Albert Lévy

The Ackemonster Strikes Again...

Un événement d'importance pour les fantasiophiles américains. Forrest J Ackerman vient de démissionner de « Famous Monsters of Filmland », le magazine qu'il avait conçu et créé en 1957 avec l'éditeur James Warren. Depuis 25 ans, cette publication — la première au monde consacrée aux films fantastiques et de SF (voir E.F. n° 21, p. 77) — avait entretenu, même des générations de cinéphiles. Une nouvelles qui l'écrit de superer nos amis d'Outre-Atlantique pour que la revue et son insupportable rédacteur en chef semblaient indissociables. Force est de reconnaître, cependant, que « Famous Monsters » semble survie à ce départ, sans doute grâce à la présence de fidèles collaborateurs « locaux » par F.J.A. Le dernier numéro s'est même enrichi de nouvelles rubriques (« The Horrorwood Reporter », sorte d'« Horroscope » développé) Quant à Ferry, il a annoncé, pour le mois prochain, l'apparition d'un nouveau magazine sous sa responsabilité. Soulignons lui bonne chance !



A LIRE

- La cinéaste. Grande histoire illustrée du 7<sup>e</sup> art. Editions Albin. N° 46.

L'excellente collection de fascicules illustrés des éditions Atlas vient de consacrer un nouveau numéro au fantastique, intitulé « Le boom de la SF dans les années 50 ». Riche d'une trentaine d'illustrations, couleurs (superbes et parfois rassurantes), ce passionnant volume nous propose un aperçu général des productions de l'époque, des études sur Roger Corman (avec sa filmographie complète de réalisateur, producteur) et Jack Arnold, des analyses du jour où la terre s'arrête et de l'invasion des prolétaires de séduites, ainsi qu'un historique de la firme Universal. Un numéro indispensable !

PETITES ANNONCES

MUSICIEN spc. fantastique et féérique collaborerait avec réalisateur de film traitant sujets similaires Philippe Bonnet, 29 rue Tilton, 75011 Paris.

PREMIER Festival du cinéma et d'animation fantastique de Versailles Des reprises extraordinaires. Des nouveautés. Une animation qui fera que le fantastique et l'angoisse seront aussi dans la salle... autour de vous. Tél. : 021.44.44. Première quinzaine de février à Versailles, avec CVS. 91.3, votre station de radio à l'ouest de Paris

RECHERCHE photos concernant « Massacre à la tronçonneuse » et « Huitième ». Pascal Falud, Orvault, 35230 Noyal/Seine

ACHETE film super 8, si possible en version intégrale, son optique ou magnétique, tous genres. Faire offres détaillées (étai, prix demandé) à Michel Orad, Chemin de l'Arnaut, 28100 Romorant





# LA GAZETTE DU FANTASTIQUE

[illegible]

**WINTER COVERTURE: • MOVIE-HOUSE**



Présente hors compétition *The Thing* de Carpenter, marqua à coup d'envoie officiel de la manifestation et démontra à quel point Carpenter a perdu de sa bougue légendaire. Seuls Arbogast et Burtin sont dignes d'éloges dans ce film désespérément ennuyeux.

Parmi les raretés on maîtrise d'épouvante (l'homme) l'igual en bonne place Absurd sous-tit *Arthropo* *phageus* ? Réa sè par Peter Newton (en la " Joe Arnelo) Absurd ne l'asse subisier aucun doute quant aux qualités de foaisateur qu'on avat pu déceler dans *Blue Hologram* - ces sont les mots

devaient ses propres impôts, mais ce nouveau n'est qu'un « potier » à peu près nu depuis qu'il m'a d'horreur avec une idée de base l'analyse d'un homme, contondant par l'énergie thème nucléaire d'aventure et d'édification. Personnellement, l'espérance de la vie sauvement tous ceux qui se croient sur sa route.

Victims - se fait enfin égarer par le rou-  
chassés-croisés s'étendant sur toute une houle d'  
film ! Seules deux scènes retiennent notre attention  
celle où une fille dont la tête a brûlé dans un tour de  
visage couverte de plaques rougeâtres et le crâne  
chauds, pognade le dément, et la fin, lorsque l'a-

déçouverte !  
La situation du fanatisme en Espagne ne semble guère favorable. Voici quelques années on y décou-

A des productions comme *Supercop* et *Le Grand Voyage* au centre de l'ère sabbatique d'un petit producteur américain tournant principalement en Espagne sous le titre *Le Grand Ennemi* à Madrid et à Valence dans sa maison. Cette fois c'est donc du côté de Catalunya et de Joan Banch que l'on se tourne.

visage pour et ses vêtements. On observe un muraque habillé de cuir noir attache les étudiants d'une université américaine à l'action est censée se passer à Boston. Le film s'est vu consulté dans des dizaines de médias, une musique époudrable et une torpore pas lourde que se soient de l'histoire nous montre. Quelques scènes amusantes.

[illegible]

MERCEDES SAMPIETRO ET NARCISO IBANEZ  
MENTA DANS - EL SER -



MERCEDES SAMPIETRO ET NARCISO IBANEZ  
MENTA DANS - EL SER -

**LA PHOTO MYSTERE :** De quel film s'agit-il ? Envoyez (rapidement) votre réponse à « L'Ecran Fantastique » (solution dans notre prochain numéro).

Il s'agissait de l'envoûtant et onirique « The Magus » (= Jeux Perverts -), production britannique réalisée par Guy Green en 1968, avec dans les rôles principaux : Candice Bergen (noir photo), Michael Caine, Anthony Quinn, Anna Karina et Julian Glover. Nous ont envoyé les premiers une réponse exacte. MM. Patrick Laurel, Guy Leprevost et Stéphane Jacquesson



L'un des morts-vivants du « Loup garou de Londres » de John Landis

scénario nous aura auparavant mis en présence d'un curieux personnage qui reconstitue les visages détruits avec un art consommé et un amour morbide incomparables. Si l'on ajoute que tout le drame débute sur une plage au décor à la fois sauvage et idyllique par une scène d'horreur et de torture succédant brutalement à un dialogue libertin (la fille désirable rencontrée par l'étranger de passage n'étant bien sûr qu'une zombie), on comprendra notre adhésion totale à l'un des meilleurs représentants d'une longue lignée de productions décidément jamais à court d'idées neuves, ce qui dénote surtout un regain d'imagination chez les scénaristes américains encore une fois à l'avant-garde de la nouveauté, à l'intérieur d'un thème déjà solidement structuré et codifié.

On retrouve ici le huis-clos d'un lieu apparemment coupé du reste du monde, d'un univers différent où ceux qui pénétrèrent doivent perdre tout espoir d'en sortir vivants, véritable prison sans barreaux comme la bourgade de *Mesiah of Evil*. Sans avoir recours aux excès sanglants de certains autres scripts, celui-ci n'est cependant pas avarié de scènes d'horreur (la seringue plantée dans l'œil) mais c'est dans l'accumulation de détails insolites que se développe surtout le climat oppressant, telle la scène de la salle de classe où l'institutrice tient à ses élèves des propos pour le moins étranges. La séquence de la reconstitution d'un visage de jeune fille horriblement mutilé, par une traditionnelle succession de plans fixes, est un autre moment d'exceptionnelle qualité, bien que n'innovant pas sur le plan technique. A ce propos, signalons la brillante interprétation de Jack Alberston dans le rôle de l'énigmatique Dr Dobbs, personnage-clef du récit, qui révélera au shérif sa véritable condition, dernier coup de théâtre d'un film qui nous tient jusqu'à l'ultime minute sous son charme vénéneux.

Des U.S.A. à l'Australie, il n'y a qu'un pas, cinématographiquement, le

cinéma australien s'appuyant sur des personnalités américaines (et aussi britanniques) pour internationaliser sa production. Ce pas, franchissons-le allègrement pour évoquer un zombie différent des autres de cette époque, en ce sens qu'il nous ramène au temps lointains où le mort-vivant était la seule vedette d'un script, comme Karloff par exemple. Il s'agit de l'étrange personnage incarné par Robert Powell dans *The Survivor (Le Survivant d'un Monde Parallèle)* de David Hemmings — 1980 — d'après un roman de James Herbert. Bien que le scénario diffère profondément du livre, nous sommes en présence d'un drame passionnant où le Fantastique, tout en demi-teintes, domine constamment, justement par Keller (R. Powell), ce pilote que l'on croit sorti indemne, par miracle, de l'accident d'avion où périrent tous les autres occupants de l'appareil. L'énigme sur sa réelle condition sera peu à peu dissipée jusqu'à ce que nous soyons convaincus que Keller est lui aussi bel et bien mort dans l'accident, mais est revenu parmi les vivants pour venger les victimes, la catastrophe étant d'origine criminelle. Son œuvre justicière accomplie, Keller rejoindra ses compagnons dans l'au-delà, l'ultime image nous montrant son cadavre calciné dans la carlingue de l'avion d'où il n'était en réalité jamais sorti vivant.

Œuvre très attachante où le mystère et l'insolite prennent le pas sur l'épouvante, ce qui est très caractéristique du cinéma australien, où alternent le spectaculaire (visions de l'accident, châtiment du coupable...) et l'étrange (personnage de la jeune medium très bien campé par la charmante Jeny Agutter) avec une égale réussite. Production de qualité, donc, à laquelle il ne manque presque rien pour être parfaite. Robert Powell mène le jeu avec son talent sobre autant qu'efficace, son visage ascétique convenant on ne peut mieux à son personnage venu de l'au-delà pour une mission punitive. Sa réapparition parmi la fumée des décombres de l'appareil et son ultime entrevue avec la jeune fille

sont des moments très prenants, ainsi que toutes les scènes avec les enfants. Il nous faut à présent évoquer une production hélas française, l'une des plus (sinon LA plus) mauvaise de ce panorama : *Le Lac Des Morts-Vivants*, réalisé en 1980 par J.A. Lazer, pseudonyme sous lequel se réfugie Jean Rollin, coupable déjà de bien des agressions envers le cinéma fantastique, faute de moyens plus que de talent, du moins voulons-nous bien le croire. Le script plagie sans sourciller *Le Commando Des Morts-Vivants* (nazis aquatiques zombifiés refaisant surface pour tracter les vivants) en y ajoutant — Rollin oblige — quelques viols de jouvenceilles hurlantes et dépoitraillées. Maquillages et Effets Spéciaux valent la réalisation et l'interprétation, l'ensemble avoisinant le degré zéro, ce qui est regrettable mais indubitable.

Avec *L'Abîme Des Morts-Vivants*, de A.M. Franck (1980) on nous ressort — décidément, cela devient une habitude ! — le thème des soldats nazis-zombies, cette fois dans le décor du désert nord-africain. Quelque part en Cyrénaïque, en 1943, une colonne allemande a été anéantie dans un oasis : elle transportait secrètement une fortune en lingots et en pièces d'or, ce dont un capitaine britannique, seul survivant du farouche combat, était informé. Blessé, il est recueilli par des autochtones et séduit une belle Arabe qui mourra en lui donnant un fils. Tout cela nous est conté en flash-back, le dit fils en prenant connaissance à la mort de son père, assassiné par un aventurier qui lui ravit le plan permettant de retrouver l'oasis où le trésor nazi dort depuis une génération. Partant de ce prétexte, pas plus ni moins valable qu'un autre, cette production ultra-fauchée, aussi mal jouée que photographiée (sans parler de ce qu'on n'ose appeler réalisation) s'efforce de nous intéresser, puis de nous effrayer mais ne parvient qu'à nous ennuyer.

Les zombies de service, aux faces ornées de magnifiques vers, n'en sont pas plus crédibles pour autant et le trépas de leurs victimes nous laisse indifférents. Les scénarios similaires antérieurs explicitaient quelque peu l'origine des soldats-zombies : rien de tel ici, et, comble de la facilité, les morts-vivants s'estompent dans le néant au lever du soleil, ce qui est très économique pour le budget de la production, mais frustrant pour le spectateur. Encore un titre, hélas partiellement français, allongeant inutilement la filmographie

« Frayeurs » de Lucio Fulci.



Suite page 48





# HEROIC FANTASY ET PEPLUM EN ITALIE





Une grande animation, comme on n'en avait pas connue depuis de nombreuses années, règne à Cinecittà et dans la plupart des studios italiens. Le succès commercial de *Conan le Barbare* de John Milius a déclenché en effet, et pas seulement dans le monde du cinéma, un retour en force du *bodybuilding*, autrement dit monsieur muscle, et par conséquent du *peplum* et de ses habituels héros : Hercule, Maciste, Ursus etc. Voici donc que fleurissent les séquelles italiennes de Conan, toute une série d'aventures d'influence mythologique ayant pour protagoniste Hercule, ressuscité pour la circonstance, sans oublier des avatars de *La Guerre du Feu* ou des succédanés d'*Excalibur*.

## LES BARBARES

Dans le sillage de *Conan le Barbare*, commençons par *Gunan il Guerriero*, produit par Pino Buricchi et réalisé par Franco Prosperi sous le pseudonyme de Frank Shannon. Le film, en distribution depuis plusieurs mois, n'est en fait qu'un mauvais plagiat de celui de Milius, avec des décors médiocres et des interprètes insipides. Le rôle de Gunan est tenu par un certain Peter Mc Coy (en réalité, Pietro Torrisi) qui, avant de jouer dans ce film, déployait des talents de cascadeur. *Gunan il Guerriero* a obtenu malgré tout un certain succès, suffisant en tous cas pour que soient mis en chantier d'autres versions : *Gunan il Vendicatore* (Réal. : Michele Massimo Tarantini) et *Gunan Re Barbaro* (Réal. : Franco Prosperi), tous deux sur un scénario de Pietro Regnoli (*Les Vampires*, *Des filles pour un Vampire*). Autre film du même filon, *Ator l'Invincible* de David Hills bénéficie d'une distribution de plus haut niveau, avec Miles O'Keefe (*Tarzan l'homme-singe*, *S.A.S.*) dans le rôle d'Ator, Edmund Purdom (*L'Égyptien*), Laura Gemser (*Murder obsession*) et se révèle un peu plus original que les produits de la série des Gunan. En résumé, il s'agit de l'histoire d'un homme, Ator, dont une légende raconte qu'il abattra la dynastie de l'Araignée grâce à son épée d'or. Il tombe amoureux de Sanda mais, le jour de ses noces, les Cavaliers Noirs, gardes du Grand-Prêtre, anéantissent son village et enlèvent la jeune fille. Aidé de Runn, Ator entreprend alors un long voyage semé d'embûches. Au cours de leurs pérégrinations, ils rencontreront le vieux Griba qui les conduira jusqu'au temple. Sanda y est prisonnière de la toile d'araignée. Avant de pouvoir la délivrer, Ator devra se battre avec Griba, ce dernier l'ayant conduit jusque-là dans le seul but d'usurper le pouvoir du Grand-Prêtre afin de commander à sa place. Griba périra entre les mâchoires de la grande araignée. Ator délivre Sanda et tue le monstrueux animal. La prophétie s'est réalisée.

Dans le même filon barbare, *Thor il Vendicatore* de Teodoro Ricci, signé sous le pseudonyme habituel de Anthony Richmond (*Bermudes : Triangle de l'enfer*, *L'ultimo S.O.S. : incontro con gli Umanoidi*), a pour interprètes

Conrad Nichols, Christopher Holm, Malisa Lang. *The World of Yor* d'Anthony M. Dawson (alias Antonio Margheriti) puise son inspiration dans la bande dessinée et, en l'occurrence, « Yor » de Juan Zanotto et Ray Collins. À l'heure où nous écrivons ces lignes, ce film se trouve en tournage et il est entouré du plus épais mystère. Même chose pour ce qui concerne le *Siegfried the Nibelung* de Peter Newton dont il semble du reste que le producteur ait renoncé à le tourner pour se consacrer à d'autres projets. Mais, dans ce domaine, rien n'est jamais définitif.

## LE PEPLUM

Le film mythologique ou peplum est né en 1958 avec *Les travaux d'Hercule* de Pietro Francischi, même si quelques historiens du cinéma le font remonter au *Maciste all'Inferno* (1926) de Guido Brignone et d'autres, plus généralement, à *Fabiola* (1948) d'Alessandro Blasetti. La période la plus faste du peplum s'étend cependant de 1960 à 1962, avec des films comme *Hercule et la reine de Lydie*, *Hercule, Samson et Ulysse*, *Maciste en enfer*, *La vengeance d'Hercule*, *Hercule contre les Vampires*, *Les Titans*, *Hercule à la conquête de l'Atlantide*... Il s'agissait alors d'un cinéma « de nécessité » qui réussissait à procurer un peu d'oxygène au cinéma italien sorti de la guerre dans un état de crise aiguë.

Ennio de Concini, scénariste des *Travaux d'Hercule* et principal artisan des peplums des années 60 explique : « Nous étions en crise, c'était un cinéma de crise... nous cherchions à le conduire

avec l'ironie... le héros avait toujours la réplique prompte... j'ignore si les films d'Hercule actuellement en tournage aideront pareillement le cinéma transalpin, à nouveau en profonde crise économique et idéologique ».

Aujourd'hui en tous cas, le film mythologique semble ressuscité. Toute une série de projets à brève échéance s'apparentent au genre.

Le plus important d'entre eux, *L'incroyable Ercole* (*Hercules*) vient tout juste d'être terminé. Il est le fait de Luigi Cozzi (Lewis Coates) dont on se souvient de *Star Crash*. L'interprétation d'Hercule est assurée par l'acteur cultiste Lou Ferrigno, connu pour avoir été l'*Incredible Hulk* de la série télévisée américaine. À ses côtés évoluent Sybil Danning (*Les mercenaires de l'espace*) et Brad Harris (*Les trois fantastiques supermen*). Produit par la Cannon italienne et l'Américain John Thompson, le film narre les aventures d'Hercule, fils de Zeus, sous un éclairage résolument de science-fiction. Les effets spéciaux qui permettent les prouesses mirobolantes ont du reste été confiés à Armando Valcauda, déjà responsable de ceux de *Star Crash*. « Il y a présentement en production différents films sur le mythique Hercule », explique Luigi Cozzi, « ou sur quelques autres supercostaards. Mais ils se limitent le plus souvent à présenter des géants musclés qui lancent des rochers et mettent en pièces quelques dizaines de guerriers armés... Mon film est au contraire un film de science-fiction et de nombreuses séquences ont été élaborées avec des effets spéciaux. C'est donc tout autre chose ».



« Gunan il Guerriero »  
Peter McCoy  
(Alias Pietro Torrisi)  
incarne Gunan

La Cannon, encore elle, a produit, sous la direction de Bruno Mattei, *I sette Magnifici Gladiatori*, un remake mythologique des *Sept Samourais* de Akira Kurosawa, avec de nouveau Lou Ferrigno, Sybil Danning, Brad Harris, Carla Ferrigno (la jolie femme de Lou) et Dan Vadis (*Hercule l'invincible*, *Le triomphe d'Hercule*, *Le triomphe des dix Mercenaires*).

Les imitations ne se sont pas faites attendre, versions situées à l'époque contemporaine. *Anno 2000 : Ercole a New-York* d'Enzo G. Castellari (alias Enzo Girolami) est actuellement en tournage. Les dernières informations relatives à ce film nous proviennent du producteur italien Gaianno Juso qui, à propos du choix de l'interprète idéal, nous confiait : « Pour chercher l'acteur adéquat, j'ai perdu du temps et je me suis laissé battre par la concurrence. Je me rabattra donc sur un acteur assez physique mais pas un culturiste. Parce que je tiens à ce qu'il ait un visage expressif... ».

Prévu pour être tourné aux U.S.A., *Hercules 2000* (ex. : *Hercules 1984*) se situe lui aussi à l'époque moderne. Il est produit par un indépendant, Alain Vuille, qui en a confié la réalisation à Sergio Corbucci. Le premier tour de manivelle devrait intervenir au printemps de 1983. Autres titres annoncés : *Ercole nello Spazio*, *Zeus*, *Maciste contre la Regina di Urano*, ainsi qu'une parodie, *Ercole in Discoteca*.

## LES AUTRES

Le film de Jean-Jacques Annaud, *La Guerre du Feu*, a connu un succès commercial inattendu dans de nom-

breux pays. Italie comprise, au point d'engendrer dans la péninsule quelques imitations.

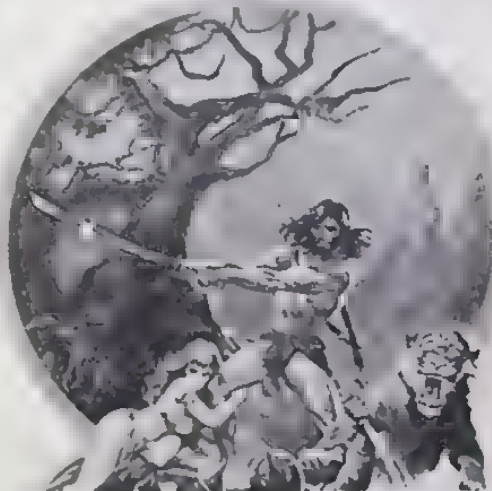
En fait, deux films sont actuellement en tournage : *Ironmaster : la Guerra del Ferro* de Umberto Lenzi (*L'avion de l'Apocalypse*, *Cannibal Ferox*) et *Padrono del Mondo* de Alberto Cavallone, produit par Nicolo Pomilia et tourné en majeure partie en Ethiopie. Déjà en distribution, *Gruni !*, de Andy Luotto, se présente pour sa part comme une parodie, dans la lignée du film de Pasquale Festa Campanile : *Quand les femmes avaient une queue*.

*Il Mistero della Quattro Corona* (*Treasure of the Four Crowns*) de Ferdinando Baldi (*Il massacro della Foresta Nera*) s'apparente à *Excalibur* et exploite le système 3 - D. Pour sa distribution, la Ceiad Columbia équipe déjà plusieurs salles de projection et tente d'obtenir la sponsorship de quelques industriels par des publicités apposées sur les lunettes spéciales fournies gratuitement aux guichets. Comme semble le démontrer le succès de *Friday the 13th, part 3*, *Amityville 3* et *Jaws 3*, le cinéma en relief semble être revenu à la mode. Baldi en profite et prépare même un autre « fantasy », toujours selon le

même procédé : *La Leggenda dei Sette Peccati*, remake humoristique du mythe de Faust. Autre avatar d'*Excalibur*, mais à prétention culturelle celui-là : *Le Armi e gli Amori* pour lequel nous nous sommes brièvement entretenus avec son réalisateur Giacomo Battiato.

## UN « EXCALIBUR » ITALIEN

Rome - Le réalisateur Giacomo Battiato (*Martin Eden* et *Colomba* pour la télévision) tourne son premier long métrage au cinéma. *Le Armi e gli Amori*, au voisinage de l'Etna, à Syracuse, entre Tindari et la Sila. Il s'agit d'un amalgame des récits de l'Arioste et du « théâtre de marionnettes ». La production est italienne bien que la distribution dans le reste du monde soit assurée par la Warner Bros qui est intervenue de façon considérable dans le financement. Principaux interprètes : Tanya Roberts (*Charlie's Angels*, *Octopussy*, *The Beastmaster*), Rick Edwards, Ron Moss et les Italiens Barbara de Rossi, Maurizio Nichetti, Zeudi Araya, Giovanni Visentini et Pier Luigi Torri.



### ENTRETIEN AVEC GIACOMO BATTIATO

Comment est né le sujet de ce film ? C'est le producteur Carraro qui en a eu l'idée et j'ai tout de suite été séduit. Avant même de songer à une telle réalisation, j'avais été très intéressé par *Excalibur*, film médiéval lui aussi avec des références à la magie, aux armures et aux preux chevaliers. Après avoir vu *Excalibur*, j'ai pensé que l'on pouvait faire un film de ce genre, mais plus proche de notre culture et s'inspirant de notre peinture et de notre littérature.

Qu'est-ce qui vous fascine dans cette époque ?

Ce qui me fascine, ce sont ses deux grands courants. D'un côté, la tendance classique, littéraire, de l'Arioste. De l'autre, la tendance résolument populaire du « théâtre de marionnettes ». En mêlant quelques unes des facettes de ces deux mouvements, je crois pouvoir réaliser un film solaire, romantique,

avec de vastes paysages, le vent, les chevauchées...

Il est assez étonnant qu'en cette période difficile du cinéma italien vous soyez parvenu à débiter par un film à gros budget...

Avec l'expérience acquise, ce film n'est une première œuvre que par sa destination spécifique : le cinéma.

Comment avez-vous choisi les acteurs ?

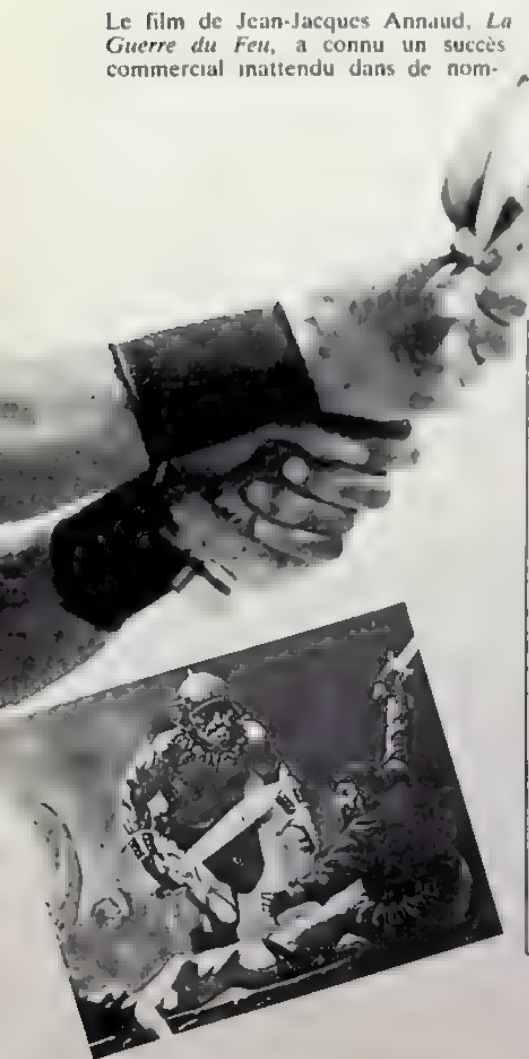
Mon choix s'est porté sur les physiognomies ; comme dans les tableaux, leurs visages devaient susciter une émotion figurative immédiate définissant les personnages d'emblée et sans ambiguïté.

Cette histoire de paladins a-t-elle quelque rapport avec la réalité présente ?

Le propos sur la guerre, sur le dégoût de la guerre, est un élément important du film...

Riccardo F. Esposito

(Trad. : Jean-Pierre Fontana)





des zombies qui s'encombre de plus en plus, au fil des ans, de spécimens avoisinant le degré zéro.

Le cinéma de kung-fu chinois s'est emparé à son tour du thème zombie : jusqu'alors, il y avait beaucoup de spectres dans les productions fantastiques chinoises illustrant de vieilles légendes locales ; avec *Kung-Fu Zombie*, de Hwa I Hung, intervient la magie noire du culte vaudou et des zombies meurtriers dans une sombre histoire de vengeance et de réincarnation. Mais ce sont quand même les interminables scènes de kung-fu, avec leur paroxysme et leur excès délirants, qui constituent l'essentiel du spectacle, seulement digeste pour les amateurs inconditionnels de ce genre bien particulier, élevé à un haut niveau par le seul Bruce Lee (que maintes pâles imitations n'ont pu faire oublier).

Ne quittons pas l'Asie pour signaler ici une production indonésienne réalisée en 1982 par S.G. Putra et se déroulant dans une famille où plusieurs morts violentes sont suivies de la réapparition, sous forme de fantômes puis de zombies, des défunts obéissant alors aux ordres de la sorcière qui les a invoqués, amalgame de thèmes fantastiques traditionnels. Sous le titre de *Satan's Slaves* se déroulent des péripéties où l'on sent nettement l'influence du cinéma d'épouvante occidental : rien n'y manque, de la vision cauchemardesque des morts-vivants en quête de proies à agresser, au châtement final de la messagère du Mal dans une gerbe de flammes purificatrices et justicières. Étonnant spécimen d'une production nationale qui nous est d'autre part totalement inconnue, mais qui nous laisse soupçonner bien des possibilités de la part de ces pays pratiquement inexplorés par les cinéphiles européens. Le film de Putra a des qualités certaines, au niveau de l'écriture comme de sa transposition en images souvent percutantes.

Nous voici donc arrivés en l'an de grâce 1982 : le zombie cinématographique fête son demi-siècle d'existence et s'appête vigoureusement à entamer le second. Fertile en événements mémorables sur le plan du cinéma fantastique, 1982 sera surtout à marquer d'une pierre blanche parce qu'elle aura été celle de la première collaboration de deux grands noms de l'épouvante : le réalisateur George Romero et l'écrivain Stephen King, pour une superproduction à sketches adaptant des bandes dessinées d'horreur, comme jadis le fit l'Amicus britannique : *Creepshow*, véritable conjonction de talents à leur zénith d'inspiration créatrice puisque l'as maquilleur Tom Savini et le dessinateur Jack Kamen ont donné aussi le meilleur d'eux-mêmes dans leur spécialité. Il a déjà été longuement question de ce film dans ces pages, aussi rappellerons-nous ici seulement que le premier sketch : « Father's Day », nous présente l'un des plus effrayants morts-vivants du répertoire, un père de famille revenant se venger des siens au cours



Face aux pouvoirs surnaturels du « Decapité vivant » (1958)

d'une fête identique à celle durant laquelle il fut assassiné. Ce squelette, à peine recouvert de chairs en décomposition, domine une séquence de pure horreur matinée de l'humour le plus noir, caractéristique essentielle des comics adaptés.

Retrouvons à présent Jean Rollin, infatigable réalisateur de films fantastiques français dont on aimerait pouvoir dire du bien, ne serait-ce que pour son estimable obstination à œuvrer dans un domaine méprisé par l'ensemble — ou presque — des cinéastes de chez nous. Sa dernière production, *La morte-vivante*, ne fait pas exception à la règle, mettant en vedette une belle zombie, Catherine, qui jaillit de son cercueil lorsque des pilleurs de sépultures l'ouvrent pour en subtiliser les bijoux qu'ils savent enterrés avec la jeune fille. Les trois profanateurs sont victimes des ongles crochus de la ressuscitée qui contacte ensuite une amie d'enfance, Hélène, laquelle lui fournira alors les proies indispensables pour satisfaire sa soif de sang nécessaire à la prolongation de sa survie infernale (ce qui n'est pas nouveau, remarquons-le au passage). Dans le décor adéquat d'un lugubre château, les deux complices, la morte et la vivante, multiplieront les méfaits sanglants, notamment à coups de hache, le tout jusqu'au trépas d'Hélène qui sera la dernière victime de Catherine...

C'est encore des États-Unis que nous arrivent deux des plus étonnantes nouvelles histoires de zombies, toutes deux écrites et réalisées en 1982 par des jeunes de moins de 25 ans, et toutes deux découvertes en avant-première au Festival de Paris de novembre dernier : *One Dark Night* et *Evil Dead*.

*One Dark Night*, de l'ex mime Tom McLoughlin, innove dans la manière de créer les zombies : le scénario imagine qu'un certain Professeur Raymar a découvert le secret lui permettant de pratiquer des expériences de télékinésie après la mort, ce qu'il fera effectivement et qui nous vaudra une dernière demi-heure inoubliable de violence horrifique. Le cadre de l'action est un

immense mausolée où repose Raymar et où trois jeunes filles sont enfermées pour une longue nuit d'horreur, deux d'entre elles s'étant introduites dans le lieu lugubre pour terroriser la troisième qui avait relevé le défi d'y passer la nuit seule. C'est justement cette nuit-là que le professeur défunt met en pratique ses dons surnaturels : son cercueil glisse lentement hors de son alvéole et s'ouvre brutalement, libérant son monstrueux occupant dont le fluide psychique se répand alentour, mettant en mouvement de nombreux autres cercueils qui libèrent les cadavres, le tout dans un fracas apocalyptique auquel se mêleront les hurlements des jouvencelles traquées dans les étroits couloirs du mausolée par une horde de morts-vivants du plus répugnant aspect. C'est la propre fille de Raymar qui, en contact médiumnique avec lui, accourra sur le lieu maudit et détruira le zombie en lui renvoyant, par miroir interposé, son fluide dévastateur qui le désintègrera, entraînant la fin de la survie des autres cadavres. Toute la séquence n'est qu'un long cauchemar où les maquillages horribles créés par Tom Burman ont donné vie à quelques-uns des plus terrifiants zombies lâchés sur les écrans grâce à une brillante idée de scénario.

Le personnage diabolique de Raymar, dont le trépas ouvre le film, n'est vu que lors de son infernale résurrection, ses yeux phosphorescents et ses mains projetant leur fluide sous forme visuelle d'arcs électriques crépitants mettant en mouvement tous les cercueils du mausolée. Ce grand moment de pure terreur domine le film qui avait débuté par la découverte du cadavre de Raymar, dans une pièce aux murs truffés d'objets divers qui s'y étaient incrustés, témoins des expériences de télékinésie pratiquées par le défunt. Malgré une baisse d'intérêt en milieu de parcours, l'œuvre s'achève en une apothéose de la terreur digne des meilleures productions du genre.

Encore plus violemment horrible est *Evil Dead*, brillant exercice de style d'un autre metteur en scène forgeant ses

premières armes, Samuel Raimi, lequel a rassemblé dans une charmante maison tapie au cœur d'une forêt cinq étudiants venus passer de paisibles vacances campagnardes. Or, ils découvrent dans la demeure un document ancien, le Livre des Morts, qui les métamorphose un par un en zombies du plus terrifiant aspect : comme le dernier et seul personnage normal, nous sommes hallucinés par la soudaine et horrifiante transformation des riantes jeunes filles en hideuses mortes-vivantes aux yeux blancs et aux faciès d'outre-tombe, mais ce qui entraîne notre totale adhésion à une action relativement simple, c'est l'accumulation accélérée de séquences d'horreur toutes plus percutantes les unes que les autres, reculant encore davantage — si c'était possible — les limites du soutenable. N'y voit-on pas, en effet, outre une femme enlacée et étranglée par des lianes, une autre, devenue zombie, dévorant sa propre main coupée ! N'en voit-on pas une autre encore coupée en divers morceaux qui continuent à vivre et à s'agiter convulsivement ?

Le sang coule à flots tout au long du film, la maison maudite en recelant aussi dans ses canalisations, en suintant par tous ses murs. Le seul personnage non zombifié, un jeune homme luttant comme un forcené pour fuir ces abominations, utilisera toutes les armes se trouvant à sa portée afin de tenter de venir à bout de ses agresseurs démoniaques. Pour traduire l'idée d'une puissance surnaturelle déchainant ce déferlement d'horreurs, une caméra très mobile court au ras du sol, fongant sur les victimes potentielles, le film s'achevant ainsi pour nous laisser deviner le sort funeste du dernier survivant.

Les effets spéciaux sont l'œuvre d'un autre néophyte de moins de 25 ans, Tom Sullivan qui, pour son coup d'essai, a réussi là un coup de maître, égalant ses glorieux aînés dans plusieurs séquences d'un réalisme sanglant jamais vu auparavant. A l'opposé de la plupart des scénarios de ce genre, celui-ci a choisi un homme pour rester finalement seul contre les quatre monstres que sont devenus ses compagnes et son ami : cela permet davantage d'action, de combats homériques et de violence physique qui eussent été moins crédibles de la part d'une frêle jeune fille ; c'est du moins le parti-pris voulu par Samuel Raimi pour atteindre à un paroxysme peu égalé

dans les divers événements sanglants complaisamment détaillés par une caméra fort descriptive.

Et voilà la boucle bouclée : nous sommes arrivés sur le terrain mouvant et sans cesse renouvelé d'une actualité qui, chaque mois, nous apporte son contingent de films fantastiques parmi lesquels se glissent de temps en temps des zombies toujours désireux d'éclipser

en popularité ceux qui les ont précédés. Nous parlerons d'eux à mesure qu'ils surgiront sur nos écrans ; pour l'heure, c'est sur le chef-d'œuvre de Samuel Raimi que nous achèverons (provisoirement) ce tour du monde des zombies, vus à travers le temps et l'espace, que nous avons commencé avec un autre film mémorable signé de Victor Halperin.

## Conclusion : demain, les Zombies

Ainsi a évolué le film de Zombies, des scénarios savamment conçus pour mettre en valeur de grands acteurs comme Karloff ou Lugosi, aux scripts plus stéréotypés donnant la prépondérance aux maquillages et aux effets spéciaux, l'intérêt étant mis sur des hordes de zombies au lieu d'un seul. Nous avons assisté à cette progression d'abord lente, puis brutale après l'explosion de la bombe Romero en 1968, et vu comment et pourquoi le zombie s'est hissé à la première place du tableau de popularité des grands monstres cinématographiques.

C'est avec lui surtout que l'écran a littéralement éclaté en visions d'une intensité horrifique que nul n'aurait pu prévoir vingt ans plus tôt. Avec Romero, Fulci et quelques autres, c'est un monde nouveau que la caméra a exploré, un monde qui laisse bien loin derrière tout ce que l'on traitait jadis de « grandguignolesque ». Un terme caractérise ces productions : ce sont des « gore-pictures », autrement dit des films sanglants, mais bien plus sanglants que les simples scénarios de tueurs-fous dépourvus de vrais éléments fantastiques.

Aujourd'hui, le cinéma nous montre ce que hier encore il se contentait de suggérer : les fameuses théories de Val Lewton sont bien oubliées... ce qui ne veut pas dire qu'elles n'étaient pas valables, bien au contraire ! Mais tout évolue, tout change, c'est vrai pour le Fantastique et notamment, bien sûr, pour les films de zombies.

L'abondance actuelle de films sur ce sujet témoigne de son importance majeure dans l'Histoire du Cinéma (et pas seulement du Cinéma Fantastique). Nous savons qu'ils ont provoqué le

courroux de certains qui les trouvent trop effrayants, inutilement morbides, exagérément sanglants. Il est reconnu que l'excès en tout est un défaut, mais pour rassurer les âmes trop sensibles, rappelons-leur que ces cadavres animés — fictifs — sont bien moins traumatisants à contempler que ceux — hélas vrais et à jamais immobiles — de nos quotidiens journaux télévisés. En matière d'Art, il convient de laisser le champ libre à l'imagination, il faut donc que le spectacle cinématographique puisse s'exprimer librement, comme c'est le cas avec nos terribles zombies.

Leur actuelle prolifération laisse bien augurer de leur vitalité (!) pour les années à venir, le filon ne paraissant pas encore prêt à se tarir, leur valeur commerciale étant à son plus haut niveau si l'on en juge par toutes les productions où le mot « zombie » figure dans le titre... y compris lorsqu'il n'y en a pas dans le scénario !

Comme le Space-Opera, le Zombie-Picture a atteint un tel degré de perfection, lorsqu'il est totalement réussi, que l'on ne peut que difficilement imaginer une progression supplémentaire dans son potentiel horrifique. Mais il faut lui souhaiter, pour donner un autre élan à son efficacité, d'envisager comme nouvelle étape d'évolution une SYNTHÈSE entre hier et aujourd'hui, donnant plus d'importance aux interprètes sans pour autant sacrifier les prouesses techniques, tant admirées (et admirables).

C'est avec cet espoir que nous terminerons en attendant de futurs grands moments de terreur cinématographique parce que demain, les Zombies.

PIERRE GIRE

Les brutales agressions du « Manoir de la terreur » d'Andréa Bianchi (1980)





# FILMOGRAPHIE ZOMBIES COMMENTÉE

1932

## WHITE ZOMBIE (LES MORTS-VIVANTS)

United Artists  
U.S.A. Sc. : Gamett Weston inspiré de « The Magic Island » de William B. Seabrook R. : Victor Halpern Ph. Arthur Martinelli D. : Ralph Berger et Conrad Trichler Mus. : Guy Bever Williams et Xavier Cugat arrangée par Abe Meyer ; musique additionnelle : Hugo Riesenfeld Nathaniel Dett et Maurice Jacquelin Maq. : Jack Pierce et Carl Axcelle E.S. : Howard Anderson Int. : Bela Lugos (Murder Legendre), Madge Bellamy (Madeleine Short), Joseph Cawthorn (Dr Bruner), Robert Frazer (Charles Beaumont), John Harron (Neil Parker), Brandon Hurst (Silva), Frederic Peters (Chauvin), Annette Stone (servante), Clarence Muse (cocher) George McAnnan John Printz, Claude Morgan John Ferguson (zombies) 68 mn

Victor Halpern et son frère Edward producteur travaillaient sur maints autres films souvent fantastiques mais furent

PAR PIERRE GIRES

reusement inconnus chez nous et ignorés de tous les historiens du cinéma. Après *White Zombie* ils tournèrent en 1933 *Supernatural*, où la belle Carole Lombard est sous l'emprise psychique d'une meurtrière électrocutée. *Revolt of the Zombies* (voir plus loin) *Nation of Flame* - 1937 - avec Noel Madison, drame de conflits raciaux dans le milieu des racketteurs *Torture Ship* - 1939 - avec Irving Pichel en savant fou d'après une nouvelle de Jack London *Burned Alive* - 1939 - erreur judiciaire dont Robert Wicox est victime *Girls Town* - 1940 - avec deux ex-tenors de l'écran muet Ana O. N. Sson et Alice White, puis on perd leur trace

## SIX HOURS TO LIVE (SIX HEURES A VIVRE)

Fox Films

U.S.A. Sc. : Bradley King d'après « Aul W. Wedersehen » de Gordon Morris et Morton Barlow R. : William Dieterle Ph. : John Seitz Int. : Warner Baxter (capitaine Onslow), Myrion Jordan (Valene Von Sturm), George Marion (Pr Bauer), John Boles (Karl Kragitz), Irene Ware (prostituée), John Davidson (Köllner), Harwell Hobbes (baron Von Sturm), Edward McWade (Ivan), Edwin Maxwell (policier), Dewey Robinson (blucher), Beryl Mercer, Torben Meyer, William Riccardo 78 mn

Warner Baxter (1893-1951) fut l'un des plus célèbres acteurs hollywoodiens des années 20 à 40 surtout spécialisé dans les films d'action *Aloma* (Maurice Tourneur - 1927), *West of Zanzibar* (Tod Browning - 1929), *In Old Arizona* (Raoul Walsh - 1930) - qui lui valut l'Oscar - *Robin Hood of Eldorado* (William Wellman - 1936) *The Prisoner of Shark Island* (je n'ai pas lu Lincoln - John Ford - 1936) *The Slave Ship* (le dernier négrier - Tay Garnett - 1937) *Kidnapped* (Le Procès - Alfred Weikert - 1938) *The Road of glory* (le chemin de la gloire - Howard Hawks - 1938) à nos jours plusieurs westerns où il incarne le personnage mécan du Cisco Kid et une série postérieure *Crime Doctor* (de 1943 à 1949, *Elegant* et *Innocent* moisis) comme ses contemporains Ronald Colman, Clark Gable ou Errol Flynn, il ne connaît pourtant pas en France la même popularité que eux. Né en 1911, Irene Ware fut aussi la vedette de *Chaudu the Magician* (William Cameron Menzies et Marcel Varne - 1942) avec Lugosi *The Raven* (Le Corbeau - de Lew Landers - 1934) avec Karlollit Lugosi *Night Life of the Gods* (Lower Stearns - 1935), *Rendez vous at Midnight* (Christy Cabanne - 1935) *The Dark Hour* (Charles Lamont - 1936), puis semble avoir abandonné l'écran

1933

## WOODOO

Principal Distributing Corporation U.S.A. R. : Faustlin Winkus Narration : Fredrick Shields Mus. : Brown et Spencer

Documentaire romancé tourné dans l'île de La Gonave, près de Haïti, où l'auteur a reconstitué un sacrifice humain pour ajouter une note dramatique à son reportage. Winkus a pu approcher les adeptes du Vaudou, étant lui-même blanc dans l'île depuis dix ans. Le film est co-produit par Sol Lesser futur producteur de plusieurs *Tarzan* de la RKO dans lesquels il insérera des stock-shots de paysages exotiques

## THE GHOUL (LE FANTÔME VIVANT)

Gaumont British Grand-Bretagne Sc. : Leonard Hines, Roland Perlwee et John H. Turner d'après *The Ghoul* de Frank King R. : T. Hayes Munlor Ph. : Gunthor Krampf D. : Alfred Junge Mus. : Louis Levy Maq. : Heinrich Heitfeld Int. : Boris Karloff (Pr Morlant), Sir Cedric Hardwicke (Broughton), Ernest Thesiger (Leing), Anthony Bushell (Ralph Morlant), Dorothy Hison (Betty Matlow), Harold Ruth (Ben Dragore), Ralph Richardson (Nigel Hartley), Kathleen Harrison (Kaney), D.A. Clarke Smith (Mahmoud) 85 mn

Ce fut le premier et le seul film d'horreur britannique des années 30. Les Anglais allant non seulement abandonner le genre mais bannir de leurs écrans les produits similaires en provenance d'Hollywood. Nul n'est prophète en son pays et Karloff ne tournera plus en Grande-Bretagne que deux films fantastiques certes, mais de science-fiction plutôt que de terreur (*Juggernaut* et *The Man Who Changed His Mind* - 1936) puis n'y retournera qu'en 1952 pour la série télévisée *Colonel March* et en 1958 (*Grip of the Strangler* et *Corridors of Blood*) puis vers la fin des années 60 pour plusieurs films. Ernest Thesiger (1879-1961) marque de son inquiétante personnalité le rôle du Dr Prelohus, le fabricant d'homoncles de *La Francée de Frankenstein*. Il y était provisoirement le maître du monsieur Boris Karloff, lequel Karloff l'étrangle dans *The Ghoul* et le monaco dans *Old Dark House* (Une Étrange Soirée - James Whale - 1932). On le vit également dans les deux films anglais dont H.G. Wells écrivit le scénario *L'Homme qui fait des Miracles* et *La Vie Future* (pour ce dernier, il abandonna le tournage et fut alors remplacé par Cedric Hardwicke). Hors du Fantastique, il hante surtout les planches et, à l'écran, on le vit dans *L'Homme au Complet Blanc*, ainsi que dans *La Tunique* (premier CinémaScope en 1953) où il incarnait le vieil empereur Tibérius

1934

## DRUMS O'VOODOO ou SHE DEVIL

International Stageplay Pictures U.S.A. Sc. : Auguste Smith d'après sa pièce *Louisiana* R. : Arthur Hoerl Ph. : Walter Strenge et Burgi Courtner D. : Sam Corso Mus. : Negro Spirituals et folklore de la Louisiane Int. : Laura Bowman (tante Hagar), Augustus Smith (Berry), Edna Barr (Myrtle Simpson), Lionel Monagas (Ebenezzer), Morris McKinney (Thomas Call), Alberta Perkins (Sœur Knight), Paul Johnson (August), Truie Smith (sœur Marguerite), James Davis, Carne Hult, Ruth Morrison, Harriet Daughtry, Bonnie Small, Pedro Lopez 70 mn

Cité pour mémoire drame ; drame de la sorcellerie vaudou entièrement interprété par des Noirs

« The Dead One » (1960).

Abréviations : Sc. = scénario. Mus. = musique. R. = réalisateur. Maq. = maquillage. Ph. = photographie. E.S. = effets spéciaux. D. = décors. Int. = interprétation.



## 1935

### DRUMS OF THE JUNGLE (OUANGA)

Paramount U.S.A. Sc. : George Terwilliger R. : George Terwilliger Ph. : Carl Berger Int. : Fred Washington Sheldon Leonard Phil Brandon Marie Paxton Winifred Harris

Tourné à la Jamaïque, c'est l'histoire d'une prêtresse vaudou, une Noire, amoureuse d'un planteur blanc et utilisant les rites vaudou pour se débarrasser de la fiancée du dit. Scénario ressemblant quelque peu à celui de *White Zombie*, Ouanga signifie malédiction. Le Sheldon Leonard de ce film n'est qu'un homonyme de celui qui fera parler de lui dans les films de gangsters des années 50 et 60

## 1936

### REVOLT OF THE ZOMBIES

Academy Pictures U.S.A. Sc. : Victor Halperin Howard Higgin et Rollo Lloyd R. : Victor Halperin Ph. : Arthur Martinelli D. : Leigh Smith Mus. : Abe Meyer E.S. : Ray Mercer

Int. : Dean Jagger (Armand Louque), Dorothy Stone (Claire Duval), Roy D'Arcy (colonel Mazovia), Robert Noland (Clifford Grayson) George Cleveland (général Duval), Fred Warren (Dr Trevisant) Carl Stockdale (Macdonald) Teru Shimada (Buna) William Crowell (Hsiang) 65 mn

Pressenti pour tourner ce film, Bela Lugosi n'a pas accepté sous prétexte que son personnage ressemblait trop à celui qu'il tenait dans *White Zombie* ce qui n'est guère évident à la lecture du scénario. Dean Jagger qui hérita du rôle, n'a pas, c'est le moins que l'on puisse dire, l'inquiétante présence de Lugosi. Halperin a pourtant utilisé des gros plan d'yeux de Lugosi extraits de *White Zombie*

### THE WALKING DEAD (LE MORT QUI MARCHE)

Warner Bros U.S.A. Sc. : Ewart Adamson Peter Milne Robert Andrews et Lillie Hayward R. : Michael Ph. : Hal Mohr D. : Hugh Roticker Maq. : William more Int. : Boris Karloff (John Elmann) Edmund Gwenn (Dr Beaumont) Ricardo Cortez (Notan) Marguerite Churchill (Nancy) Warren Hull (Jimmy) Barton Mac Lane (Loder) Henry O'Neill (Werner) Joseph King (Juge Shaw) Paul Harvey (Blackstone) Robert Strang (Morris) Joe Sawyer (Trigger Smith) Eddie Acuff (Betcha) Ruth Robinson (Mrs Shaw), Kenneth Harlan (Martin) Addison Richards (garden) Miki Morita (Sako) 66 mn

L'un des meilleurs rôles du grand Bons se dressant ici comme le symbole de la vengeance devant ses bourreaux terrorisés. Notons que le scénario se base sur d'authentiques expériences que l'on effectuait alors sur des chiens en Californie sur lesquelles travaillait notamment le docteur Alois Carlo

## 1939

### THE MAN THEY COULD NOT HANG

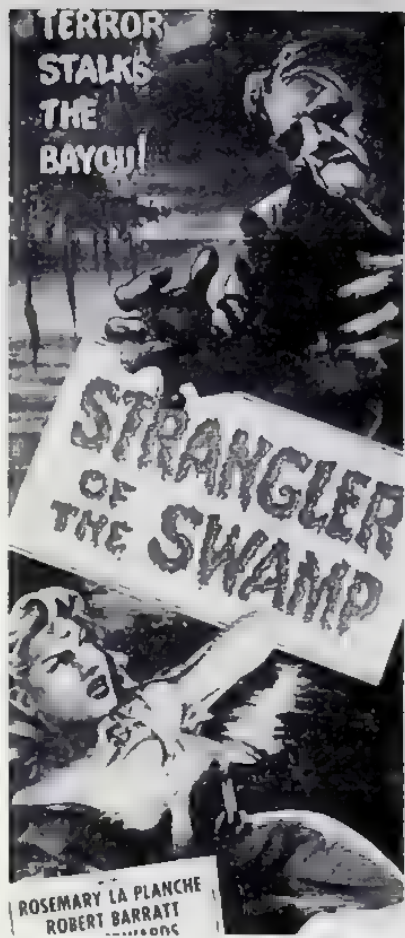
Columbia U.S.A. Sc. : Karl Brown d'après une nouvelle de Leslie T. White et George W. Sayre R. : Nick Grinde Ph. : Benjamin Kline D. : Lionel Banks Mus. : Morris W. Stoll Int. : Boris Karloff (Dr Henryk Savaard), Lorna Gray (Janet Savaard) Robert Waco (Scoop Foley) Roger Pryor (Drake) Don Beddoe (lieutenant Shane) Ann Doran (Betty Crawford) Joseph De Sisti (Dr Stoddard) Charles Townbridge (Juge Bowman) Byron Foulger (Lang) Dick Curtis (Kearney) James Craig (Walkins) John Tyrell (Sutton) 72 mn

Encore un scénario s'inspirant d'authentiques recherches médicales à la seule différence près que le docteur Cornish n'obtient pas l'autorisation de ressusciter si possible — les condamnés à mort comme il le faisait parait-il avec des chiens. Lorna Gray qui incarne ici la fille de Karloff est l'une des plus populaires actrices des années 30 et 40. Citons *Flying G Men* (Ray Taylor et James Horne — 1939) *Deadwood Dick* (James Horne - 1940), *Penis of Nyoka* (William Winney 1942) où elle incarnait la sinistre Vultura toujours escortée de son gorille Satan, *Captain America* (John English et Elmer Clifton - 1944), *Federal Reporter* 99 Spencer Bennet et Wallace Gressell - 1945), puis, elle changea de nom et devint Adrian Booth, fut l'héroïne de *Daughter of Don Q* (Spencer Bennet et Fred Brannon - 1946) et *Valley of the zombies*

### THE RETURN OF DR X (LE RETOUR DU DOCTEUR X)

Warner Bros U.S.A. Sc. : Lee Katz d'après le roman de William J. Mackin *The Doctor's Secret* R. : Vincent Sherman Ph. : Sid Hickox D. : Esdras Hartley Mus. : Bernhard Kaun Maq. : Percy Westmore Int. : Wayne Morris (Walter Bennett) Rosemary Lane (Joan Vance) Dennis Morgan (Michael Rhodes), Humphrey Bogart (Dr Xavier Quensen), John Lili (Dr Pleggi), Lya Lys (Angela Merova), Charles Wilson (lieutenant Kincaid), Joseph Crehan (éditeur), Hantz Hall (Pink), Vera Lewis (Miss Sweetman), Jack Mower (detective Moran), John Rogely (Rogers), Creighton Hale, Arthur Aylesworth, Glenn Langan, William Hopper, Olin Howland 62 mn

Ce film n'a aucun rapport avec *Dr X* de Michael Curtiz (1932) Humphrey Bogart (1899-1957) a fait la brillante carrière que l'on sait dans le film policier. Ce rôle de zombie est sa seule incursion véritable dans le Fantastique, mais il nous fait pourtant soupçonner deux autres de ses films comportant des éléments fantastiques. *Conflict* (La Mort n'était pas au Rendez-vous) de Curtis Bernhardt 1945 — où, assassin de sa femme, il est hanté par des fautes troubles lui faisant croire qu'elle est encore vivante alors qu'il ne s'agit que d'un stratagème élaboré par le diabolique Sidney Greenstreet pour l'obliger à se trahir, et *The Two Mrs Carrall* (La Seconde Madame Carrall) de Peter Godfrey - 1947 — où, à nouveau, l'aveu de femmes il peint ses futures victimes sous forme squelettique trahissant ainsi ses secrets dévils homicides



## 1940

### THE GHOST BREAKERS (LE MYSTÈRE DU CHATEAU MAUDIT)

Paramount U.S.A. Sc. : Walter De Leon d'après la pièce de Paul Dickey et Charles Goddard. The Ghost Breakers R. : George Marshall Ph. : Charles Lang D. : Hans Dreier et Robert Usher Mus. : Ernst Toch E.S. : Farciot Edouart Int. : Bob Hope (Larry Laurence), Paulette Goddard (Mary Carter), Richard Carlson (Geoffrey Montgomery), Paul Lukas (Parado) Wilke Best (Alex), Pedro de Cordoba (Havetz), Anthony Quinn (Medeiros) Tom Duggan (Kelly) Lloyd Corrigan (Martin) Paul Fix (Francine) Noble Johnson (le zombie), Virginia Bruce (la mère du zombie) Robert Elliott (lieutenant Murray), James Fawn Emmert Vogan Stewart, Douglas Kennedy, Robert Ryan, Jack Hatfield, Grace Hayle, James Blane, Jack Norton, Jack Edwards 82 mn

Noble Johnson (1881-1951) acteur indien au physique massif, dont le visage carré aux pommettes saillantes s'ornait d'épais sourcils surmontant un regard d'acier collectionna, depuis 1913 les rôles les plus cosmopolites indigènes de tous lieux, de toutes races, participant à d'innombrables aventures exotiques ou fantastiques. Son laçage rude aux lèvres épaisses le prédestinait à incarner d'abord des guerriers Noirs comme dans *Robinson Crusoe* (Robert Hill-1922) où il était Vendredi, *Little Robinson Crusoe* (Eddie Cline 1924), *The Navigator* (La Croisière du Navigator — de Keaton et Donald Crisp 1924) où, à la tête de sa tribu, il attaque le paquebot du pauvre Buster, *Nagana* (Ernest Frank-1933), aux extraordinaires combats d'hommeaux, *White Woman* (Le Fou des îles de Suat Walker-1933), et surtout *King Kong* et *Le Fils de King Kong*, où son maquillage de chef de la tribu est très impressionnant. Le muet le vit aussi dans *The Four Horsemen of the Apocalypse* (Rex Ingram 1921) *The Ten Commandments* (C.B. de Mité 1923), *The Thief of Bagdad* (Raoul Walsh-1923), *Ben-Hur* (Fred Niblo 1925), *King of Kings* (de Mité-1927) et de nombreux westerns où il était souvent un Peau-Rouge

Vini le parlant et une série de films fantastiques. *The Mysterious Dr Fu-Manchu* (Rowland V. Lee-1929), *Murders in the Rue Morgue* (Robert Florey 1932) où il sert le sinistre Lugosi; *The Most Dangerous Game* (Les Chasses du comte Zaroff) (Schoedsack et Pichel-1932) où il est le moujik barbu Ivan qui s'empale sur un bambou en poursuivant Joel Mac Crean; *The Mummy* (Karl Freund-1932) où il sert le Grand Prêtre Karloff; *She* (La Source de Feu) (Irving Pichel-1935), *The Mad Doctor of Market Street* (Joseph Lewis-1942), *The Jungle Book* (Korda 1942), *A Game of Death* (Robert Wise-1945) remake de *Zaroff* où il reprend son personnage, etc. Parmi ses autres films d'exotisme, citons *Les 4 Plumes Blanches* (version Schoedsack-1929), *Moby Dick* (version 1930 de Lloyd Bacon) où il était Queequeg, *Ourang* (George Melford-1930), *Les 3 Lancers du Bengale* (Hawthay-

1935), *Les Évadés de l'île du Diable* (Albert Rogé 1935), *Aloma*, *Princesse des îles* (Fred Santell-1941), *Le Chant du Désert* (Robert Florey-1943) Et de multiples westerns depuis *Le Ranch de la Mort* (J.P. Mac Gowan-1921) à *La Charge Héroïque* de John Ford-1950- lequel lui avait confié son premier rôle important en 1920, justement dans un western, après l'avoir remarqué en tant que cascadeur

### THE CONDEMNED MEN

Monogram U.S.A. R. : William Beaudine Int. : Mantan Moreland Dorothy Dandridge Noel Webster

## 1941

### KING OF THE ZOMBIES

Monogram U.S.A. Sc. : Edmond Kelton R. : Jean Yarbrough Ph. : Mack Stengler D. : Charles Clague Mus. : Edward Kay Int. : Dick Purce, Mac Carthy Joan Woodbury (Barbara Windsor), Henry Victor (Dr Sangre), John Archer (Bill Summers), Mantan Moreland (Jeff David) Patricia Stacey (Mme Sangre) Guy Usher (anima Wainwright) Marguerite Whitten (Samantha) Jimmy Davis (Lazarus) Madame Sui Te wan (Tanama) 67 mn

Dick Purcell (1906 1944) débuta dans *King of Hockey* (Noel Smith-1936) suivi de plusieurs films d'action et de suspense comme *Daredevil Drivers* (B. Reeves Eason-1938), *Mystery House* (Noel Smith-1938), *Phantom Killer* (William Beaudine 1942), *Mystery of the 13th Guest* (W. Beaudine 1943) Il venait d'être le héros d'un serial de John English et Elmer Clifton *Captain America* (succédant de Batman et autres justiciers masqués) jusqu'à une crise cardiaque lui finissant prématurément à sa jeune carrière et à sa brève existence

## 1942

### THE LIVING GHOST

Monogram U.S.A. Sc. : Howard Dimsdale, Joseph Hoffman R. : William Beaudine Ph. : Mack Stengler Mus. : Frank Sanucup Int. : James Dunn Joan Woodbury, Guss Glassmire, Paul Mc Vey Minerva Urecal George El dredge 61 mn

Créé pour mémoire le fantôme du titre serait un zombie mais qui nous éclairera un jour sur la profrique autistique mystérieuse carrière de William Beaudine ? (voir brève notice plus loin)

### BOWERY AT MIDNIGHT (LE MONSTRE DE MINUIT)

Monogram U.S.A. Sc. : Gerald Schnitzer, d'après Sam Robins R. : Wallace Fox Ph. : Mack Stengler Mus. : Edward Kay D. : David Milton Int. : Bela Lugosi (Pr Brenner) Wanda Mac Kay John Archer, Tom Neal, John Berkes Dave O'Brien Ray Miller, Vince Barnett, J. Farrell McDonald, Lew Kelly, Lucille Vance, George Elredge Anna Hope 63 mn

Wallace Fox a tourné la même année un autre film avec Lugosi *The Corpse Vanishes* Il a aussi réalisé de nombreux westerns avec Johnny Mac Brown, et divers films d'aventures comme *The White Goddess* (La Déesse Blanche) - 1953 avec John Hal

## 1943

### REVENGE OF THE ZOMBIES

Monogram U.S.A. Sc. : Edmond Kelton et Van Norcross R. : Steve Sekely Ph. : Mack Stengler D. : David Milton Mus. : Edward Kay Int. : John Carradine (Dr Heinrich Von Altmann) Gale Storm (Jennifer Rand) Robert Lowery (Larry Adams), Mantan Moreland (Jeff) Veda Ann Borg (Lisa Altmann), Bob Steele (sheriff) Barry Mac Collum (Dr Keating) Maunzt Hugo (Warrington) Madame Sui Te Wan (Beulah), James Bassett (Lazarus), Sybil Lewis (Rosella), Robert Cherry (Pete) 61 mn

Quoique défigurée en 1937 dans un accident d'auto, mais avec un visage remodelé par la chirurgie esthétique, Veda Ann Borg née en 1915, a fait carrière à l'écran, tournant de nombreux films policiers d'aventures ou d'épouvante comme celui-ci où elle est la femme « zombie » de John Carradine. Autres rôles principaux. *The Corsican Brothers* (Gregory Ratoff-1942) *Murders in Time Square* (Lew Landers 1943), *Isle of Forgotten Sins* (Edgar Ulmer-1943), *The Unknown Guest* (Kurt Neumann-1943) *Detective Kitty O' day* (W. Beaudine 1944), *The Girl Who Dared* (William Bretherton-1944), *The Falcon in Hoi-wood* (Gordon Douglas 1944), *Fog Island* (Terry Morse 1945), *Avastance* (Irving Allen-1948), *Forgotten Women* (Beaudine 1949), *A Perilous Journey* (R.G. Springsteen-1953) tous des B Pictures Elle a aussi tourné dans de grandes productions où elle n'avait alors que des personnages de second plan, comme *Honey Toni* (Franc-Jou - Jack Conway 1941), *Julia Misbehaves* (La Folie Imprudente - Jack Conway 1949), *Guys and Dolls* (Blanches Colombes et Vians Messieurs - Joseph Mankiewicz 1958) ou *The Alamo* de et avec John Wayne 1960

### I WALKED WITH A ZOMBIE (ZOMBIE OU VAUDOU)

R.K.O. Radio Pictures U.S.A. Sc. : Curt Siodmak et Zidek Wray d'après une histoire de Inez Wallace R. : Jacques Tourneur Ph. : J. Roy Hunt D. : Darrell Silvera et Al Fields Mus. : Roy Webb Montage : Mark Robson Int. : Frances Dee (Betty) Tom Conway (Paul Holland), James Eason (Wesley Rand), Edith Barrett (Mrs Rand) Christine Gordon (Jessica Holland) James Bell (Dr Maxwell) Richard Abrams (Clément) Darby Jones (le zombie) Teresa Harris (Alma) Si lanceolt (chanteur de calypso) Martin Wilms (Hougan) Jern Le Gon, Jeno Moyer, Arthur Walker, Kathleen Hatfield, Clinton Rosemond, Vivian Dandridge 69 mn

Frère de George Sanders, Tom Conway (1904-1967) eut son heure de gloire lorsqu'il prit justement la succession de Sanders pour incarner *The Falcon* dans la série de films consacrés au détective créée par Michael Arlen. Il fut ce justicier dans 9 films de 1942 à 1946 tous inédits en





France. On le vit en outre dans : *The Trail of Mary Dugan* (le Procès de M.D. Edwin Knott 1940), *Mr and Mrs North* (Robert Sinclair 1940), *Lady Be Good* (Norman Z. McLeod 1940), *Terzen's Secret Treasure* (Richard Thorpe 1940), *Mrs Minner* (W. Wyler 1942), *Ro Rita* (Sylvan Simon 1942), *Cat People* (Jacques Tourneur 1942), *The Seventh Victim* (Mark Robson 1943), *Whistle Stop* (Leonide Moguy 1946), *One Touch of Venus* (William Dieterle 1948), *Bride of the Gonnle* (Curt Siodmak 1951), *Prince Valiant* (Henry Hathaway 1954), *Voodoo Woman* (Edward L. Cahn 1957).

**THE MAD GHOUL**  
Universal U.S.A. Sc. : Hans Kraly R. : James Hogan  
Mq. : Jack Pierre Int. : David Bruce (Ted Allison le zombie), George Zucco (Dr. Morris), Evelyn Ankers (Isobel Lewis), Turhan Bey (Eric Iverson), Charles Mac Gray (Gaility), Robert Armstrong (Mc Clure), Milburn Stone (MacKinn), Corne Hobart (Della), Andrew Tombes Add son Richards, 64 mn.

David Bruce (1914-1976) débuta à l'écran en 1940 et fut le jeune premier de nombreuses productions Warner Bros et Universal. Citons : *The Man to Talked Too Much* (Vincent Sherman 1940), *The Sea Hawk* (L'Angle des Mers Michael Curtiz 1940), *Santa-Fe Trail* (La Piste de Santa Fe - Curtiz 1940 avec Errol Flynn et Ronald Reagan), *Singapore Woman* (Jean Negulesco 1941), *The Sea Wolf* (Le Loup des Mers - Curtiz 1941), *Serpent York* (Howard Hawks 1941), *The Smiling Ghost* (Lewis Seiler 1942), *Corvette K225* (Richard Rosson) et *Gung Ho* (Ray Enright) tous deux avec Randolph Scott en 1943, *Christmas Holiday* (Robert Siodmak 1943) et *Lady On A Train* (Charles David 1945), tous deux avec Deanna Durbin; *Salome Where She Danced* (Charles Lamont 1945), *Pygmy Island* (William Berke 1950). A partir de 1950, il abandonna le cinéma au profit de la télévision.

## 1944

**VOODOO MAN**  
Monogram U.S.A. Sc. : Robert Charles R. : William Beaudine Ph. : Marice Le Picard Mus. : Edward Kay Int. : Bela Lugosi (Dr. Marlowe), Wendie Mac Kay (Betty), George Zucco (Nicolas), John Carradine (Job), Michael Ames (Dawson), Ellen Hall (Mrs Marlowe), Henry Hall (sheriff), Terry Walker (Alice), Clare James (Evelyn), Louise Currie, Dan White, Pat Mac Kee, Ralph Littlefield 62 mn.

William Beaudine (né en 1892) prolifique réalisateur qui débuta en 1909 compte à son actif des douzaines de films qui nous sont totalement inconnus les titres exceptés. De son abondante filmographie citons : *Little Annie Rooney* avec Mary Pickford (1925), *The Lady Who Dared* (1931), *Make Me A Star* (1932) avec une pléiade de vedettes Paramount (F. March, G. Cooper, M. Chevalier, Cl. Colbert, Ben Turpin), *One Thrilling Night* (1942), *The Panther Claw* (1942), *Mystery of the 13th Guest* (1943), *Delective Kitty O'Day* (1943), *The Ape Man*, *Ghosts on the Loose* et *Bela Lugosi Meets A Brooklyn Gorilla* (Tous trois en 1943 avec Lugosi), plusieurs spécimens de la série «Bowery Boys», *Face of Marble* (1946 avec Carradine), *Philo Vance Returns* (1947), *Below The Deadline* (1947), *Tuna Clipper* (1949), plusieurs «Chérie Chan» avec Roland Winters, *The Chinese Ring* (1947), *The Shanghai Chest* (1948), *Mystery of the Golden Eye* (1948) et *The Faithful Servant* (1948), *Ten Who Dared* (1960) qui conte l'exploration en 1869 du Grand Canyon du Colorado, *Jesse James Meets Frankenstein's Daughter* (1965), *Billy The Kid Versus Dracula* (1966) avec Carradine et un *Lassie's Greatest Adventure*, ainsi que maints westerns, de Tom Mix (*Dur e Curo* en 1924) à Fess Parker. (Sur la Piste de l'Oregon 1956).

## 1945

### ZOMBIES ON BROADWAY

R.K.O. Radio Pictures U.S.A. Sc. : Lawrence Kimble d'après une histoire de Robert Fabert et Charles Newman R. : Gordon Douglas Ph. : Jack Mac Kenzie D. : Albert d'Agostino et Walter Keller Mus. : Troy Webb Chor. : Charles O'Curran Int. : Wally Brown (Jerry Webb), Alan Carney (Mike Strayer), Anne Jeffreys (Jean La Danse), Bela Lugosi (Pr Renault), Sheldon Leonard (Ace Miller), Franck Jenks (Gus), Russell Hopton (Benney), Joseph Wille (Joseph), Ian Wolfe (Pr Hopkins), Darby Jones (Kataga le zombie), Louis Jean Heyd 68 mn.

En 1944 la R.K.O. essaya de faire Wally Brown et Alan Carney tandem comique, ce se termina à l'échec. Assolvi Costello. Dès plus très jeunes, venant du music-hall, jouèrent pour cette firme plusieurs parodies de films policiers et d'épouvante sans attendre le succès escompté. En France ils sont quasiment inconnus. Parmi leurs pastiches citons *Genius At Work*, avec Lugosi et Lionel Atton en 1946. Brown est mort en 1961 et Carney en 1973. Notons que Darby Jones, l'acteur Noir qui incarne le zombie, tenait déjà dans ce rôle *Walking with a Zombie* en 1943. Quant à Gordon Douglas, il devait nous donner en 1954, après tant d'excellents films d'aventures (*La Flèche Noire*, *Fantôme de la Mer*, *Le Maître de Fer* etc.) un chef d'œuvre de Science-Fiction : *Them* (Des Monstres attaquent la ville), le meilleur spécimen sur le thème des animaux atteints de gigantisme par suite de radioactivité.

## 1946

### FACE OF MARBLE

Monogram U.S.A. Sc. : Michael Jacoby d'après une histoire de William Thiele et Edmund Hartmann R. : William Beaudine Ph. : Harry Neumann Mus. : Edward Kay D. : David Milton E.S. : Robert Clarke Int. : John Carradine (Pr Randolph), Claude Drake (Elaine Randolph), Robert Shayne (David Condit), Rosa Rev (Maria), Thomas Jackson (inspecteur Norton), Maris Wixon (Linda) 70 mn.

### VALLEY OF THE ZOMBIES

Republic U.S.A. Sc. : Dorrell McGowan et Stuart McGowan d'après une histoire de Royal et Sherman Love R. : Philip Ford Ph. : Reggie Lanning D. : John Mc Carthy Jr et Allan Alperin Mus. : Richard Chervin Mq. : Bob Mark E.S. : Howard Lydecker et Theodore Lydecker Int. : Robert Livingston (Dr Evans), Adnan Booth (Susan Drake), Ian Keith (Dr Armand Murks), Thomas Jackson (Blair), Charles Trowbridge (Dr Maynard), Earle Hodgins (Fred Mays), Le Roy Mason (Hendricks), William Haade (Tunny), Wilton Graff (Dr Garland), Charles Kane (Inspecteur Ryan), Russ Clark (Lacy), Charles Hamilton 56 mn.

Ian Keith (1899-1960) le mort vivant de ce film fut l'un des plus célèbres vivants des années 30. Il débuta en 1928 et fut sélectionné en 1931 parmi les candidats au rôle de Dracula. Finalement confié à Bela Lugosi, son visage sévère et son regard froid auraient pu en faire un vampire convaincant. Parmi ses films : *The Big Trail*, de Raoul Walsh 1930 - avec John Wayne, *Queen Christina* de Mamoulian 1933 - où il lue John Gilbert en duel, plusieurs superproductions de Cecil B. de Mille (*Cleopatra*, *Les Croisades*, *Les Robusters*), *The Sea Hawk* (L'Angle des Mers) de M. Curtiz 1940, *Five Graves To Cairo* (Les Cinq Secrets du Désert) de Billy Wilder 1946, *Nightmare Alley* (Le Charlatan) d'Edmund Goulding 1947, *Prince of Players* de Philip Dunne 1955 - histoire de l'acteur qui lue Lincoln. Sa dernière apparition fut en 1956 dans *Les Dix Commandements*. Il fut aussi un célèbre acteur de théâtre shakespearien, jouant à Broadway avec les plus grands noms de l'époque. Il est mort sur scène en jouant une pièce intitulée *The Andersonville Trial*.

## 1952

### ZOMBIES OF THE STRATOSPHERE

Republic U.S.A. Sc. : Ronald Davidson R. : Fred C. Brannon Ph. : John Mc Burne D. : John Mc Carthy et James Reed Mus. : Stanley Wilson Mq. : Bob Mark E.S. : Howard Lydecker et Theodore Lydecker Int. : Judd Holdren (Larry Martin), Alice Towne (Sue David), Wilson Wood (Bob Wilson), Lane Bradford (Marex), John Crawford (Rohy), Craig Kelly (Steele), Roy Boyle (Shane), Leonard Nimoy (Narab), Troy Engel (Landon), Jack Harden (Ken), Gayle Kellogg (Dick), Bob Garabedian

(Elah), Tom Steele Dale Van Sickel Paul Stader Jack Shea (On a tiré de ce sonal un condensé de 70 mn intitulé *Satan's Satellites*).

Le chef des zombies de la stratosphère n'est autre que Leonard Nimoy, devenu célèbre depuis lors grâce à la série télévisée *Star Trek* où il incarne Mr Spock de la planète Vulcain. Quant à Judd Holdren (1910-1974) ce fut un spécialiste des serials de Science-Fiction puisqu'il fut aussi le héros de *Captain Video* (Sponcer Bennet et Wallace Gnsaell 1951), *The Lost Planet* (Sponcer Bennet 1953). Il interpréta également *Commando Cody* justicier masqué aux armes fulgurantes dans une série télévisée consacrée à ce pittoresque personnage directement inspiré de *Zombies of the Stratosphere*. Rappelons que *Zombies of the Stratosphere* est un serial en 12 épisodes intitulés : 1 - *The Zombie Vanguard*, 2 - *Battle of the Rockets*, 3 - *Undersea Agents*, 4 - *Contraband Cargo*, 5 - *The Iron Executioner*, 6 - *Murder Mine*, 7 - *Death on the Waterfront*, 8 - *Hostage for Murder*, 9 - *The Human Torpedo*, 10 - *Flying Gas Chamber*, 11 - *Man Versus Monster*, 12 - *Tomb of the Traitors*. Des titres éloquentes qui résument à eux seuls le scénario. Signalons que les frères Lydecker (Howard et Theodore) dirigeaient le département Effets Spéciaux de la Republic. A ce titre, on leur doit toutes les séquences sensationnelles des serials de la firme : éruptions volcaniques, maquettes d'engins fulgurants, accidents de voitures, explosions, etc. Ces méconnus du Septième Art sont pourtant (avec les siunt men ou cascadeurs) les principaux artisans du succès des serials hollywoodiens.

### EL MONSTRUO RESUSCITADO

International Cinematografica Mexique. Sc. : Chano Urueta et Dino Manvi R. : Chano Urueta Ph. : Victor Herrera D. : Gunther Gorzo et Mario Padilla Mus. : Rau Lainsa Mq. : Armando Meyer E.S. : Jorge Benavides Int. : Mercedes Stern Carlos Navarro Jose Maria Linares Fernando Wagner Alberto Mariscal Esteban Berne

## 1953

### SCARED STIFF (TU TREMBLES, CARCASSE !)

Paramount U.S.A. Sc. : Horveth Baer et Walter De Leon d'après la pièce de Paul et Charles Goddard, *The Ghost Breakers* R. : George Marshall Ph. : Ernest Laszio Mus. : Leih Stevens D. : Hal Perena E.S. : Gordon Jennings Paul Terpae et Farciot Edouard Int. : Dean Martin (Larry Todd), Jerry Lewis (Myron Myron Mertz), Elizabeth Scott (Mary Carroll), Carmen Miranda (Carmelita), George Dolenz (Cortega), Dorothy Malone (Rusell), Jack Lambert (le zombie), William Chung (Tiny Warren), Paul Maish (Carroll), Henry Brandon (Pierrot), Leonard Strong, Tom Powers, Tony Barr, Hugh Sanders 108 mn. Né en 1920 Jack Lambert le zombie de ce film est surtout connu pour ses multiples rôles de gangsters ou de vian de westerns, son visage rude aux yeux bridés s'y prêtant aisément. Pour les films noirs citons : *The Killers* (Les Tueurs) de Robert Siodmak 1948, *Dick Tracy's Diagon* de de John Rawlins 1947, *Kiss Me Deadly* (En Quatrième Vielle) de Robert Aldrich 1955, *Machine Gun Kelly* de Roger Corman 1959. Pour les westerns : *Stars in My Crown* de Jacques Tourneur 1951, *Band of the River* (Les Affameurs) d'Anthony Mann 1952, *Vera Cruz* d'Aldrich 1954, *Run For Cover* (A l'ombre des Potences) de Nicholas Ray 1955, *Day of the Outlaw* d'André de Toth 1959, *Four For Texas* (4 du Texas) d'Aldrich 1963 etc.

## 1954

### SHIBIJIN YASHIKI (DARK HOUSE OF DEAD WOMAN)

Daiichi Productions Japon. Sc. : Toshio Tamikado R. : Ryohei Ara Ph. : Kohji Sugiyama Int. : Yataro Kurokawa Kazuo Fushimi

### YOHKI YASHIKI (THE MONSTER'S OLD DARK HOUSE)

Takara Eiga Production Japon Sc. : Hideo Okuni Tachigashira R. : Masao Mouri Ph. : Harumi Fujii Int. : Kanetaro Arashi

## 1955

### THE CREATURE WITH THE ATOMIC BRAIN

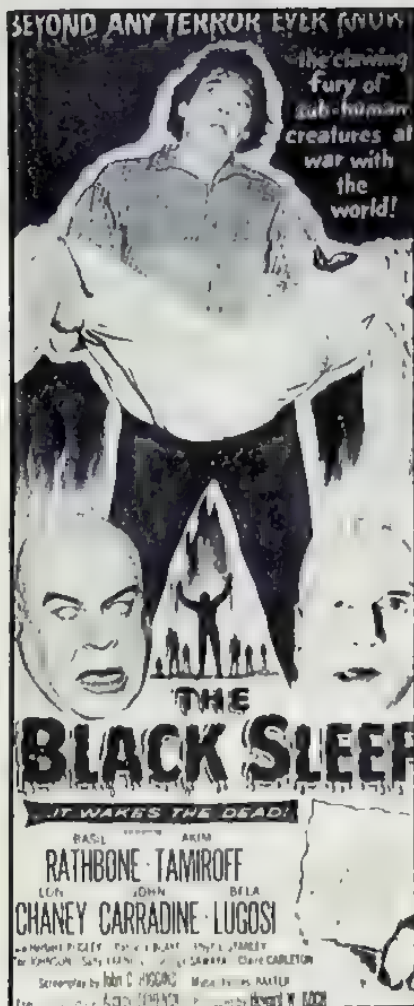
Columbia U.S.A. Sc. : Curt Siodmak R. : Edward L. Cahn Ph. : Fred Jackman Jr Mus. : Misha Bakalnikoff D. : Paul Palmieri E.S. : Jack Erickson Int. : Richard Denning, Angela Stevens, Michael Granger, Edward Coch, Kirk Davis, Tristram Coffin, Gregory Gay, Charles Evans, Linda Bennett, Pierre Watkins, Harry Lauter, John Launer 69 mn. Né en 1914 Richard Denning n'est pas un inconnu pour les amateurs de films fantastiques depuis qu'il affronta en 1954 *The Creature of The Black Lagoon* (La Creature du Lac Noir) de Jack Arnold. On l'avait déjà remarqué dès 1942 dans son rôle de dompteur de *Beyond the Blue Horizon* (Mabok, l'éléphant du Diable) d'Alfred Santell auprès de la belle Dorothy Lamour. Ses autres apparitions marquantes sont : *The Unknown Island* (L'île Inconnue) de Jack Bernard 1948, *The 49th Man* de Fred Sears 1953, *Target Earth* de Sherman Rose 1954, *The Glass Web* de Jack Arnold 1953, *The Day The World Ended* de Roger Corman 1956, *The Black Scorpion* (Le Scorpion Noir) d'Edward Ludwig 1957, *Twice Told Tales* de Sidney Salkow 1963. Il fut aussi le héros de plusieurs séries télévisées : *Michael Shayne détective*, *Hawaii*, *The Flying Doctor*.

## 1956

### THE INDESTRUCTIBLE MAN

Alfred Artists U.S.A. Sc. : Sue Bradford et Vy Russell R. : Jack Pollock Ph. : John Russell Jr D. : Edward Holtsopple Mus. : Albert Glasser Int. : Lon Chaney Jr, Marian Carr, Casey Adams, Ross Elliott, Stuart Randall 70 mn.





**THE GAMMA PEOPLE**  
(LES SECRETS DU DR BORONSKI)  
Warwick Productions Grande-Bretagne. Sc. : John Gilling et John Gossage d'après le roman de Louis Polak. R. : John Gilling. Ph. : Ted Moore. Mus. : George Melachrino. D. : John Box. Maq. : George Frost. E.S. : Tom Howard. Int. : Paul Douglas (Mike), Eva Bartok (Paula), Walter Rilla (Dr Boronski), Lesko Philip (Howard Meade), Martin Miller (Lochner), Michael Caridia 78 mn.

Né en 1898, Walter Rilla le savant fou de ce film était déjà un acteur célèbre du cinéma muet dans son pays natal, l'Allemagne, ayant tourné pour Richard Oswald (Le Baiser Mortel), Gustav A. Ucicky (L'Instinct Héritaire), Carl Lamac (Le Dernier Masque). Après l'arrivée du parlant et quelques autres films germaniques, il quitta son pays pour raisons politiques, émigra à Londres (La Reine Victoria), à Paris (Mollénard), puis à Hollywood, itinéraire qui lui coûta le nombre de ses compatriotes, dont Fritz Lang et Peter Lorre. Parmi ses films américains, citons : Le Mystère de San Paolo de Joseph Newman 1950, L'Étoile des Indes d'Arthur Lubin 1953 et Le Bal des Adoux de Charles Vidor 1960. Comme Fritz Lang, il a ensuite regagné le pays natal pour y tourner notamment un Testament du Dr Mabuso réalisé en 1961 par Werner Klingner. Walter Rilla est le père de Wolf Rilla, réalisateur du Village des Damnés.

**PLAN NINE FROM OUTER SPACE**  
Reynolds Pictures U.S.A. Sc. : Edward D. Wood Jr. R. : Edward D. Wood Jr. Mus. : Gordon Zahler. Ph. : William Thompson. E.S. : Tommy Kemp. Int. : Grégory Walcott (Joff Tront), Mona Mc Kinnon (Paula), Duke Moore (Harper), Tom Keene (Edward), Vampira Mala Nurmi (Zombie), Bela Lugosi (et sa doublure Tom Mason) (Zombie), Tor Johnson (inspecteur Clay), John Becken (druide [chef des zombies]), Lyle Talbot, Dudley Marlowe, Joanna Lee, Paul Marco, Conrad Brooks, Crowsell 79 mn.

Tor Johnson (1900-1971) était un colosse chauve au regard terrifiant, une masse de chair dégageant une impression de force bestiale irrésistible, cantonné dans des rôles de « terreur » que son physique sulfureux lui réservait. Exceptionnellement, dans Plan Nive, il ne joue pas un monstre, mais un policier attaqué par les morts vivants (dont le double de Lon Chaney Jr. de Raitt Murphy dans The Lady With The Iron Mask de Raitt Murphy 1952, mais c'est surtout le fantastique qui a bénéficié de sa massive présence : The Ghost Catchers (Edward Cline 1944), The Black Sleep (Reginald Le Borg 1956), The Unearthly (Brooke Peters 1957), The Beast of Yucca Flat (1958), son rôle le plus important étant auprès de Lugosi, savant-fou dont il était le cobaye, dans Bête du Monster d'Edward Wood Jr en 1955.

**EL LADRON DE CADAVERES**  
(LE MONSTRE SANS VISAGE)  
Maxique. Sc. : Fernando Mendez. R. : Fernando Mendez. Ph. : Victor Herrera. D. : Günther Gerzo. Mus. : Federico Ruiz. Int. : Santo, Columba Dominguez, Crox Alvarado, Wolf Rubinslu, El Lobo Negro, El Tigre.

Cité pour mémoire à cause des catcheurs masqués, dont on ne sait exactement s'ils sont zombies ou lycanthropes.

**1957**  
**ZOMBIES OF MORA-TAU**  
Columbia U.S.A. Sc. : Raymond T. Marcur d'après une histoire de George H. Plympton. R. : Edward L. Cahn. Ph. : Benjamin H. Kline. D. : Sidney Clifton. Mus. : Misha Bakalemkoff. Int. : Gregg Palmer (Jeff Clark), Allyson Hayes (Mona Harrison), Autumn Russell (Jean Peters), Morris Anrum (Jonathan Eggarth), Joel Ashely (George Harrison), Marjorie Balon (Mrs Peters), Gene Roth (Sam), Leonard Geer (Johnny), Frank Hagny (chef des zombies), Karl Davis, William Basuin (zombies), Lewis Webb, Ray Crash, Corigan, Mel Curtis 69 mn.

Alison Hayes (1930-1977), l'une des zombies de Mora-Tau, a tourné de nombreux films fantastiques après avoir débuté en 1954 dans The Sign of the Pagan (Le signe du Pagan) de Douglas Sirk auprès de Jack Palance. Elle joua dans The Purple Mask (Bruce Humberstone 1955), ou Tony Curtis manant à l'épée, The Unearthly (Brooke Peters 1957), avec John Carradine, The Disembodied (Walter Grauman 1957), histoire de vaudou sans zombie, ou elle était sorcière, The Undead (Roger Corman 1957) où elle était une disciple de Satan, Attack of the 50 Feet Woman (Nathan Juran 1958), où elle devint géante après avoir été capturée par des extraterrestres, The Hunchback of Notre Dame (1960) où elle était défigurée, à la suite d'expériences de mesmérisme. Mais tous ces films fantastiques sont inédits en France ou elle est totalement inconnue.

**VOODOO WOMAN**  
Carmel Pictures U.S.A. Sc. : Russell Bender et V. Voss. R. : Edward L. Cahn. Ph. : Frederick E. West. D. : Sidney Clifton. Maq. : Paul Blaisdel. Mus. : Darrell Calker. Int. : Maria English, Tom Conway, Michael Connors, Lance Fuller, Mary Ellen Kaye, Paul Blaisdel, Paul Dibo, Martin Weiss 77 mn.

Cité pour mémoire : il s'agit d'un savant transformant à l'aide d'un serum une femme en un monstre hideux, le tout dans un décor de jungle avec indigènes sacrificiels humains, etc.

**VOODOO (ISLAND)**  
United Artists U.S.A. Sc. : Richard Landau. R. : Reginald Le Borg. Ph. : William Marquies. D. : Jack Collis. Mus. : Les Baxter. Maq. : Ted Goodley. E.S. : Jack Rabin et Louis De Wit. Int. : Boris Karloff (Philip Night), Beverly Tyler (Sara Adams), Murvyn Vye (Barney zombies), Rhodes Reason (Matthew Gunn), Elisha Cook Jr. (Martin Schuyler zombie), Jean Engstrom (Claire Winter), Glenn Dixon (Mitchell), Fredrick Ledebur (chef indigène), Owen Cunningham, Herbert Patterson, Jerome Frank 78 mn.

Né en 1902, Autrichien émigré aux U.S.A. en 1937, Reginald Le Borg est un assidu du Fantastique, enlevé jugera par sa filmographie abrégée ci-dessous. Destiny — 1944 — avec Alan Curtis. Jungle Woman — 1944 — avec J. Carol Nash. San Diego I Love You — 1944 — avec John Hall. Moonbeam Ahead — 1945 — avec Allan Jones. Susie Steps Out — 1946 — avec David Bruce. Little Lady — 1946 — avec Jo Ann Marlowe. Joe Palooka, Champion — 1946 — avec Joe Kirkwood, premier film d'une série sportive où le grand boxeur Joe Louis tenait son propre rôle. Joe Palooka in The Knock Out — 1947. Full Guy — 1947 — avec Robert Armstrong. Philo Vance's Secret Mission — 1947 — avec Alan Curtis. Joe Palooka in Winner Take All — 1948 — Trouble Makers — 1948 — et Hold That Baby — 1949 — deux films de la série Bowery Boys. Wyoming Ma — 1950 western avec Stephen Mac Nally. Young Daniel Boone — 1950 — western avec David Bruce. G.I. Jane — 1951 — avec Tom Neal. Models Inc — 1952 — avec Colleen Gray. Great Jesse James Raid — 1953 — western avec Tom Neal et Willard Parker. Sons of Jerobal — 1953 — avec Paoletto Goddard. The Black Sheep — 1956 — avec Rathbone, Lugosi, Chaney Jr., Carradine, Tor Johnson. The Dalton Girls — 1957 — avec John Sutton. Dray Ol A Madman (L'Étrange Histoire du Juge Cordier) — 1962 — avec Vincent Price. L'un de ses raïssimes films sortis en France : The Eyes of Anne Jones — 1963 — avec Francesca Annis. Mais Le Borg fut avant tout le réalisateur qui dirigea le plus souvent Lon Chaney Jr. (pas moins de six films) : Calling Dr Death — 1943 —, Weird Woman — 1943 —, The Mummy's Ghost — 1944 —, Dead Man's Eyes — 1944 —, The Black Sleep — 1956 —, House Of The Black Death — 1965. Il a abandonné le grand écran au profit du petit dans années 60.

**TEENAGE ZOMBIES**  
Governor Films U.S.A. U.S.A. Sc. : Jacques Lecoubert. R. : Jerry Warren. Ph. : Allen Chandler. D. : Jack Haffner. Mus. : Ench Bromberg. Maq. : Jack Morrison. Int. : Don Sullivan (Regg), Katherine Victor (Dr Myra), Steve Conte (Whorl), Raul Pepper (Bn Murphy (Pam), Mazi Albertson (Jube), Jaz Hawk (Morne), Nan Green (Doll), Mike Concannon, Chuck Niles, Don Neely, Mitch Evans (zombie) 73 mn.

**1958**  
**THE THING THAT COULDN'T DIE**  
(LE DÉCAPITÉ VIVANT)  
U.S.A. Sc. : David Ducan. R. : Will Cowan. Ph. : Russel Mety. D. : Eric Orton et Alex Goltzen. Mus. : Joseph

Gershenson. E.S. : Clifford Sine. Maq. : Bud Westmore. Int. : William Reynolds (Gordon), Andra Martin (Linda), Carole Kearley (Jessica), Jeffrey Stone (Mark), Robin Hughes (Gideon), Peggy Converse (Flavia), Charles Horvath, James Anderson 69 mn.

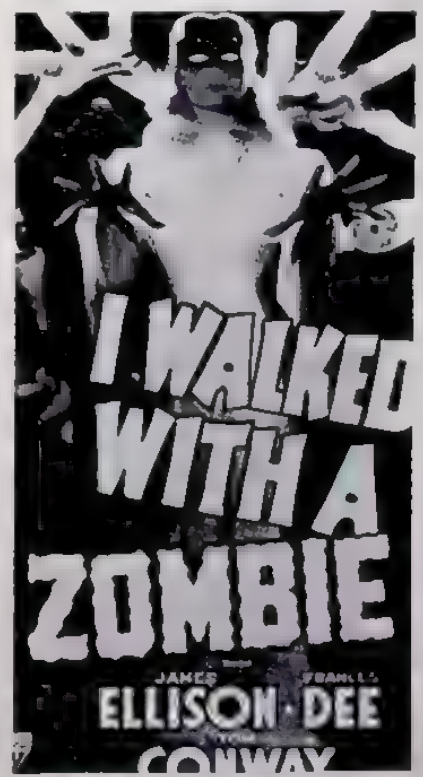
**1959**  
**INVISIBLE INVADERS**  
United Artists U.S.A. Sc. : Samuel Newman. R. : Edward L. Cahn. Ph. : Maury Gerstman. D. : Morris Hoffman. Maq. : Sheer. Int. : John, Agar, Jean Byron, John Carradine, Robert Hutton, Philip Tonge, Paul Langton, Eden Hartford, Don Kennedy, Hal Torey, Chuck Niles, Jack Kennedy 67 mn.

Né en 1921, John Agar débuta brillamment sous la direction du grand John Ford (Le Massacre de Fort Apache — 1947 —, La Charge Héroïque — 1949 —), et toujours avec John Wayne, anima le magistrat Iwo-Jima de Allan Dwan 1950. Il devient alors un assidu du Fantastique, d'abord avec The Magic Carpet (L'Âge Rouge de Bagdad) de Lew Landers — 1952 — puis avec plusieurs productions Universal de la décennie comme : Revenge of the Creature et Tarentula de Jack Arnold — 1955 —, The More People (Le Peuple de l'Enfer) de W. J. Roger — 1956 —, The Brain From Planet Arous de Nathan Juran — 1957 —, Journey To The Seventh Planet de Sidney Pink — 1962 —, et en vedette dans tous ces films, ainsi que dans les E. Pictures non fantastiques dont : Surim, The Dust of Charles Haas — 1956 —, Ride A Violent Mile de Charles Marquis Warren — 1957 —, Frontier Gun de Paul Landers — 1958 — tous des westerns, l'assidu en tête vers des rôles secondaires dans la série des westerns produits dans les années 60 par A.C. Lyles : Lawless Gun d'André Gaudin et à être pendu de William Castle — 1964 —, Young Fury (Fureur sur le Nouveau Mexique) de Christian Nyby — 1964 —, Johnny Reno (Toute la ville est coupable) de R.G. Springsteen — 1965 —, Waco du même — 1966 —, et, semble-t-il, dans l'oubli jusqu'à ce que de 1974, où le célèbre magazine américain Famous Monsters annonce sa mort, ce qui l'oblige à sortir de sa retraite pour devenir à nouveau l'acteur principal de la série de films de la série depuis un rôle mineur dans St Valentine Day's Massacre, L'Affaire A. Capone de Roger Corman — 1967 —, et méconnaissable, est revenu devant les caméras pour incarner le maire de New York dans le King Kong de John Guillermin — 1976.

**THE FOUR SKULLS OF JONATHAN DRAKE**  
Vogue Picture U.S.A. Sc. : Orville M. Hampton. R. : Edward L. Cahn. Ph. : Maury Gerstman. D. : William Gaspar. Mus. : Paul Dunlap. Int. : Edward Franz, Valerie French, Henry Daniel, Grant Richards, Paul Wexler, Paul Gavanagh, Lundsden Hare, Frank Gerstle, Howard Wendel 80 mn.

**MACUMBA LOVE (LA SORCIÈRE NOIRE)**  
United Artist U.S.A. Sc. : Norman Graham. R. : Douglas Fowley. Ph. : Rudolph Jacay (Eastmancolor). D. : Pienno Missino. Mus. : Enrico Simonetti. Int. : Walter Reed (Weiss), Zita Rodann (Venus de Viasa), June Wamston, Sarah, William Weisman Jr. (le mar de Sarah), Ruth De Souza, Naman Rastalov 88 mn.

Cité pour mémoire : drame d'amour et de la folie où est mêlée une prêtresse vaudou toujours escortée d'un magnifique serpent qui est le meilleur acteur d'un film sombrant rapidement dans le ridicule.





# FILMOGRAPHIE ZOMBIES COMMENTEE

## MYSTERIOS DE ULTRATOMBA

Aimed Production  
Mexique. Sc. : Ramon Obon R. : Fernando Mendez  
Ph. : Victor Herrera Int. : Ralph Bertrand Gaston Santos  
Map Cortes

## NIGHT OF THE GHOULS

Atomic Production  
U.S.A. Sc. : Edward D. Wood Jr. R. : Edward D. Wood Jr.  
Int. : Keene Duncan (Dracula) Valda Hansen (le fantôme blanc) Tor Johnson (Lobo), Vampira Mala Norma (le fantôme noir), Criswell (le chef des zombies)

## 1960

### THE DEAD ONE

Mardi Gras Production  
Grande-Bretagne. Sc. : Barry Mahon R. : Barry Mahon  
Ph. : Mark Dennis (couleurs) D. : Stanley Rames Int.  
Clyde Kelley Darlene Myrick, Monica Davis, John McKay  
Linda Ormond 71 mn  
Drame du Vaudou au cours des fêtes du Mardi Gras à la Nouvelle Orléans

### LOS MONECOS INFERNALES

Calderon Producciones  
Mexique. Sc. : Alfredo Saázar R. : Benito Alazra Ph.  
Enrique Wallace Mus. : A. Corde Int. : Ramon Gay Elvira Quintana, Roberto Rivera, Jorge Mondragon, Luis Aragon Nora Varyan

## 1961

### WHAT A CARVE UP

New World  
Grande-Bretagne. Sc. : Ray Cooney et Antony Hilton  
d'après The Ghoul de Frank King R. : Pat Jackson Ph.  
Monty Berman D. : Ivan King Mus. : Muir Matheson  
Int. : Kenneth Connor, Sidney James, Shirley Eaton  
Donald Pleasance, Dennis Price, Michael Gough, Valérie Taylor, Michael Gwynn, George Woodbridge 88 mn  
Connu aussi sous le titre de No Place Like Home, ce remake humoristique du film de 1933 avec Karloff réunit une belle brochette d'acteurs britannique spécialistes du Fantastique

### DR BLOOD S COFFIN

Caralan Productions  
Grande-Bretagne. Sc. : Jerry Juran, James Kelly et Peter Miller R. : Sidney Furie Ph. : Stephen Dade (couleurs)  
D. : Scott Mac Gregor Mus. : Buxton Orr E.S. : Les Bowne et Peter Nelson Int. : Kieron Moore (Dr Peter Blood), Hazel Court (Linda Parker), Ian Hunter, Fred Johnson, Paul Stockman (Steve Parker, le zombie), Kenneth Warren, Andrew Aston 92 mn  
Né en Grande Bretagne en 1926 Hazel Court a fréquemment agrémenté les films fantastiques de sa beauté albin et de son impeccable plastique Après Ghost Ship de Vernon Sewell — 1952 — et The Devil Girl From Mars de David MacDonald — 1954 — elle fut la hénée de Peter Cushing dans The Curse Of Frankenstein (Frankenstein s'est échappé) de Terence Fisher — 1957 — puis fut épouse d'Anton Diffring dans The Man Who Could Cheat Death du même Fisher en 1959 Après The Man Who Was Nobody de Montgomery Tully — 1960 — et Dr Blood's Coffin, elle gagna Hollywood ou Roger Corman l'employa dans trois films de sa série Edgar Poe : L'Enterré Vivant — 1962 — Le Corbeau — 1963 — et Le Masque de la Mort Rouge — 1964 — après quoi elle disparut du firmament cinématographique

### LA MARCA DEL MUERTO

Alameda  
Mexique. Sc. : F. Cortes et Alfredo Varela Jr. d'après une hist. de José M. Fernandez Unsan R. : Fernando Cortes Ph. : José Ortiz Ramos Mus. : Gustavo Cesar Carrón Int. : Fernando Casanova, Sonia Furo, Pedro de Aquilón Aurora Alvarado, Rosa María Galardo, E. Espino

Des morts revivent Des larges extraits de ce film seront repris en 1965 par l'Américain Jerry Warren pour The Creature of the Walking Dead

## 1962

### TALES OF TERROR (L'EMPIRE DE LA TERREUR)

American International Pictures  
U.S.A. Sc. : Richard Matheson d'après les nouvelles d'Edgar Poe R. : Roger Corman Ph. : Floyd Crosby (Panavision-Palhecolor) D. : Daniel Haller Mus. : Les Baxter Meg. : Lou La Cava E.S. Pat Dinga Int. : sketch Morella, Vincent Price (le mari de Morella), Maggie Pierce (Morella), sketch Le Chat Noir : Vincent Price (Fortunato), Peter Lorre (Montresor), Joyce Jameson (Mme Montresor), sketch Le Cas de Mr Waldemar Vincent Price (Waldemar), Debra Paget (Mme Waldemar) Basil Rathbone (Dr Carmichael), David Frankham 90 mn

### SANTO CONTRA LOS ZOMBIES

Mexican Azteca

Mexique. Sc. : Benito Alazra et Antonio Orefana R. : Benito Alazra Ph. : José Ortiz Ramos Mus. : Rau Lavista Int. : Santo Lorenza Velasquez Armando Silvestre Jaime Fernandez, Carlos Agost, Irma Serrano Dagoberto Rodriguez, Ramon Buratini 85 mn

## 1963

### ROMA CONTRA ROMA (ROME CONTRE ROME)

Italian Galathea  
Italie. Sc. : Piero Pierotti et Marcello Sanarelli d'après une idée de Ferruccio de Martino et Massimo de Rita R. : Giuseppe Van Ph. : Gabar Pogany (couleurs) D. : Giorgio Giovannini Mus. : Les Baxter E.S. : Ugo Amadori Int. : John Drew Barrymore (Aderbal), Susi Anderson (Tullia) Ettore Manni (Gaius) Ida Galli (Roma) Philippe Hersent, Mino Dorio, Ivano Staccoli Mathilde Calman, Giulio Maculani 85 mn

Fils du grand John Barrymore, John Drew Barrymore, né en 1932, ne connut pas la célébrité à Hollywood où il parut pourtant dans quelques bons films comme White The City Sleep (La Cinquième Victime) de Fritz Lang — 1956 — Exilé en Italie il se spécialisa dans les films à costumes peuplés surtout et c'est ainsi qu'on le vit dans I Cosacchi (Les Cosaques) de Tourjansky — 1959 — La Donna Dei Farachi (La Princesse du Nid) de Giorgio Rivalta — 1960 La Guerra di Troia (La Guerre de Troie) de Giorgio Ferroni — 1961 —, Ponce Pilato (Ponce-Pilate) d'Irving Rapper — 1962 — où il incarnait à la fois Jésus et Judas. Mais depuis, qu'est devenu le dernier représentant de la plus célèbre famille de comédiens américains du Septième Art ?

## 1964

### THE EARTH DIES SCREAMING

Lipsett Productions  
Grande-Bretagne. Sc. : Henry Cross d'après une histoire de Harry Spalding R. : Terence Fisher Ph. : Arthur Lewis D. : George Proctor Mus. : Elisabeth Luyensau Int. : Wilford Brimley (Jeff Norton), Virginia F. S. Pegg, Dennis Price (Taggett), Thorley Walters (Ora), Vanda Goddard (Violent) David Spencer (Met), Anna Paik (Lorna) J.C. Roman (Robert) 62 mn

### CINQUE TOMBE PER UN MEDIUM

(LE CIMETIERE DES MORTS-VIVANTS)  
MBS Cinematografica  
Italie. Sc. : Roberto Natale et Romano Migliorini R. : Ralph Zucker (Massimo Pupillo) Ph. : Carlo Di Palma Mus. : Aldo Piga Int. : Barbara Steele, Walter Brando Allured Rizzo, Marilyn Mitchell, Ricardo Garrone, Luciano Pigozzi, Tilda Tili, Ennio Barbo 86 mn

A propos de Barbara Steele, il nous faudra un jour nous pencher en détail sur la carrière de cette exceptionnelle comédienne auquel le cinéma fantastique doit tant de personnages fascinants, au nombre desquels hélas on ne peut compter celui de ce film, ici ayant provoqué la mort de son mari, elle est victime de sa vengeance posthume par créatures d'outre tombe microscopiques

### I EAT YOUR SKIN

Cinematogram Industries  
U.S.A. Sc. : Del Tenney R. : Del Tenney Ph. : François Farkas (couleurs) D. : Robert Verbermoos Mus. : Lon E. Norman Meg. : Guy Del Russo Int. : William Joyce Heather Hewitt, Betty Hilly, Lilian, Dan Stapleton, Walter Coy Robert Stanton Vancie Aikens 82 mn

### EL SEGRETO DEL DR ORLOFF

(LES MAITRESSES DU DR JEKYLL)  
Espagne-Allemagne. Sc. : Jess Frank R. : Jess Frank (Jesus Franco) Ph. : Alfonso Nieves Mus. : Dané

White D. : Antonio de Guerra Int. : Agnes Spaak, Hugh White (le zombie) Perla Cristal José Rubio  
Le Dr Jekyll a rencontré un personnage plus néfaste que Mister Hyde, mister Franco, destructeur de mythes autour de quelques uns des plus mauvais films fantastiques européens Cette aventure de Jekyll n'est pas ce qu'il a fait de pire et le zombie de service est vraiment vilain à regarder. Mais l'attrait essentiel de ses films réside dans l'anatomie généreusement dévoilée des vedettes féminines

## 1965

### CREATURE OF THE WALKING DEAD

U.S.A. Sc. : José Unsan R. : Frederic Corte et Jerry Warren Ph. : Richard Wallis Mus. : Gustavo Carrón Int. : Nicholas Raye Int. : Rock Madison Ann Wells George Todd Bruno Va Sola Willard Gross  
Production d'un pays étranger (le Mexique) à laquelle Jerry Warren a ajouté des séquences tournées avec des acteurs américains, trafic de pellicule coulé par lui, Warren, son savoir ressassé un ancêtre diabolique qui sème la mort autour de lui

### IL CONQUISTADORE DELL' ATLANTIDE (LE CONQUÉRANT DE L'ATLANTIDE ou GOLDO-CRAK A LA CONQUETE DE L'ATLANTIDE)

PCA Copro Films Italie. Sc. : Alfonso Brescia et Franco J. Este R. : Alfonso Brescia Ph. : Fausto Rossi (Techniscope-Technicolor) D. : Mario Goria Mus. : Ugo Pippini Int. : Kirk Morris (Hercule), Lucciana Gili (Vina) Helene Chancel (reine Amen) Mahmoud El-Sabba (Assur) Piero Lulli (Caterina Trentini), Livia Rossetti, Andrea Scotti 84 mn

Né en 1937 Kirk Morris connut une gloire éphémère à Cinecittà grâce à la grande époque du peplum. Citons Le Triomphe de Maciste (Amendo Amaro 1961), Maciste en Enfer (Ricardo Freda 1962) Maciste contre les coupeurs de têtes (Guido Maestri 1963) baptisé d'abord scandaleusement Tarzan chez les coupeurs de têtes, Hercules Samson et Ulysse (Pietro Francisci 1963) Samson l'invincible (A. Unsan 1963) ainsi qu'une parodie de Mario Mattioli en 1962 Deux Conquérants contre Hercules Kirk Morris passa donc sa vie à jouer d'Hercule à Samson, mais sans faire plus d'impact dans un personnage que dans un autre. Puis il a disparu comme les autres, à bras d'acier lorsque le pop-mus a cessé d'impressionner les producteurs (et le public). Notons que malgré son pseudonyme yankee Morris était pourtant le seul authentique Italien de tous les « Mi Muscles » provisoirement annexés par le cinéma transalpin. Ajoutons qu'il faudra bien un jour se pencher sur les rapports étroits entre le peplum et le Fantastique

### THE PLAGUE OF THE ZOMBIES

(L'INVASION DES MORTS-VIVANTS)  
Hammer Seven Arts  
Grande-Bretagne. Sc. : Peter Bryan R. : John Gilling Ph. : Arthur Grant (Color By De Luxe) D. : Bernard Robinson Mus. : James Bernard Meg. : Roy Ashton E.S. : Les Bowne Int. : André Morell (Sir James Forbes) Diane Clare (Sylvia Forbes) John Carson (Clive Hamilton), Jacqueline Pearce (Aline Thompson), Alexandre Davion (Harry Denver) Brock William (Dr Thompson) Michael Roper (sergent Swift) Marcus Hammond (Martinus) Roy Royston, Dennis Cinnerney, Louis Manoney Ben Arie Del Watson, Peter Diamond (zombies) 91 mn

## 1966

### EL DOCTOR SATAN

Esada  
Mexique. Sc. : José Fernandez Unsan d'après une histoire de S. Toma Be R. : Miguel Morayta Ph. : Rau Martinez Solarez D. : José Rodriguez Mus. : Luiz Hernandez Breton E.S. : A. Munoz Raveo Int. : Joaquín Cordero, Carlos Agost, Alma Delia, Fuentes José Galvez Judith Al carraga, Gina Romero Quintan Bules Antonio Raxel Roy Fletcher, Francisco G. Morales

### OPGY OF THE DEAD (ORGIES MACABRES)

Astra Productions  
U.S.A. Sc. : Edward Wood Jr. R. : Edward Wood Jr. Ph. : Robert Carmack (couleurs) Int. : Donald Criswell, Pal Barringer, Fay Silver, William Bates, Louis Ojans, John Andrews

## 1967

### EL DOCTOR SATAN Y LA MAGIA NEGRA

Classa Mohne  
Mexique. Sc. : R. : Rogelio A. Gonzalez Ph. : Rau Martinez Solarez (couleurs) Int. : Joaquín Cordero Aurora Clavel, Nos Murayama, Sonia Furo, Luiz-Mania Aguilar

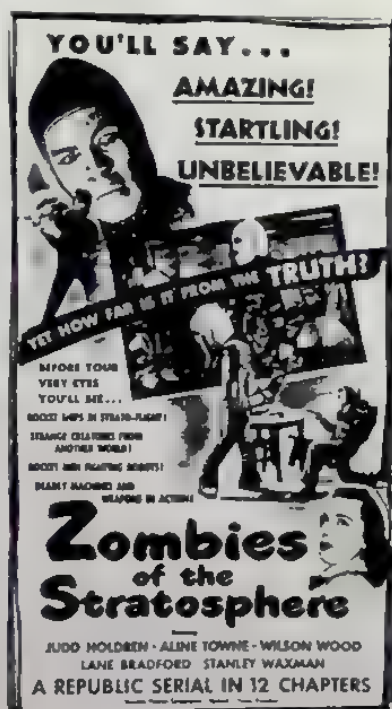
## 1968

### SANTO Y BLUE DEMON CONTRA LOS MONSTRUOS

Productions Sotomayor  
Mexique. Sc. : Rafael Garcia Traversi et Jesus Sotomayor R. : Gilberto Martinez Solarez Ph. : Rau Martinez Solarez (Eastmancolor) D. : Jose Tirado Mus. : Gustavo Cesar Carrón Meg. : Maria Del Castillo E.S. : Rau Martinez Solarez Int. : Santo, Alejandro Cruz (Blue Demon), Hedy Blue (Gloria), Jorge Rado (Dr Otto Halder), Carlo Ancira (Dr Bruno Halder), Adalberto Martinez (Gualdo), Vincente Lara Cacamá (le loup-garou), Manuel Leal (le monstre de Frankenstein), Fernando Rosales (la momie), Elise María Taco, Yolanda Pons (les vampires)

### LA MUERTE VIVIENTE

Fimex Vergara Cinecomisiones  
Mexique-U.S.A. Titre aux U.S.A. : Snake People Sc





Luis Enrique Vergara et Jack Hill. **R.**: Juan Ibanez (et Jack Hill pour les séquences tournées à Hollywood avec Karloff). **Ph.**: Raul Dominguez (et Austin Mac Kinney à Hollywood). **Eastmancolor**. **D.**: Bob O'Neill. **Mus.**: Alka Urieta. **Maq.**: Louis Lane. **E.S.**: Ross Hahn. **Int.**: Boris Karloff (comte Karl Von Molder) Julia (Annabelle Vanderborg) Carlos East (lieutenant Wilhelm) Rafael Bertrand (capitaine La Biche), Yolanda Montes (Kates), Rafael Munoz (le nain), Quintin Buines July Maichael Yolanda Duhall 89 mn

Il s'agit là de l'un des quatre films tournés par Karloff en avril-mai 1968 pour le compte du producteur mexicain Luis Vergara, déjà très malade. Karloff n'obtint pas de ses médecins l'accord d'aller tourner à Mexico, toutes ses scènes furent donc réalisées à Hollywood (les interprètes mexicains s'étant déplacés pour lui donner la réplique) une bouteille d'oxygène étant constamment auprès du vieil acteur très handicapé par l'arthrite et les suites d'une pneumonie dont il ne devait jamais se relâcher. Après ces quatre co-productions, où sa participation n'exigea pour chacune que quelques jours de travail le grand et cher Boris ne put que travailler à trois émissions télévisées avant de se résigner à regagner son pays natal pour y mourir le 2 février 1969. Ce jour-là un acteur disparaissait mais une légende naissait !

#### THE ASTRO-ZOMBIES

Gemini Films

**U.S.A. Sc.**: Ted V. Mikels et Wayne Rogers. **R.**: Ted V. Mikels. **Ph.**: Robert Maxwell (couleurs). **D.**: Wallace Moon. **Mus.**: Nico Karski. **Int.**: Wendell Corey Joan Patrick John Carradine Tom Pace Rafael Campos Tura Salana 90 mn

Wendell Corey (1914-1968) participa à quelques grands films d'aventures comme *Man Eater of Kumaon* (Le Mangeur d'Hommes) de Byron Haskin avec Sabu — 1948 — *The Great Missouri Raid* (Les Rebelles du Missouri) de Gordon Douglas — 1948 — *The Wild Blue Yonder* (Tonnerre sur le Pacifique) d'Alan Dwan — 1951 — *The Wild North* (Au Pays de la Peur) d'Andrew Maron — 1952 *Laughing Anne* (La Tropicale du Désir) de Herbert Wilcox — 1954 — *The Bold and the Brave* de Lewis Foster Waco de R.G. Springsteen etc. Il a incarné, malgré un visage doux et mélancolique, l'impacable tueur de *The Killer is Loose* (Le Tueur s'est Evadé) de Budd Boetticher — 1956. C'est avec le Fantastique qu'il termina sa carrière tournant coup sur coup *Picture Mommy Dead* de Bert I. Gordon, film d'épouvante — 1966 — *Women of the Prehistoric Planet* d'Arthur Pierce — 1966 et le présent film de Ted V. Mikels qui précède de peu sa disparition.

#### IM SCHLOSS DER BLUTIGEN BEGIERDEN

Allemagne de l'Ouest. **Sc.**: Eric Martin Schnitzler et Percy G. Parker. **R.**: Percy G. Parker (Adrian Hoven). **Ph.**: George Herrero Martin et Franz Hofer (couleurs). **Mus.**: Jerry Van Rooyen. **Int.**: Howard Vernon Janine Reynaud, Michel Lemoine Jan Hendricks, Elvira Bernadoff Jany Clair Claudia Blumhuth Diana Lorys 85 mn

Adrian Hoven (1923-1980) est un acteur dont la carrière débuta en 1947 et qui tourna notamment *Der Holl* (Roll Hanson 1950), *Amiral Canaris* (Alfred Wiedemann 1954), *Liane*, *L'Esclave Blanche* (Edward Von Borosdy 1958) (pièce tentant pour lancer un Tarzan féminin incarné par Marion Michael), *L'Enferme de l'Aradémie Verte* (Frank Marischka-1960), *L'Orchidée Rouge* (Holmut Ashley 1961) avec Christopher Lee, *La Nuit des Vampires* (Alois Von Rathony-1963) parmi de nombreux films où il fut dirigé par Veit Harlan, Willy Forst, Harald Reinl ou Gustav Friedlich, tous très réputés. Outre *Rhin* On l'a vu aussi dans *Nacronomicon* (Jesus Franco-1968) Devenu réalisateur en 1966 Adrian Hoven s'est cantonné dans le Fantastique l'horreur sanglante et l'érotisme. Citons *Der Morder Dem Sedenschall* (1966) poiret tenté d'épouvante, *Haxen Bis Auf Blut Gequoll* (La Marou du Diable-1969) avec Herbert Lom et les séquences de torture sont d'un réalisme horrible (du moins dans la version intégrale projetée au Festival du Film Fantastique de Paris), *Siegfried Und Das Geheimnis Sexualleben Der Niebelungen* (Les Fantastiques Amoureux de Siegfried 1970), desservi par un budget étiqué, *Curse of The Devil* (La Torture-1972) autre histoire d'inquisition au titre explicite.

#### NIGHT OF THE LIVING DEAD

(LA NUIT DES MORTS-VIVANTS)

Image Ten Productions

**U.S.A. Sc.**: John A. Russo et George Romero d'après un sujet original de George Romero. **R.**: George Romero. **Ph.**: George Romero. **Déc.**: Charles O'Dale. **Maq.**: Karl Hardman, Marilyn Eastman et Bruce Capisio. **E.S.**: Regis Surnitski et Tony Pantanello. **Int.**: Duane Jones (Ben), Judith O'Dea (Barbara), Russell Streiner (Johnny), Karl Hardman (Harry), Keith Wayne (Tom), Judith Ridley (Judy), Marilyn Eastman (Helen), Kyra Schon (Karen), Charles Craig (commentateur T.V.), George Romero (reporter) et les zombies. Bill Heinzmann, Bill Cardillo, Samuel Solito, John Simpson, Herbert Summer, Al Croft, Sharon Carol, Philip Smith, Mark Ricci, Les Hartmann, Jack Givens, Paula Richards, Ella Mae Smith, Richard Ricci, William Burchinal, Ross Harris, Dave James, Steve Hutsko, William Mogush, Randy Burr 96 mn

#### 1969

##### DRACULA VERSUS FRANKENSTEIN

Independant International

**U.S.A. Sc.**: William Pugsley et Samuel Sherman. **R.**: Al Adamson. **Ph.**: Gary Grava et Paul Glickman (De Luxe Color). **D.**: Kenneth Strickland et Ray Marikham. **Mus.**: William Lava. **Maq.**: Tony Tamey. **E.S.**: Robert Le Bar et George Barr. **Int.**: J. Carroll Nalish (Dr Durea-Frankenstein), Lon Chaney Jr. (Grotton), Angelo Rossitto (Grazbo), Zandor Vorkov (Dracula), John Bloom (le monstre), Forrest J. Ackerman (Dr Beemont), Regina Carol (Judit), Anthony Easley (Mike), Jim Davis (sergent Martin), Russ Tamblin 90 mn



C'est Lon Chaney Jr qui est un ressuscité grâce aux travaux du Dr Frankenstein. Naïf dans cette production (mal) réalisée par Al Adamson. Ce film bénéficie pourtant d'atouts importants, dont celui constitué par Kenne Strickland auteur du fameux décor de laboratoire des Frankenstein de James Whale. Décor qu'il a reconstruit avant de le réutiliser pour le *Young Frankenstein* de Mel Brooks.

#### THE OBLONG BOX (LE CERCUEIL VIVANT)

A.I.P. Anglo Emu

**Grande-Bretagne. Sc.**: Laurence Huntington d'après le conte d'Edgar Poe. **R.**: Gordon Kessler. **Ph.**: John Coquillon (Eastmancolor). **D.**: George Fenns. **Mus.**: Harry Robinson. **Int.**: Vincent Price, Christopher Lee, Hilary Dwyer, Alastair Williamson, Peter Arne, Carl Rigg, Rupert Davies, Harry Baird 91 mn

Pas de zombie véritablement ici, mais un cataclysme victime d'un sorcier noir. Voir à ce sujet notre précédent dossier réservé à Vincent Price (n° 17 et 18).

#### SANTO Y BLUE DEMON

EN EL MUNDO DE LOS MUERTOS

Solomayor Productions

**Mexique. Sc.**: Rafael Garcia Traversi. **R.**: Gilberto Martinez Solares. **Ph.**: Raul Martinez Solares (couleurs). **Mus.**: Gustavo C. Camon. **Int.**: Santo, Blue Demon, Pilar Polanco, Carlos Leon, Antonio Rangel, Guillermo Blanch, Mary Montiel

#### 1970

##### IL DIO SERPENTE (LA POSSEDEE DU VICE)

Finarco Films

**Italie-Venezuela. Sc.**: Piero Vivarelli et Ottavio Alessi. **R.**: Piero Vivarelli. **Ph.**: Benito Ferran (couleurs). **Mus.**: Augusto Martelli. **Int.**: Maria Cassini (Paola), Sergio Tiramoni (Tonio), Beryl Cunningham (Ste-A). Evansi Marquez 70 mn

Malgré un titre français l'appartenant aux productions érolques, il s'agit plutôt d'un sujet onirique préné de séquences exotiques où le Dieu Serpent du titre original se transforme en humain pour posséder la femme nue offerte en sacrifice. Le tout avec figuration de zombies et danses rituelles.

#### 1971

##### CHRISTINA, PRINCESSE DE L'EROTISME

Prodis Films

**France-Espagne. Sc.**: Jesus Franco. **R.**: Jesus Franco. **Ph.**: Jose Ciment (couleurs). **Mus.**: Bruno Nicola. **Int.**: Howard Vernon, Britt Nichols, Paul Muller, Christina Von Blanc, Anne Libert, Rosa Pajomares. Jesus Franco, Alice Anno 80 mn

Autre titre. Une Vierge. Chez les Morts-Vivants. Encore un sous-produit où les morts se mêlent aux vivants sans que l'on sache trop s'il s'agit ou non d'un rêve. Ce dont on est sûr, c'est que le film est nul !

#### TALES FROM THE CRYPT (HISTOIRES D'OUTRE-TOMBE)

Amicus

**Grande-Bretagne. Sc.**: Milton Subotsky. **R.**: Freddie Francis. **Int.**: sketch. *Poetic Justice*. Peter Cushing, Robin Philips 92 mn

Voir notre dossier Peter Cushing (n° 19) au sujet de ce seul rôle du zombie tenu par Cushing. Rôle qui, rappelons-le, lui valut le Prix d'Interprétation du Festival de Paris en 1973.

#### LA NOCHE DEL TERROR CIEGO (LA REVOLTE DES MORTS-VIVANTS)

Plata Films Intelfilm

**Espagne-Portugal. Sc.**: Amando De Ossorio. **R.**: Amando De Ossorio. **Ph.**: Pablo Ripoll (Eastmancolor - 70 mm). **Déc.**: Jaime Duarte De Brito. **Mus.**: Antonio Garcia Abril. **Maq.**: Jose Luis Campos. **Int.**: Cesar Bueri (Roger), Lone Fleming (Betty), Heen Harp (Virginia), Maria Silva (Maria), Joseph Thama (Pedro), Carmen Cir, Antonio Orengo, Rufino Ingles, Juan Cortes, Francis, Co. Sanz, Veronica Llimera, Simon Amador Garbadi 87 mn

#### LA ORGIA DE LOS MUERTOS (LES ORGIES MACABRES)

Petruxa Prod max

**Espagne-Italie. Sc.**: José-Luis Merino et Ennio Coombo. **R.**: José Luis Merino. **Ph.**: Modesto Rizzolo (Eastmancolor). **D.**: Eduardo Torre. **Maq.**: Julian Ruiz. **Int.**:

Stan Cooper, Denise Zancanella, Charles Cuncy, Gerald Tichy, Paul Naschy, Igor, Ivano Raimo 96 mn

#### 1972

##### LA INVASION DE LOS MUERTOS

**Mexique. Sc.**: Rene Cardona Sr. **R.**: Rene Cardona Sr. **Ph.**: Couleurs. **Int.**: Alejandro Cruz (Blue Demon), Cristina Londer, Jorge Mistral, Cesar Silva (Dracula), Luis Manscal (Zombie), Tarzan (le monstre de Frankenstein)

##### NEITHER THE SEA NOR THE SAND

Tigon Pictures

**Grande-Bretagne. Sc.**: Gordon Honeycombe d'après son roman. **R.**: Fred Burnley. **Ph.**: David Muir (Eastmancolor). **D.**: Michael Brestow. **Mus.**: Nahum Heiman. **Maq.**: John O'Gorman. **Int.**: Susan Hampshire (Anna), Michael Petrowich (Hugh), Frank Finlay (George), Michael Craze (Colin), Jack Lambert (Dr Irving), David Garth (Mac Kay), Betty Duncan (Mrs Mac Kay), Anthony Bohn (Delamare) 96 mn

Née en 1941, Susan Hampshire, révélée au public français par le feuilleton télévisé *La Dynastie des Forsythe* a tourné plusieurs productions où fleurissent le mystère et l'insolite, parmi lesquelles *During One Night* (La Nuit du Désir) de Sidney Fyne — 1961 — *Night Must Fall* (La Force des Ténèbres) de Karl Reisz — 1964 — *The Tigon Factor* (Le Signe du Tringone) de Cyril Frankel — 1967 — et surtout *Maupertius* de Harry Krumel — 1971 — où elle était magistrale dans un triple rôle. Son charmant minois a ébloui d'autres films de qualité comme *David Copperfield* de Delbert Mann — 1959 — *Monte Carlo or Bust* (Gonflés à Bloc) de Ken Annakin — 1968 — *Living Free* (Iles pour les Libres) de Jack Collier — 1972 — où elle incarnait Jou Adamson.

##### LA REBELION DE LAS MUERTAS

Protifilms

**Espagne. Sc.**: Jacinto Molina. **R.**: Léon Kimowsky. **Ph.**: Francisco Sanchez (Eastmancolor Panoramique). **Mus.**: Juan Carlos Calderon. **D.**: Gumersindo Andres. **Maq.**: Miguel Sese. **E.S.**: Manuel Gomez. **Int.**: Paul Naschy (Kantaka, Kinsna), Rommy, Mira Miller, Vic Wiener, Maria Kosty, Aurora De Alba, Norman Kastle, Luis Ciges, Pedro Besart, Antonio Pica, Ramon Lido, Elsa Zabala 95 mn

##### DR DEATH, SEEKER OF SOULS

Cinerama Production

**U.S.A. Sc.**: Sal Pont. **R.**: Eddie Saeta. **Ph.**: Ken Waseford et Emu Oster (Couleurs). **D.**: Edward Graves. **Mus.**: Richard La Salle. **Maq.**: Segued Geline. **Int.**: John Considine (Dr Death), Cheryl Miller (Vaughn), Barry Coe (Fred Saunders), Stewart Moss (Gill Saundh), Leon Asan (Thor), Jo Morrow (Laura Saunders), Florence Marly, Moe Howard 93 mn

Âgé de Mille ans, un savant fou transfère les âmes des morts dans le corps des vivants, mais n'ayant pas vu le film, nous ignorons comment il procède !

##### EL ESPANTO SURGE DE LA TUMBA

Protifilms

**Espagne. Sc.**: Jacinto Molina. **R.**: Carlos Aured. **Ph.**: Manuel Merino (Eastmancolor-Panoramique). **Mus.**: Carmelo Bernola. **D.**: Gumersindo Andres. **Maq.**: Juan Ruiz. **E.S.**: Antonio Molina. **Int.**: Paul Naschy (Hugo, André, Alanc), Emma Cohen (Elvira), Vic Wiener (Maurice), Helga Lina (Mabelle de Lancr), Christina Sunan (Paula), Betsabe Sharon (Sylvie), Julio Pean (Juan), Luis Ciges (Alan) 90 mn

##### SANTO CONTRA LA MAGIA NEGRA

(MAGIE NOIRE A HAITI)

Flaura Cinematografica

**Mexique. Sc.**: Rafael Garcia Traversi. **R.**: Alfredo B. Crevenna. **Ph.**: Alfredo Unbe (Eastmancolor). **Mus.**: Gustavo Cesar Camon. **E.S.**: Enrique Cutierrez. **Int.**: Santo, Elsa Cardenas, Sasha Montenegro, Gerry Jones, Fernando Oses, Guillermo Galvez, Ismael Ramirez, Carlos Suarez, Alexandre Abraham, Lue Gorge, Cesar Del Campo, Jean Claude Cadet 100 mn

##### SANTO VS LOS CAZADORES DE CABEZAS

Zacarias Productions

**Mexique. Sc.**: Rene Cardona d'après une idée de Adolfo Torres Portillo. **R.**: Rene Cardona. **Ph.**: Rosalio Serna (Couleurs). **Mus.**: Luis Hernandez Breton. **Int.**: Santo, Nada Milton, Freddy Fernandez, Rene Cardona, Enrique Lucero, Enrique Porton, Guillermo Hernandez

##### PANICO EN EL TRANSIERIANO

(TERREUR DANS LE SHANAOI-EXPRESS)

Granada Films

**Esp.-G. Br. Sc.**: Eugenio Martin et Armand d'Ussau. **R.**: Eugenio Martin. **Ph.**: Alejandro Udo (Eastmancolor). **Déc.**: Ramiro Gomez. **Mus.**: John Cavacas. **E.S.**: Pablo Perez. **Maq.**: Juan Ruiz. **Int.**: Peter Cushing (Dr Wells), Christopher Lee (Sir Saxon), Alberto de Mendoza (le moine), Telly Savalas (capitaine Kazan), Sava Tortosa, Julio Pena, Georges Rigaud, Helga Lina, Angel Del Pozo, Fernando Halbeck 90 mn

##### MALATESTA'S CARNIVAL

Windmill Films

**U.S.A. Sc.**: Christopher Speeth d'après une histoire de Werner Liepholt. **R.**: Christopher Speeth. **Ph.**: Christopher Speeth (Couleurs). **Déc.**: Alan Johnson, Woody Strange et Lance Sims. **E.S.**: Richard Grosser. **Int.**: Janine Calazo, Jerome Dempsey, William Preston, Lenny Balkor, Hervé Villechaze 90 mn

Cré pour mémoire dans un Luna-Park, les vivants sont attaqués et dévorés par les goules du Génie du Mal. Film à la réalisation assez primaire et aux maquillages sombres, voire grotesques, tout cela sent l'amateurisme et ne présente pas, en outre, de vrais zombies. Dommage à y avoir une idée.



# FILMOGRAPHIE ZOMBIES COMMENTÉE

**CHILDREN SHOULDN'T PLAY WITH DEAD THINGS**  
Genesi Films Distributing  
**U.S.A.-Canada.** Sc.: Benjamin Clark. R.: Benjamin Clark (Bob Clark). Ph.: Jack Mac Gowan (Couleurs). Déc.: David Trimble. Mus.: Carl Zutter. Maq.: Alan Ormsby. Int.: Alan Ormsby (Alan), Anya Ormsby (Any), Jane Daly (Terry), Valene Manchos (Val), Jeffrey Giles (Jeff), Paul Cronin (Paul), Ray Englemann (Ray), Bib Felp (Emerson), Bruce Solomon (Winn), Seth Slatery (Orville le zombie). 85 mn.

**EL ATTAQUE DE LOS MUERTOS SIN OJOS (LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS)**  
Andia Century  
**Espagne.** Sc.: Amando De Ossorio. R.: Amando De Ossorio. Ph.: Miguel Méa (Eastmancolor). D.: Cruz Balartena. Mus.: Anton Garcia Abril. Maq.: Jose-Luis Campo. Int.: Tony Kendall (Jack), Esperanza Roy (Vivien), Fernando Sancho (Duncan), Francisco Brana (Dacosta), Luis Barboo, Loretta Tovar (Marsha), Lone Fleming (Amala), Ramon Lillo, Jose Canalejas, Joseph Thelmann, Muna Rodriguez, Juan Cazalla, Betsabé Ruiz, Francisco Sanz, Ramon Centenero. 84 mn.

**MESSIAH OF EVIL**  
**U.S.A. 1973.** Sc.: Gloria Katz et Willard Huyck. R.: Willard Huyck. Ph.: S. Katz (Technicolor Techniscope). Mus.: S. Conrad. Maq.: Bud Miller. Int.: Michael Greer, Mananna Hill, Anita Ford, Royal Dano, Elissa Cook, Jr. Joy Bang. 90 mn.

**EL BULOQUE MALDITO (LE MONDE DES MORTS-VIVANTS)**  
Andia Century Films  
**Espagne-Allemagne.** Sc.: Amando De Ossorio. R.: Amando De Ossorio. Ph.: Raul Arlotto (Eastmancolor). Déc.: Eduardo Torre de la Fuente. Mus.: Anton Garcia Abril. Maq.: Carlos Parada. Int.: Maria Perschy (Li Jane), Jack Taylor (Gunther), Barbara Rey (Noemie), Manuel De Blas (Sergio), Carlos Lemos (Gruber), Blanca Estrada, Margarita Merino. 82 mn.

**DEAD OF NIGHT (LE MORT-VIVANT)**  
Euroopa International  
**U.S.A.-Canada.** Sc.: Alan Ormsby. R.: Bob Clark. Ph.: Jack Mac Gowan (Technicolor). Mus.: Carl Zutter. Maq.: Alan Ormsby et Tom Savini. Int.: Richard Bacus (Andy), John Marley (Charley, le père), Lynn Carlin (Christine la mère), Henderson Forsythe (Dr Allman), Anya Ormsby (Cathy, la sœur), Jane Daly (Joan), Jeff Gillen (le routier). Titre TV: *Deathdream*. Avec la même équipe technique Benjamin (Bob) Clark a réussi un chef d'œuvre, après le médiocre *Children* de la même année.

**LA NOCHE DE LOS BRUJOS**  
Profilms  
**Espagne.** Sc.: Amando de Ossorio. R.: Amando de Ossorio. Int.: Simon Andreu, Kal Mansa, Jack Taylor, Maria Kosti, Lorena Tower, Joseph Thelmann, Barbara Rey. Couleurs. 80 mn.  
Pas de zombies au sens propre du mot dans ce film de jungle et de sorcellerie mais les têtes coupées qui peuvent être assimilées à nos turbulents évadés des tombes.

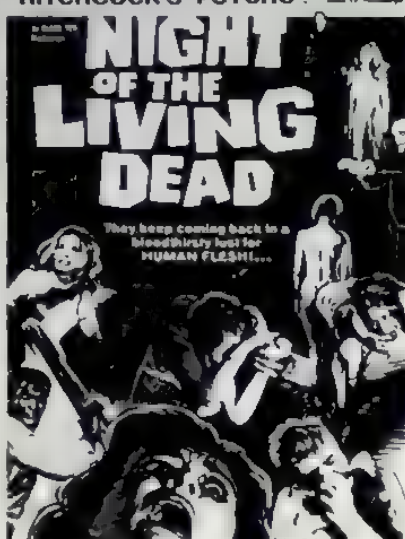
**1974**  
**LA NOCHE DE LAS GAVIOTAS (LA CHEVAUCHÉE DES MORTS-VIVANTS)**  
Profilms

**Espagne.** Sc.: Amando de Ossorio. R.: Amando de Ossorio. Ph.: Francisco Sanchez (Eastmancolor). Déc.: Gumersindo Andres. Mus.: Anton Garcia Abril. E.S.: Jose Gomez Soria. Maq.: Cristobal Crado. Int.: Victor Pelti (Henny), Maria Kosti (Joan), Julia Saly (Callahan), Sandra Mozarowski (Lucia), José Antonio Calvo (Pepo). 87 mn.

Né en 1955, Julia Saly est rapidement devenue une assidue du film fantastique espagnol, après avoir débuté à 17 ans dans *La Guerra de Ralael* Gil Elie a tourné pour Amando de Ossorio (*La Endemoniada* 1975), pour Leon Klimowsky (*Muerte de un Quinqu* 1975), pour Jose-Luis Madrid (*Muerte de un Presidente* 1976), mais est surtout devenue partenaire attitrée de Paul Naschy dans tous les films réalisés par celui-ci sous le nom de Jacinto Molina. *Inquisition* (1976), *El Huerto de Frances* (1976), *Madrid al Desnudo* (1978), *Los Cantabros* (1980), *El Carnaval de Las Bestias* (1980), *El Retorno del Hombre Lobo* (ou Naschy était le loup-garou et Julia Saly la comtesse Batnory-1980), *Palacio Real de Madrid* (1981).

**SUGAR HILL**  
American International Pictures  
**U.S.A.** Sc.: Tim Kolly. R.: Paul Mastansky. Ph.: Bob Jessup (Movelab West Color). Maq.: George Edds. E.S.: Ray Downey. Int.: Maria Bue (Dana - Sugar - Hill), Robert Quarry (Morgan), Don Pedro Colley (Baron), Richard Lawson (Valentine), Betty Ann Rees (Celeste), Zara Culley (Mama Mathresse), Larry Johnson (Langston), Charles Robinson (Fabulous), Rick Hagood (Tank), El

"MORE TERRIFYING THAN HITCHCOCK'S 'PSYCHO'!"



Geldhardt (O'Brien), Thomas Carroll (Baker), Albert J. Baker (George), Raymond E. Simpson (King), Charles Krohn (Capitane), Jack Bell (Packhurst), Walter Price (prêcheur), Tony Brubaker (zombie). 90 mn.

**NO PROFANAR EL SUENO DE LOS MUERTOS (LE MASSACRE DES MORTS-VIVANTS)**  
Star Films Caprolina

**Espagne-Italie.** Sc.: Sandro Continenza, Marcello Coscia, Juan Cobos et Miguel Rubio. R.: Jorge Grau. Ph.: Francisco Sempere (Eastmancolor Panoramique). Déc.: Ralael Fern. Mus.: Giuliano Sorgini. E.S.: Luciano Beid et Antonio Balandin. Maq.: Gennetto de Rossi. Int.: Cristina Galbo (Edna), Ray Lovelock (George), Arthur Kennedy (McCrack), Aldo Massasso (Kinsey), Giorgio Trestini (Craig), Roberto Pesse (Benson), Jose Luis Llanes (Martin), Jeannine Mesire (Kati), Gongher Gatti (Keith), Fernando Hlbeck (Guinne), Vera Drudi (Mary), Vincente Vega (Dr Dufield), Peco Sanz (Peikins), Anita Colby, Paul Benson, Isabel Mestre, Victor Salan. Extérieurs tournés en Angleterre, surtout à Manchester. Titre anglais: *The Living Dead at the Manchester Morgue*.

**LA CRUZ DEL DIABLO.**  
Bulnes Productions

**Espagne.** Sc.: Jacinto Molina et Juan Jose Porto d'après 3 nouvelles de Gustavo Adolfo Becquer. R.: John Gilling. Ph.: Fernando Arrabal (Eastmancolor). E.S.: Pablo Perez. Maq.: Cristobal Crado. Int.: Carmen Sevilla (Maria), Adolfo Mars Jlich (Cesar), Emma Cohen (Beatriz), Eduardo Fajardo (Enrique), Monica Randall (Justine), Tony Isbert (Ingo), Fernando Sancho (Ignacio), Ramon Olveros (Dawson), Silvia Viro (Ines), Eduardo Canto, Pascua Hernandez, Antonio Ramis, Mariano Cristobal. 97 mn.  
Gustavo Adolfo Becquer (1836-1870) écrivain né à Séville fut l'auteur de belles légendes fantastiques dont: «Le Christ à tête de mort», «Le bracelet d'or», «Le miséricorde», «Le rayon de lune» et «Le mont des revenants», c'est de ce dernier récit que s'est inspiré le scénariste Jacinto Molina (Paul Naschy). Ce film est, à notre connaissance, le dernier qu'il tourne. John Gilling qui serait, depuis, devenu auteur en Espagne. Recyclage qui regretterait tous les amateurs de Gilling qui demeurera pour nous comme l'un des meilleurs scénaristes du fantastique britannique (l'impass aux violences. La repile. Le spectre du chat. L'invasion des morts vivants etc.).

**SHOCK WAVES (LE COMMANDO DES MORTS-VIVANTS)**  
Zopur Company

**U.S.A.** Sc.: Ken Wiederhorn et John Harrison. R.: Ken Wiederhorn. Ph.: Rauben Trane et (prises de vues sous-mannes) Irving Pore (Technicolor). Déc.: Jessica Sack. Mus.: Richard Enhorn. Maq.: Alan Ormsby. Int.: Peter Cushing (commandant Scar), Brooke Adams (Rose), Fred Buch (Chuck), John Carradine (capitaine Ben), Jack Davidson (Norman), Luke Hapin (Keith), D.J. Sidney (Beverly), Don Stout (Dobbs), Clarence Thomas, Gary Levinson, Bob Miller, Jay Maeder (zombies). 86 mn.

**THE DEVIL'S MEN (LA SECTE DES MORTS-VIVANTS)**  
Poseidon Films et Gilly Pictures

**Grande-Bretagne-Grec.** Sc.: Arthur Rowe. R.: Costa Carayannis. Ph.: Ars Stavrou (Eastmancolor). Mus.: Brian Eno. E.S.: Zoran Rotenick. Int.: Peter Cushing (Corfax), Donald Pleasence (père Rottel), Costas Skouras (Milo), Luan Peters (Laure), Fernando Bistari (Tom), Nikos Verteks (Ian), Gelsomina (Beth), Bob Behling, Jan Lyle, Anna Mantourani. 92 mn.

**LEONOR**  
Arcade Productions

**France-Espagne-Italie.** Sc.: Juan Bunuel, Michel Nudzi et Pierre Mantigneux d'après une nouvelle de Ludwig Tieck. R.: Juan Bunuel. Ph.: Lucian Tovoli (Couleurs). Déc.: Enrique Alarcon. Mus.: Ennio Morricone. Int.: Michel Piccoli (Richard), Fr. Ullmann (Leonor), Ornella Muti (Catherine), Antonio Ferrandes (Thomas), Carlos Coque (Gregorio), Jose-Luis Romero (Mathieu),

Jose Maria Caffarel (le docteur), Jose Moreno (Arnau), Angel del Pozzo (le chapelain), Jorge Regaud. 98 mn.

**GAMMA 693**  
Douglas Winston Enterprises  
**U.S.A. 1976.** Sc.: Joel Reed. R.: Joel Reed. Int.: Georges Wilson, Sharon Carr, Richard Clark. Autre titre: *Night of the Wermacht Zombies*.

**1977**  
**DAWN OF THE DEAD (ZOMBIE)**  
Laurel Group Incorp

**U.S.A.-Italie.** Sc.: George Romero et Dan Argento. R.: George Romero. Ph.: Michael Gornick (Eastmancolor). Déc.: Jose Caruso et Barbara Rulsher. Mus.: Dario Argento, Les Goblin. E.S.: Gary Zeller et Don Berry. Maq.: Tom Savini. Int.: David Emgo (Stephen), Ken Foree (Peter), Scott H. Reininger (Roger), Gaylen Ross (Fran), George Romero (reporter T.V.), Tom Savini (le chef des Hells Angels). 115 mn.

**1979**  
**LA REGINA DEI CANNIBALLI ou ZOMBIE HOLOCAUST (LA TERREUR DES ZOMBIES)**  
Fulvia Films

**Italie.** Sc.: Fabrizio de Angelis. Walter Patriarca et Romano Scandamano. R.: Franco Martinelli (Franco Martinelli), Marino Girolami. Ph.: Fausta Zucco (Technicolor). Déc.: Vincenzo Montez. Mus.: Nico Fidenco. E.S.: Maurizio Trani et Rosano Rosiporo. Int.: Ian Mac Culloch (Peter Chandler), Alexandra Delli Colli (Laure), Sherry Buchanan (Susan), Peter O'Neal (Georges), Donald O'Brien (Dr O'Brien). 83 mn.

**LA NOTTE EROTICA DEI MORTI VIVENTI (LA NUIT FANTASTIQUE DES MORTS-VIVANTS)**  
Stefano Films

**Italie.** Sc.: Arside Massaccesi (Joe d'Amato). R.: Arside Massaccesi (Joe d'Amato). D.: Ennio Michelton. Mus.: Piolo Kennedy. Ph.: Arside Massaccesi (Joe d'Amato) (couleurs). Maq.: Massimo Camilotti. Int.: Laura Gemser, George Eastman, Dico Furnari, Mara Shannon. 82 mn.

**THE ISLAND OF THE LIVING DEAD ou ZOMBIE 2 (L'ENFER DES ZOMBIES)**  
Variety Films

**Italie.** Sc.: Elisa Bagnoli. R.: Lucio Fulci. Ph.: Sergio Savati et (séquences sous-marines) Ramon Bravo et Paolo Curlo (Technicolor Scope). Déc.: Carlo Ferri. Mus.: Fabio Frizzi et Giorgio Tucci. E.S.: Gennetto de Rossi. Maq.: Gennetto de Rossi et Maurizio Trani. Int.: Tisa Farrow (Ann Bowles), Ian Mac Culloch (Peter West), Richard Johnson (Dr Ménard), Olga Karlatos (Mme Ménard), Al Cliver (Brian Hill), Auretta Gay, Stefania d'Amario. 88 mn.

**1980**  
**DEAD AND BURIED (REINCARNATIONS)**

**U.S.A.** Sc.: Ronald Shustel. Dan O'Bannon d'après une histoire de Jeff Mier et Alex Stein. R.: Gary A. Sherman. Ph.: Steve Postler (Technicolor). Mus.: Joe Renzetti. Maq.: Stan Winston et William Munas. Int.: James Farentino (Dan), Melody Anderson (Janet), Jack Alberman (Dr Dobbs), Dennis Redfield (Ron), Nancy Locke Hauser (Linda), Lisa Blount (la fille sur la plage), Robert Englund (Harry), Bill Quinn (Ernie), Michael Currie (Herman), Christopher Allott (Le Moyné), Joe Medaks (docteur), Macon McCalman (Ben). 90 mn.

**PAURA NELLA CITTA DEI MORTI VIVENTI (FRAYEURS)**  
Dania Films

**Italie.** Sc.: Lucio Fulci et Dardana Sarchetti. R.: Lucio Fulci. Ph.: Sergio Savati (Technicolor). Déc.: Massimo Gelyny. Mus.: Fabio Frizzi. E.S. et Maq.: Gennetto de Rossi et Franco Ruffini. Int.: Christopher George (Peter Bell), Catriona McColl (Mary Woodhouse), Carlo de Mejo (Gerry), Antonella Interlanghi (Emily), Giovanni-Lombardo Radice (Bob), Janet Agren (Sandra), Daniela Doria, Fabrizio Giovina, Luca Pessner, Venantino Venantini, Michele Soavi, Luciano Rossi, Robert Samson, Adélaide Asio. 92 mn.

**LE LAC DES MORTS-VIVANTS**  
Eurociné

**France-Espagne.** Sc.: Julian Esteirn (Daniel Lescœur). R.: J.A. Lazer (Jean Rollin). Ph.: Max Monié (couleurs). Mus.: Daniel White. E.S.: Michael Nizzo. Maq.: Christine Sauvage. Int.: Howard Vernon, Anouchka, Pierre Escourrou, Anthony Mayans, Nadine Pascale, Jean Rollin.

Né en 1914, Howard Vernon s'est rendu célèbre par ses interprétations de germaniques officiers ou espions dans quelques bons films comme *Boulo de Suif* (Christian Jaque-1945), *Le père Tranquille* (Noël Noël 1946), *Le Silence de la Mer* (J.P. Melville-1948); on le vit aussi dans quelques films d'aventures comme *La Tour Eiffel* (Burgess Meredith-1948), *Black Jack* (J. Duvvett 1949) ou *La Taverne de New-Orleans* (William Marshall-1950). Après *Le Diableux* de *Le Mabusse* (F. Lang-1960), Vernon s'est adonné au Fantastique européen de la prière espèce le plus souvent sous la direction de l'incallable Jesus Franco. Citons *L'Hombre de la Vertu* (1961), *Le Sadeux* Baron Von Claus (1963), *Dans les Griffes du Manaque* (1965), *Les Infortunes de la Vertu* (1968), *Le Trône de Feu* (1969), *Dracula prisonnier de Frankenstein* (1971) ou Vernon, sans jouer la parodie, est le plus grotesque des Dracula, *Les Expériences Erotiques de Frankenstein* (1971) où il est Castiglione, etc. Ces films, plus érotico-pornographiques que de terreur alternent avec d'autres, plus franchement érotiques, tels que *Sex*



**Charade** (1970), *Christine, princesse de l'érotisme* (1971) *Trois Filles Nues dans l'île de Robinson* (1971) *Le Miror Obscène* (1973) et d'autres perles sans doute appréciées des amateurs. Prisonnier d'une médiocrité permanente, Howard Vernon a, par moments, prêté son talent (car il en a) à de plus estimables entreprises telles que *Le Tram* (John Frankenheimer-1963), *Alphaville* (Jean-Luc Godard-1964), *La curée* (Vadim 1965) ou *La Rose Écorchée* (Claude Mulot-1969). Adrien Hoven l'a aussi utilisé, et, pour Pierre Chevalier il a retrouvé le pire fantasme bien de chez nous avec la nullissime *Vie Amoureuse de l'Homme Invisible* (1970). Dans *La Comtesse Perverse* (Jesus Franco 1973) son personnage s'appelle modestement le comte Zaroff. Bref sans doute la pire filmographie de tout le fantastique ! Plus récemment, l'infortuné Vernon semble être tombé de Charybde en Scylla, car après *Dr Jekyll et les Femmes* (W. Borowczyk 1980), le retrouver ici sous la férule de Jean Rollin n'est pas de bonne augure pour la continuation de sa triste carrière.

#### FEAR NO EVIL (EFFROI)

Avco-Embassy  
U.S.A. Sc. : Frank LaLoggia R. : Frank LaLoggia Ph. : Frank LaLoggia (couleurs) Mus. : Frank LaLoggia et David Spear E.S. : Leon Morgan Robert Brown et Peter Kurhan Maq. : Richard Jay Silverthorn Int. : Stephen Angim (Andrew Williams) Elizabeth Hoffmann (l'Archange Michel Margaret Buchanan) Kathleen Rowe McAllen (l'Archange Gabriel-Julie Fanshawe), Frank Bunney (père Daly), Daniel Eden (Tony) Jack Holland (l'Archange Raphaël père Damon), Barry Cooper (Williams) Alko Sachs (Mme Williams) Paul Haber (Mark) Roselyn Gugino (Mano) Richard Jay Silverthorn (Lucifer) Mary Ann Simpson (Branda) Joyce Bumpus (Susan) Patricia O'Sullivan (Betty) Malcolm Hegge (Tommy) Joe LaLoggia (l'ivrogne) 92 mn

#### SEXY EROTIC LOVE (EXOTIC LOVE)

Mondial Films  
Italie Sc. : Enrico Micheloni R. : Joe d'Amato Ph. : Aristide Massaccesi (Joe d'Amato) (couleurs) Int. : Laura Jimenez Mark Shannon A. Goron

#### VIRUS, INFERNO DEI MORTI VIVENTI

(VIRUS CANNIBALE)  
Boatrace Films Paris  
Italie-Espagne Sc. : Claudio Fragasso et J. Cunniffes R. Vincent Dawn (Bruno Mattei) Ph. : Juan Cabrera (Telecolor) Mus. : G. Dell Oiso Int. : Margi Evelyn Newton Frank Garfield Sean Karay Robert O'Neil 95 mn

#### INCUBO SULLA CITTA' CONTAMINATA

(L'AVION DE L'APOCALYPSE)  
Diachi Films et Lotus Films  
Italie-Espagne Sc. : Antonio et Pietro Regnoli R. : Umberto Lenzi Ph. : Hans Burman Sanchez (Eastmancolor) Mus. : Stelio Cipriani Int. : Hugo Stiglitz (Miller) Laura Trotter (Ann Miller) Mel Ferrer (Gen Murchison) Francisco Rabal (major Holmes) Rosana Omaggio (Shelia) 81 mn

Né en 1917 Mel Ferrer, ex-moteur en scène (*Vendetta* 1946. Les vertes demeures 1959) se consacra surtout à l'interprétation et l'on se souvient de ses magnifiques prestations dans *Rencho Notorious* (L'ange des maudits) de Fritz Lang (1952), dans *Scaramouche* de George Sidney (1952) ou il livre à Stewart Granger le duel le plus long du cinéma, *Knights of the Round Table* (Les chevaliers de la Table Ronde) de Richard Thorpe (1953) ou il campe le noble Roy Arthur, *War and Peace* (Guerre et paix) de King Vidor (1955) auprès de sa femme d'alors, la délicieuse Audrey Hepburn, *The Sun Also Rises* (Le soleil se lève aussi) de Henry King (1957) excellente transposition du monde coloré d'Ernest Hemingway, *The Longest Day* (Le jour le plus long-1961), *El Greco* de Luciano Salce (1964), etc. Le Fantastique a fréquemment bénéficié de sa talentueuse présence dans *The World The Flesh and the Devil* (Le monde, la chair et le diable) de Ranalt MacDougall (1958), il est l'un des trois survivants de l'holocauste atomique avec Harry Belafonte et Inger Stevens, dans *Et mourir de plaisir* de Roger Vadim (1960), il est confronté à la belle Carmilla vampire imaginé par Shendan Le Fanu tandis que dans la version 1960 des *Mains d'Orlac* d'Edmont T. Gréville il succède à Conrad Veidt et à Colin Clive dans le rôle du pianiste aux mains d'assassin. Non crédité au générique, il apparaît déguisé en mister Hyde dans *Pans when it Sizzles* (Deux idées folles) de Stanley Donen (1964). L'*Anticristo* (L'Anticristi) d'Albert de Martino (1974) l'oppose à une Carla Gravina jalouse des lauriers de Linda Blair. Dans *The Amazing Captain Nemo* (Le retour du Capitaine Nemo), téléfilm d'Alex March (1974), il est le vilain qui tente de saboter le submersible de son homonyme José Ferrer. Nemo, après que le démon Noville Brand lui ait tranché la gorge avec une faux dans *Death Trap* (Le crocodile de la mort) en 1976. C'est un autre crocodile, géant celui-là, qu'il affronte avec Barbara Bach dans *Il Fiume del Grande Caimano* (Alligator) de Sergio Martino (1979).

#### THE SURVIVOR (LE SURVIVANT D'UN MONDE PARALLELE)

Hemdale  
Australie Sc. : David Ambrose d'après le roman de James Herbert *The Survivor*, R. : David Hemmings Ph. : John Seale Déc. : Bernard Hides Mus. : Brian May Maq. : Gill Porter, E.S. : Monty Floguth et Victor Wilson Int. : Robert Powell (Keller), Jenny Agutter (Hobbs) Joseph Cotten (le prêtre), Angela Purnell Mac Gregor (Beth Rogan), Ralph Cotten (Slater), Peter Summer (Towson) Adrian Wright (Goodwin), Denzi Howson (Rogan) Lorna Lesley (Sue Goodwin), Kirk Alexander (Dr Martindale).  
Le jeune caméar du sympathique Robert Powell, né en 1944, comprend surtout, en dehors de son interprétation mémorable de Jésus sous la direction de Franco Zeffirelli (1976), des rôles variés de scénarios fantastiques. Sous la houlette de Ken Russell, il fut *Malher* (1974), puis le père

de Tommy (1975), et Don Sharp en fit le héros de la version 1978 des 39 Marches, encore plus passionnante que celle de Hitchcock. Dans *The Asphyx*, de Peter Newbrook (1972) il était l'assistant du savant qui devenait immortel et dans l'excellent *Asylum*, de Roy Ward Baker (1972) il était le docteur servant de fil conducteur aux divers sketches axés sur la folie. On le vit aussi dans la version 1977 des 4 plumes blanches réalisée pour la T.V. par Don Sharp Et c'est, en Australie, l'éblouissant *Harlequin*, de Simon Wincer (1980) suivi de ce *Survivor* réalisé par son ami David Hemmings qui l'avait déjà dirigé en 1972 dans *Running Scared*, première mise en scène de Hemmings.

#### ZOMBIE HORROR (LE MANOIR DE LA TERREUR)

Esteban Cinematografica  
Italie R. : Andrea Bianchi Ph. : Gianfranco Masetti Maq. : Giannetto de Rossi Int. : Karim Weil, Gian Luigi Chizzini, Peter Bark, Maria Angela Goordan

#### L'ALDILA (L'AU-DELA)

Fulvia Films  
Italie Sc. : Lucio Fulci, Dardano Sarchetti et Giorgio Manuzzi R. : Lucio Fulci Ph. : Sergio Savat (Color Scope) Mus. : Fabio Frizzi Maq. : Giannetto de Rossi E.S. : Giannetto de Rossi et Germano Natak Int. : Catrona McColl (Lisa), David Warbeck (John) Sarah Keller (Emily), Lucio Fulci (le bibliothécaire) Veronica Lazar (servante) Al Cliver Antonio St John 85 mn

#### 1981

#### BLOODEATERS

CM Productions  
U.S.A. Sc. : Chuck McCramm R. : Chuck McCramm Int. : Charles Austin Beverly Shapiro John Amplas

#### QUELLA VILLA ACCANTO AL CIMITERO ou FREUDSTEIN (LA MAISON PRES DU CIMETIERE)

Fulvia Films  
Italie Sc. : Lucio Fulci, Dardano Sarchetti et Giorgio Manuzzi R. : Lucio Fulci Ph. : Sergio Savat (Color Scope) Mus. : Walter Rizzati Maq. : Giannetto de Rossi E.S. : Maurizio Trani Int. : Catrona McColl (Lucy) Dagmar Lassander (Norman), Anna Pieroni (Ann), Giovanni de Narda (le docteur Freudstein), Daniela Dano, Lucio Fulci 86 mn

#### L'ABIME DES MORTS-VIVANTS

Eurociné  
France Sc. : Daniel Lescaur R. : A.M. Franck (Daniel Lescaur) Ph. : Max Montelliet Mus. : Daniel White Int. : Manuel Gein, France Jordan, Jeff Montgomery 95 mn

#### KUNG-FU ZOMBIE

Hong-Kong Sc. : Wong Hoi Ming R. : Hwa I Hung Int. : Kwon Young Moon, Chiang Tao, Chang Lou, Chang Kay Ying, Pak Sha Ik

Une horde de zombies animée par une force extra-terrestre (« Invisible Invaders », 1959)



#### 1982

#### PENGABOI (titre anglais SATAN'S SLAVE)

Rapi Films  
Indonésie R. : Sisworo Gasmara Putra Ph. : FES Targan M.A. (Couleurs) Int. : Ruth Pekupessy, W.D. Mochtar Fachrul Rozy Simon Cader Diana Suankom J.M. Damsyik, Dobby Suuma

#### TELEVISION

Laurel Productions  
U.S.A. Sc. : Stephen King d'après les B.D. des E.C. Comics R. : George Romero Ph. : Michael Gornick (Technicolor) Maq. : Tom Savini Dessins animés : Jack Weaver, Leslie Nielsen, Carne Nye, E.G. Marshall Stephen King 90 mn

#### HYSTERICAL

Cinema Group  
U.S.A. Sc. : Bill Hudson, Mark Hudson, Brett Hudson Trace Johnston R. : Chris Beards Int. : The Hudson Brothers, Charlie Casas, Bud Cort, Robert Donner, Murray Hamilton, Julie Newmar, Cindy Pickett, Clint Walker, Keenan Wynn.  
Parodie débrayante des plus célèbres films fantastiques et d'épouvante (la période Hammer, *Jaws*, *Les aventuriers de l'arche perdue*) ou l'on retrouve bien évidemment le thème des zombies. Une cohorte de quelques 120 morts-vivants dont le on de ralliement est « What a difference does it make ? » (« Qu'est-ce que ça peut bien faire ? ») déboule dans une petite cité portuaire terrorisée par le croquemort Richard Kiel.

#### LA MORTE-VIVANTE

Films ABC Films du Yaka, Films Alienaz et Sam Seisay  
France Sc. : Jean Rollin R. : Jean Rollin Ph. : Max Montelliet (Couleurs) Mus. : Philippe d'Aram E.S. : Benoît Lestang Int. : Françoise Blanchard (Catherine), Manna Perra (Hélène), Carina Barone (Barbara), Mike Marshall (Greg), Fanny Magier (Jenny), Sandrine Morel (Catherine enfant), Delphine Laporte (Hélène enfant)

#### ONE DARK NIGHT

Comworld Pictures  
U.S.A. Sc. : Tom McLoughlin et Michael Hawes R. : Tom McLoughlin Ph. : Hal Trussell (Couleurs) E.S. : Tom Burman, Sonny Burman et Bob Williams Int. : Meg Tilly (Juke), David Mason Daniels (Steve), Leslie Speight (Kitty), Elizabeth Daly (Leslie), Melissa Newman (Olivia), Adam West (Allen, mari d'Olivia) 90 mn

#### RENAISSANCE

Renaissance Pictures  
U.S.A. Sc. : Samuel Raimi R. : Samuel Raimi Ph. : Tim Philo (Couleurs) Déc. : David Goodman Mus. : Joe Loduca Maq. et E.S. : Tom Sullivan Int. : Bruce Campbell (Ash), Ellen Sandness (Cheryl), Betsy Baker (Linda), Hal Delinch (Scott), Sarah York (Shelly) 85 mn

L'auteur de cette filmographie remercie ses amis cinéphiles français et étrangers qui l'ont aidé à la compléter.



# INFERNAL



4 films d'enfer  
en location et en vente  
dans tous les  
Vidéo-Clubs



**P.C.V.**

production & distribution de

18, rue Fourcroy,

# VIDEO FANTASTIQUE

## MAGAZINE



### NOTRE FAVORITE

#### POSSESSION

(France/RFA, 1980)

**INTERPRETES :** ISA BELLE ADJANI, SAM NEILL, HEINZ BENNENT.

**REALISATION :** ANDRZEJ ZULAWSKI.

**DUREE :** 2 h 07 (vidéo)

**DISTRIBUTION :** GCR

**SUJET :** « Une jeune femme, Anna, déchirée entre l'amour qu'elle porte à son mari et à son amant, se laisse posséder par un monstre épouvantable, qui l'entraîne dans le sang et la folie... ».

**CRITIQUE :** Les réussites françaises en fantastique étant si fréquentes, il nous semblait évident, après sa présentation au Festival de Cannes, que *Possession* allait réveiller notre « brillante » industrie cinématographique... Au contraire, ce fut un cruel échec commercial pour Zulawski malgré l'immense talent avec lequel il a incité ses comédiens à donner le meilleur d'eux-mêmes dans des rôles exacerbés où leur sensualité explose à travers une folie sauvage, mais aussi émouvante... Il a également su manier avec lucidité un

sujet difficile qui n'hésite pas à aborder la politique (le cadre de l'histoire est une ville — Berlin — qui souffre du même drame qu'Anna : la déchirure) et traiter l'imaginaire d'une façon différente ; ainsi Andrzej Zulawski ne se contente pas de nous confirmer avec *Possession* que les plus sombres horreurs sont cérébrales, il se permet également avec cet authentique chef-d'œuvre de porter un nouveau regard sur le fantastique ! Ce n'est en effet pas tant le monstre lui-même (conçu par le génial Carlo Rambaldi) qui nous terrifie que les crises psychotiques des protagonistes du film. Traqués d'une manière vertigineuse par la caméra qui vire-volte autour d'eux, Anna, son mari et son amant sont pris de panique à l'idée de perdre pied avec la réalité : Anna est écartelée entre ses deux amants, et ces derniers hurlent leur folie naissante, chacun d'eux ayant conscience de perdre la femme aimée et découvrant à la place avec horreur une créature innommable. Nous ne seront donc nullement étonnés que les crimes particulièrement choquants soient perpétrés par Anna et son mari et non par cette chose répugnante.

Avec *Possession*, (dont le thème de départ rappelait le *Chromosome 3* de Cronenberg), Zulawski nous dévoile une autre facette du fantastique : un pouvoir puissant et monstrueux qui surgit en nous lorsque l'Homme est incapable de contenir plus longtemps ses propres névroses. Anna n'arrive plus à garder l'équilibre dans son « manège à trois », son mari ne contrôle plus ses nerfs — Anna et son enfant étant sa seule famille, il ne peut les perdre — et son amant est dévoré par une passion envers le sexe et la drogue. Tous trois « possédés » par leurs phobies ou pulsions se laissent gagner par ce monstre mental qui les dévore peu à peu. Zulawski se plait ainsi à disséquer ces

personnages et c'est avec un sentiment de voyeurisme que l'on assiste à ces scènes qui portent le paroxysme à un niveau jamais atteint auparavant. Certains ont osé s'indigner de la prestation d'Isabelle A., lui reprochant « d'en faire trop » alors que son rôle lui demande précisément de ne pas se plier aux sacrosaintes traditions et de se livrer totalement à ses crises spasmodiques, à l'image de ce qu'elle a créé, et qui la bouleverse. Isabelle Adjani et Sam Neill sont extraordinaires et contribuent grandement à faire de *Possession* le film fantastique le plus novateur depuis 2001 !

Duplication décevante, en particulier au niveau du son.

ROBERT SCHLOCKOFF

### HIT-PARADE

- |   |   |
|---|---|
| 1 - 2001, L'odyssée de l'espace (MGM/RCV) | 6 - Le bal des vampires (MGM/RCV)           |
| 2 - Conan le barbare (Thorn Emi)          | 7 - Dr No (Warner)                          |
| 3 - Elephant Man (Thorn Emi)              | 8 - Mary Poppins (Walt Disney/Films Office) |
| 4 - Rien que pour vos yeux (Warner)       | 9 - Diva (Polygram)                         |
| 5 - Les chiens de paille (Thorn Emi)      | 10 - Rien que pour vos yeux (UA/Warner)     |
|   | 11 - Outland (Warner)                       |
|   | 12 - Le choc des titans (RCV)               |





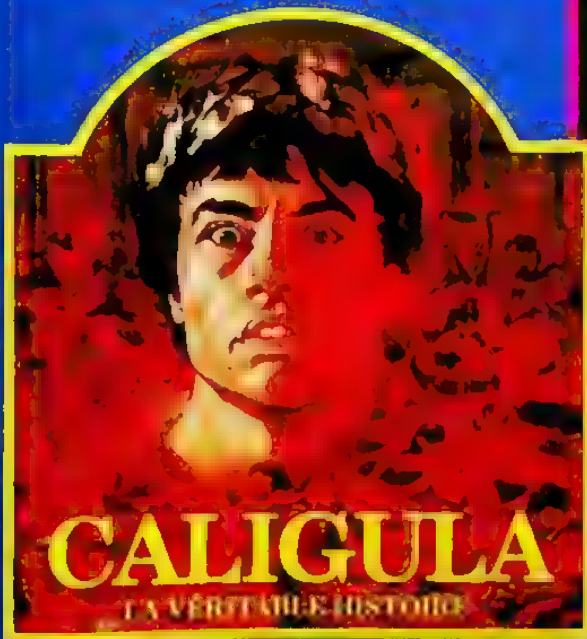
# THE BUDDY HOLLY STORY



EN LOCATION  
UNIQUEMENT

*Frank Lipsik et  
Jean-Jacques Vuillermmin présentent*

**STALLONE**

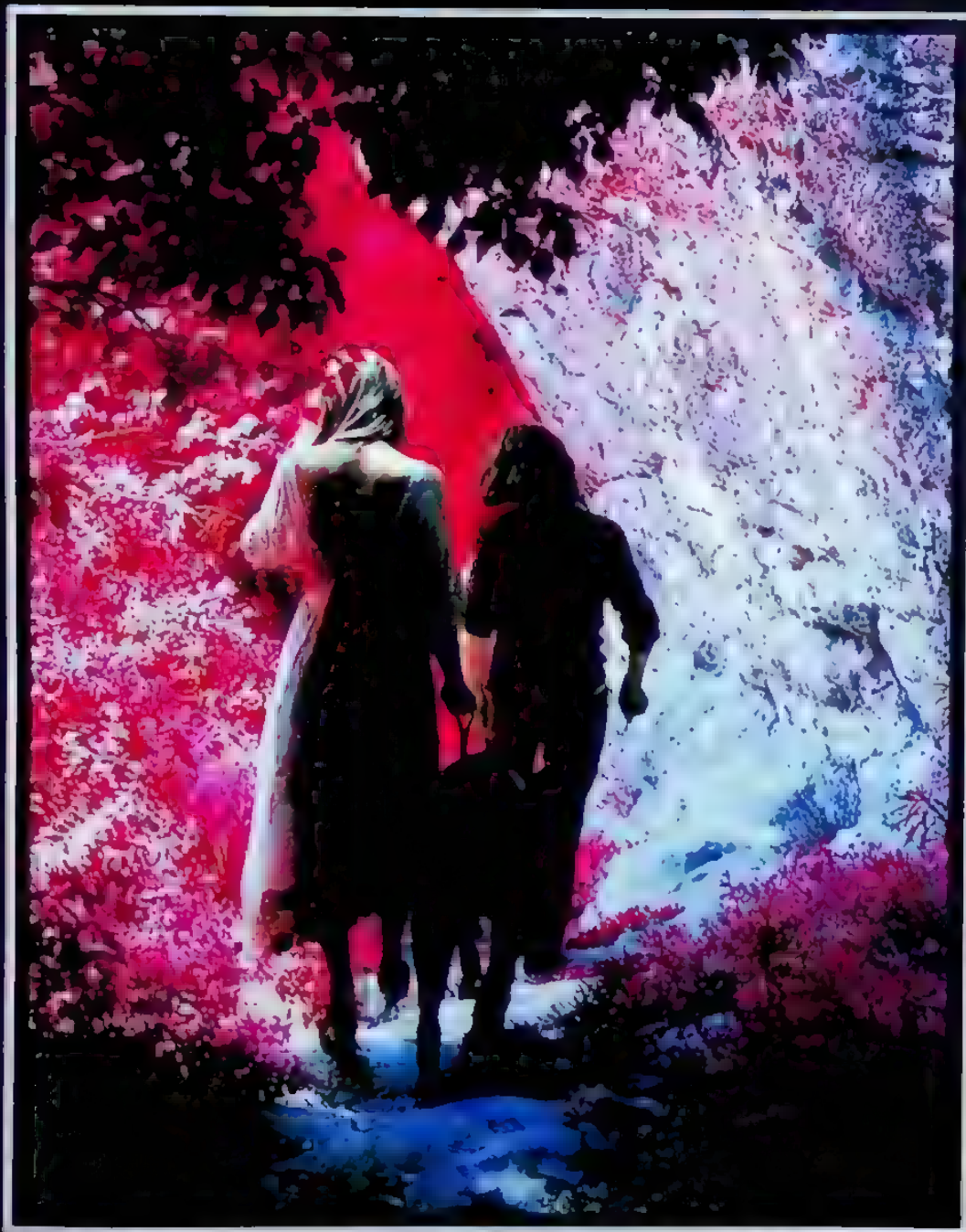


**CREEPSHOW**



# Miroirs de l'Étrange

## MIRROIRS DE L'ÉTRANGE



COLLECTION DIRIGÉE PAR  
Jean-Claude ROMER

COVILLAUT - photo SIMON-FRANCHET

6-8 RUE DE LA FELICITE  
75017 PARIS TEL 267.15.50 +  
TELEX VPE FRCE 649254

**VPE**  
france  
VIDÉO PUBLIC ÉDITION

VPE CAL.  
QUARTIER DES CAVALIERS  
06270 VILLENELVE LOUBET  
TEL (93) 20 17 26

**SUN VIDEO**

INTERNATIONAL SELL  
Télécopy 260.33.44 poste 211  
Télex 210311 F PUBLI CODE 673



# LES VIDEOS DU MOIS - LES VIDEOS DU MOIS



## BARON BLOOD

(GLI ORRORI DEL CASTELLO DI NORIMBERGA)

(Italie/Allemagne, 1972)

INTERPRETES : ELKE SOMMER JOSEPH COTTEN ANTONIO CANTAFORA MASSIMO GIROTTI

REALISATION : MARIO BAVA

DUREE : 1 h 31 (vidéo)

DISTRIBUTION : VIP INEDIT

**SUJET :** « En prononçant des incantations, deux jeunes gens ressuscitent le monstrueux baron Von Kleist, tortionnaire mort voici trois siècles. La série d'atrocités recommence... »

**CRITIQUE :** Après avoir longtemps traînée dans les caves d'un distributeur français qui a fini par l'abandonner, cette production méconnue de Mario Bava est enfin visible grâce à la vidéo. Double bonne surprise en plus, puisque *Baron Blood* se révèle une œuvre très prenante et non dénuée de qualité. Si l'intrigue innove parfois, on ne peut en dire autant du déroulement du scénario, fort classique et largement pourvu d'événements prévisibles. C'est donc sur sa mise en scène seule que pouvait compter Mario Bava, et il est juste de dire qu'il s'en tire avec panache. Multipliant les cadrages acrobatiques, jouant sur les gros plans et les zooms bien employés (c'est assez rare pour être signalé), transcendant par la magie de ses éclairages un assez banal cadre touristique en Bavière, Mario Bava nous fait entrer peu à peu dans son jeu et signale quelques scènes fort brillantes : la poursuite dans les rues désertes et embrumées d'une cité figée, la résurrection du monstre, la vengeance des torturés ou le vertige soudain d'Elke Sommer. Servi par d'excellents comédiens dont Joseph Cotten qui trouve là un de ses derniers bons rôles, *Baron Blood* nous prouve une fois de plus qu'il n'y a pas véritablement d'œuvre mineure chez les « grands ». Etat de la copie : excellent. Duplication bonne. (O.B.)

## LA CHASSE SAUVAGE DU ROI STAKH

(DIKAIYA OKHOTA KOROLIA STAKHA) (U.R.S.S., 1979)

INTERPRETES : BORIS PLONIKOV, VALENTINA CHEDRIKOVA, ELEN DIMITROVA

REALISATION : VALERI ROUBINTCHIK

DUREE : 1 h 57 (vidéo)

DISTRIBUTION : POLYGRAM

**SUJET :** « Sous cette appellation se cache une terrible malédiction dont la seule évocation terrorise toute une contrée de la Biélorussie. C'est ce que va découvrir un jeune ethnographe venu de Pétersbourg pour étudier les légendes folkloriques de la région... »

**CRITIQUE :** Voilà une œuvre étrange et fascinante, qui lentement déroule son échecaveau de pâle lumière aux accents de mélancolie, et, telle une araignée, tisse sa toile fantastique dans laquelle le spectateur envole se retrouve capturé. Légende et réalité s'y chevauchent constamment, l'une prenant le pas pour se substituer à l'autre.

L'héroïne ne parvient d'ailleurs pas à les différencier, car dans son univers, c'est la légende, oppressante, épouvantable qui dicte le rythme du quotidien. Le temps martèle sa vie du son qui retentit sous les sabots de la chasse, un écho d'outre-tombe répandant son fatal écho dans les murs de l'ancestrale demeure, y instaurant une inéluctable terreur. Inéluctable comme la destinée furtive et tourmentée à laquelle ses ancêtres l'ont condamné, car le blanc visage figé que la jeune femme arbore renferme les noirs démons d'un passé qui l'a poursuivi tel un infernal cauchemar. Pour repousser ces forces maléfiques, sa gouvernante tentera bien sûr de l'exorciser en noyant son corps diaphane dans un blanc océan de duvets (symbole de purification) mais en vain ! D'ailleurs comment pourrait-elle échapper à ses profondes hantises : le spectre de la dame en bleu, l'invisible petit homme et surtout l'Infernal Chasse sauvage du roi Stakh à laquelle elle est consacrée pour l'ultime sacrifice ?

Semblable aux héroïnes d'Edgar Poe, elle se consume lentement, telle une frêle bougie, soufflée par le vent glacial de la fatalité. C'est face à ce monde d'une autre dimension que vont se heurter la sensibilité et la logique d'André, fraîchement émoulu de l'université de Pétersbourg. Chaotique choc de deux civilisations ! Lui refuse de croire à ces fantômes se nourrissant de la substance vitale des êtres qui l'entourent. Il veut voir, être sûr, savoir. Alors il va enquêter, observer et découvrir qu'au-delà de l'obscurantisme qu'il suppose chez les habitants, il va lui falloir lutter contre l'indifférence passive des autorités administratives qui acceptent des morts incompréhensibles et rejettent sa

curiosité par des conseils voilés d'une sourde menace.

Car si *La chasse sauvage du roi Stakh* est un admirable poème fantastique, il est aussi et peut être davantage un long cri lancé dans le silence des plaines de l'U.R.S.S. pour amener les hommes à réagir contre les lois de l'oppression qu'ils subissent. Dans des pays dont on sait le prix de la liberté, certains s'élèvent et tentent par les moyens dont ils disposent d'amener une prise de conscience sur de tragiques vérités. Aussi ne sera-t-on pas surpris de la démarche de Roubintchik en ce sens. Le personnage d'André va progressivement découvrir le parallèle entre le mythe et la réalité qui ne font qu'un. Cette chasse sauvage n'est-elle pas le reflet d'un suprême pouvoir qui brise toute aspiration vers une vie normale ? Toute porte à le penser : les orphelins errants du village qui déclarent : « La chasse est venue, alors ils nous ont tous amenés et ceux qui protestaient sont morts », les artistes ambulants divulguant la vérité par marionnettes interposées, également massacrés par « la chasse ». Et il en sera de même pour l'ami trop curieux d'André, qui tel Icare, verra ses ailes brûlées pour avoir de trop près frôlé la vérité.

*La chasse sauvage du roi Stakh* est un film superbe, baigné d'une clarté aux reflets oniriques, qui vous submerge tel un songe mystérieux. Une merveilleuse photographie d'un cachet propre aux pays de l'Est vient réhausser de ses admirables teintes hivernales l'atmosphère fantasmagorique de cette œuvre hantée, de fantômes bien plus réels qu'ils n'y paraissent.

A noter l'étonnante interprétation de Valentina Chedrikova, pour laquelle un prix lui fut attribué au Festival de Paris en 1980, tandis que le film obtenait une mention spéciale largement méritée.

Copie et duplication sont excellentes, ainsi que le doublage (C.K.)

## LA CHOSE D'UN AUTRE

THE THING

(THE THING)

(USA, 1951)

INTERPRETES : JAMES HARNESSE, DEWEY MARTIN, MARGARET SHERIDAN

REALISATION : CHRISTIAN NIBY, HOWARD HAWKS

DUREE : 1 h 57 (vidéo)

DISTRIBUTION : CINETHEQUE

**SUJET :** « Au pôle Nord, une étrange créature végétale venue de l'espace répand la terreur parmi un groupe de militaires et de scientifiques... »

**CRITIQUE :** *The Thing*, grand classique de la science-fiction — dont John Carpenter a réalisé le remake dernièrement — conserve aujourd'hui toutes les qualités attribuées par ses créateurs : nervosité et rapidité servent une am-



bianche minutieusement reconstituée et une photographie soignée. La mise en scène de Christian Niby porte la marque indélébile d'Howard Hawks, et peut-être sans lui le film n'aurait-il pas été aussi maîtrisé. Kawks traite les aventures de ces militaires affrontant ce qu'ils appellent une « Carotte de l'Espace » sur un mode alerte, où les déplacements rapides et vifs des personnages se juxtaposent à un dialogue volontairement volubile et excessif, créant le vrai rythme du film. De cette sorte, les limites enguées du décor reculent, donnant plus d'ampleur à l'action pure.

Ce « Drame des Neiges » se transforme en comédie de terreur teintée d'un humour sec et impertinent. Le danger rôdant autour de ces héros du Pôle semble bien secondaire. Cette « Chose » gêne, dérange l'ordre social de cette micro-société américaine, qui après la tentative de contact échouée d'un savant utopiste, s'empresse de l'exterminer. Curieuse parabole politique, lorsque l'on sait quelles tensions animaient la nation américaine en 1951.

Duplication correcte. Son moyen. (D.S.)

## CŒUR DE VERRE

(HERZ AUS GLAS)

(Allemagne, 1976)

INTERPRETES : JOSEF BIERBICHLER, STEFAN GUTLER, CLERENS SCHEITZ

REALISATION : WERNER HERZOG

DUREE : 1 h 37 (vidéo)

DISTRIBUTION : RCV

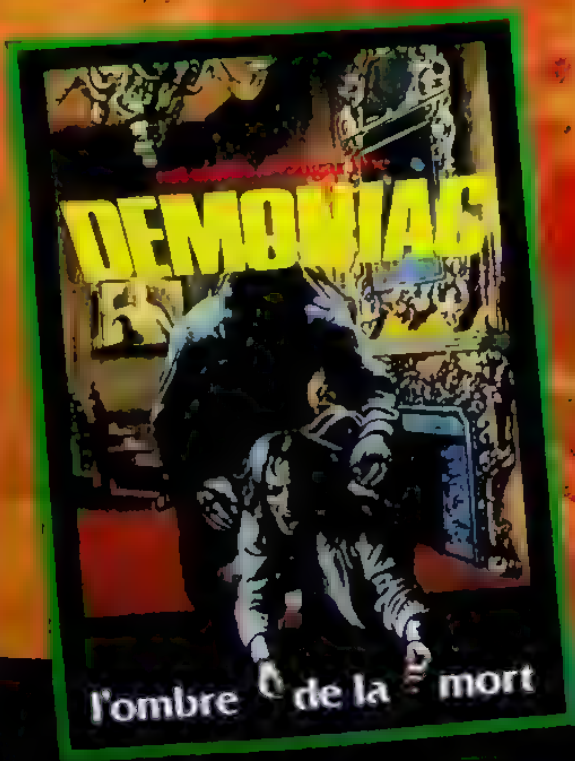




# HURLEZ PLUS FORT



E. SCOTT



**Disponible**

**dans les meilleurs vidéo-clubs**



116, avenue des Champs-Élysées - tél. : 563 17 27 - télex : ISO-BUR 641 605

**SUJET :** « Dans un petit village bavarois, la mort de l'inventeur du verre rubis et l'incendie de la verrerie provoquent la consternation. Pour Hias, le berger, connu pour ses dons de visionnaire, c'est le début d'une ère nouvelle : celle du malheur et de la folie... »

**CRITIQUE :** *Cœur de verre* provoqua la curiosité lors de sa sortie initiale en 1976. En effet, Werner Herzog avait lui-même hypnotisé ses acteurs, afin de créer l'atmosphère envoûtante du film. Le résultat laisse cependant perplexe : on scrute l'écran afin de découvrir l'intérêt du procédé, mais rien ne semble transparaître !

En fait, Herzog ne se démarque pas de sa démarche cinématographique habituelle : on retrouve son style caractéristique et sa « philosophie » (la folie « géniale » !), cherchant toujours à rompre les barrières de sa schizophrénie, la difficulté de communiquer devant se compenser par le désir très marqué de la connaissance. Jusque dans ses dernières réalisations, c'est la ligne de conduite que le cinéaste s'est toujours proposée, et à partir de laquelle il a élaboré ses différents sujets.

Le début du film nous propose une suite d'images figées, différents paysages se succédant sur la très belle musique du groupe allemand Popol Vuh. Les dialogues peu nombreux, débités sur un ton monocorde, les voix chuchotant, donnent l'impression d'un état second, cotonneux, créant un climat réellement fantastique et envoûtant. Mais quel dommage que cela soit brisé par d'interminables séquences champêtres et « folkloriques », provoquant lassitude et ennui.

Malgré tout, *Cœur de verre* nous offre quelques scènes attirantes, consacrées au métier du verre, quelques plans superbes comme celui, saisissant, qui nous permet de découvrir Hias, le berger, sur une colline surplombant le village. Tout cela, cependant, est bien insuffisant pour satisfaire le spectateur. Déplorons, en outre, le manque de luminosité de la copie, ainsi qu'un doublage excrable. (L.L.)

## CREVE PETITE SŒUR, CREVE !

(DIE SISTER, DIE !)  
(U.S.A., 1980)

**INTERPRETES :** EDITH ATWATHER, JACK GING, ANTOINETTE BOWER, KENT SMITH

**REALISATION :** RONALD KENT FOREMAN

**DURÉE :** 1 h 30  
**DISTRIBUTION :** VIP  
INÉDIT

**SUJET :** « Un important héritage provoque toujours bien des convoitises et particulièrement au sein de sa propre famille. Cela Amanda ne l'ignorait pas, mais

savait-elle jusqu'où pouvait aller cette convoitise ? »

**CRITIQUE :** Totalement inédit jusqu'alors, ce *Die, Sister, Die !*, s'il n'apporte rien au genre qui nous intéresse, n'en est pas moins une sympathique surprise. A l'encontre de sa jaquette prometteuse d'un macabre spectacle, ce film, malgré quelques scènes d'horreur et une atmosphère d'épouvante, se présente surtout comme une étude psychologique approfondie sur la relation d'un insolite trio. Amanda, la petite sœur, est en fait l'aînée d'une famille de trois enfants issus d'un père à l'écrasante personnalité. A sa mort, Amanda qui l'a idolâtré sa vie durant en vain se retrouve à la tête d'une immense fortune que son cher petit frère ne peut se résoudre à lui laisser. Tous deux se haïssent, mais pourquoi ? Et qu'est-il advenu de leur autre sœur tendrement chérie de son papa, alors qu'elle semble avoir quitté la maison le jour même de sa mort ?



Quel est le terrible secret qui hante les nuits d'Amanda jusqu'à la pousser à des tentatives de suicides renouvelées ? Et si son frère la déteste, pourquoi tente-t-il de la sauver à plusieurs reprises, et pousse-t-il l'indulgent jusqu'à lui trouver une infirmière très compétente ? Puzzle d'énigmes, d'interrogations, et de mystères... Brèves révélateurs, cns et chuchotements sont au rendez-vous de cette étrange histoire somme toute très morale, et admirablement interprétée par Edith Atwater dans le rôle d'Amanda. Une intéressante réalisation qui recèle l'esprit et l'atmosphère d'un *Chut, chut chère Charlotte*... Bonne duplication, dans une version originale parfaitement sous-titrée. (C.K.)

## FACE A LA MORT

(FACE OF DEATH)  
(U.S.A., 1980)

**REALISATION :** CONAN LE CILAIRE

**DURÉE :** 1 h 48  
**DISTRIBUTION :** CINETHEQUE

**SUJET :** « Vingt années de recherche à travers le monde ont



conduit le Professeur Frans Gross à découvrir les différents aspects de la mort. Avec ce film, il nous invite à le suivre à travers ce périple particulièrement éprouvant... »

**CRITIQUE :** Présenté par Cinéthèque, ce titre reflète parfaitement la révolante confrontation proposée au spectateur durant 108 min s'avérant plus longues et plus insoutenables les unes que les autres. Film-témoin, mais aussi film-choc, à scandale, *Face à la mort* est surtout l'une de ces productions devant lesquelles nul ne saurait rester indifférent. On peut être heurté, terrifié, bouleversé ou révolté, mais il est impossible de demeurer insensible à ce flot d'images macabres qui font défiler ces multiples visages, tous également épouvantables, de notre ultime ennemie commune : la mort !

Devant la réalisation d'un sujet aussi épineux, toutes les hypothèses étaient permises et certes pas les plus honorables. Si la mort par son implacable inexorabilité inspire la terreur à la plupart d'entre nous, elle n'en exerce pas moins une funèbre fascination qui pouvait auréoler ce film d'un impact commercial des plus mal-sains.

Or, et c'est là la grande surprise de ce *Face à la mort*, il n'en est rien... Réalisés et présentés sous forme de documentaires, ces récits sont proposés sans complaisance aucune. Ils sont le fruit d'un regard lucide porté sur les différents aspects de la mort par un médecin en pathologie, et sa profession même est explicite de sa propre insensibilité physique devant ses images-témoins. Mais vingt ans de recherches pour constituer cet enchaînement de tableaux funestes lui ont donné, dit-il (et nul n'en sera surpris), une autre perception psychologique de l'Homme. De l'Amazonie à l'Afrique en passant par l'Orient et l'Amérique, il nous dévoile les visages les plus hideux et souvent

les plus monstrueux et les plus stupides de la mort, de toutes les morts. Celles de l'Homme bien sûr, mais aussi celles des animaux, celles de la nature, et devant tous ces anéantisements qui sont une répercussion en chaîne, il s'interroge, nous interroge. L'Homme, cet être « civilisé », si parfait et tellement sûr de lui et de son savoir, n'est-il pas le grand, voire l'unique responsable de ces ignobles atteintes à l'essence de la vie-même ? Au fond existe-t-il réellement des circonstances du hasard ?

Odieux pensera-t-on, ou complaisant, peut-être ! Mais dérangeant assurément, et c'est là l'essentiel. Qui donc après avoir découvert ce *Face à la mort*, pourra en toute quiétude savourer son plat de viande ? Qui après avoir contemplé les massacres d'animaux, pourra se persuader qu'il est élégant et confortable de porter une belle parure de fourrure ? Et qui après avoir vu de ses propres yeux ces obscènes exécutions capitales, pourra encore se regarder en face en affirmant qu'il est pour la peine de mort ?

Car plus qu'un film sur la mort et ses mystères, *Face à la mort* est avant tout un réquisitoire pour le respect et le droit à la vie pour tous. *Face à la mort* s'avère un foudroyant témoignage visuel qui tend à prouver que le regard de l'Homme peut être parfois plus éloquent que ses paroles.

Loi de l'habituel cortège d'horreurs cinématographiques rassurantes pour le fervent amateur, *Face à la mort* se révèle d'un réalisme qui peut le mettre hors de portée des spectateurs les plus endurcis. Il est donc à déconseiller totalement aux personnes sensibles ! (C.K.)

## FANTÔME D'AMOUR

(FANTASMA D'AMORE)  
(Italie/France, 1980)

**INTERPRETES :** ROMY SCHNEIDER, MARCELLO MASTROIANNI, EVA MARIA MEINEKEN, WOLFGANG PREISS

**REALISATION :** DINO RISI

**DURÉE :** 1 h 38 (vidéo)

**DISTRIBUTION :** VIDEO PRISTIGE





**SUJET :** « Nino Monti, un industriel italien, rencontre une femme d'une laideur répugnante qui se révèle être le fantôme d'une personne qu'il a jadis beaucoup aimée. Elle va tour à tour lui apparaître sous les traits charmants de celle dont il se souvient et sous ceux de cette misérable créature... »

**CRITIQUE :** Dino Rossi a bénéficié à la fin des années 1970 de tout un courant de sympathie de la part de la presse et du public français à l'égard du cinéma transalpin ; on crut bon de « découvrir » à quel point les meilleurs comédies dramatiques étaient italiennes. Ce courant permit à Risi de prouver à travers des œuvres telles que *Fantôme d'Amour* qu'il n'était pas qu'un « amuseur public ».

C'est d'ailleurs vers la France, et son cinéma d'entre-deux guerres, que se tourne ce drame fantastique. On y perçoit un thème cher à Carné : une ancienne histoire d'amour qui renait l'espace de quelques nuits (ou d'un rêve ?) au bord de vieux quartiers baignants dans une lumière blafarde. Un amour qui s'avère impossible, désespéré. Mais ici, le rêve devient cauchemar car les apparitions du spectre d'Anna s'accompagnent de meurtres sordides. Ce fantôme ne fait pas qu'apporter un peu de poésie dans l'univers bureaucratique et banal savamment entretenu par l'épouse de Nino ; il va empoisonner son existence et le pousser peu à peu dans la fosse aux serpents. C'est donc le cinéma fantastique français des années 1940 qui ressurgit, mais avec un parfum morbide et tristement cruel, et si les premières minutes du film s'écoulent lentement, on se laisse cependant prendre au charme ensorcelant de cette histoire due à Bernardino Zapponi qui fut le scénariste du sublime *Profondo Rosso* de Dario Argento. On goûte même avec ferveur à la dernière heure du *Fantôme d'Amour*, grâce également à la splendide musique de Riz Ortolani et au magnifique duo d'acteurs Mastroianni-Romy Schneider. Malheureusement, ce film est sorti alors que Risi, Scialoja et tant d'autres ont commencé à perdre les faveurs du public français et que celui du fantastique leur préfère Fulci ou Argento. Il reste donc à espérer que cette sortie vidéo permettra à l'un des fleurons de Risi d'être redécouvert en France, bien avant de devenir une pièce de musée, même si son « fantôme d'amour » a lui, hélas, bel et bien disparu... (R.S.)

## FIREBIRD 2015 A.D.

(U.S.A., 1980)

**INTERPRETES :** DARREN MCGAVIN, DOUG MCLURE, GEORGE TOULATOS  
**REALISATION :** DAVID ROBERTSON  
**DUREE :** 1 h 33  
**DISTRIBUTION :** MANHATTAN INEDIT (TELEFILM)



**SUJET :** « Début du XXI<sup>e</sup> siècle... Les Etats-Unis, comme le reste du monde, sont à cours de pétrole. Pour réaliser de substantielles économies de carburant, le gouvernement américain a décidé de bannir l'automobile. Afin de décourager toute infraction envers cette nouvelle loi, la D.V.C. est chargée de détruire l'automobile de quiconque sera pris en flagrant délit de conduite... Situation inacceptable pour les nostalgiques de la voiture, et source de « bavures » pour les nouveaux flics de la route... »

**CRITIQUE :** Téléfilm d'anticipation illustrant les lendemains d'une pénurie de carburant, *Firebird 2015 A.D.* souffre d'un cruel manque de moyens qui le condamne à nous asséner durant 1 h 33 de projection le même paysage aride de l'arrière-pays californien où une poignée de motards du futur tente de mettre la main sur les rares voitures encore en circulation.

Ce spectacle qui n'a, en soi, rien de particulièrement excitant est de plus totalement dépourvu de scénario et de logique. Le monde est en crise, l'automobile interdite. Soit. Mais que des « brûleurs » (appellation donnée aux hors-la-loi) fassent, pour le plaisir, rouler des voitures en plein désert ne constitue pas une fin en soi, qui plus est, relève de l'incohérence... ou de la plus absurde gratuité ! Les plus élémentaires questions relatives à l'identité ou au mode de vie des personnages sont tout simplement ignorées, l'intérêt du réalisateur se portant sur l'observation de banalités techniques. Le « happy end », quant à lui, totalement incongru vu la triste conjoncture, s'avère des plus grotesques. Duplication sans surprise. (G.P.)

## MACABRO

(Italie, 1980)

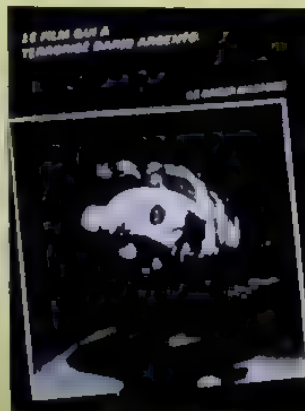
**INTERPRETES :** BERNICE STEGERS, STANKO MOLNAR  
**REALISATION :** LAMBERTO BAVA  
**DUREE :** 1 h 30  
**DISTRIBUTION :** VIF

**SUJET :** « Jane a subi un double choc terrible : son amant est mort décapité sous ses yeux dans un accident de voiture et sa fille Lucy a noyé peu avant son frère dans une baignoire. Quelques mois après avoir été libérée d'une maison de santé, Jane se livre à un culte macabre... »

**CRITIQUE :** Dès les premières images où meurent deux êtres chers à Jane, les dés sont jetés : les protagonistes de *Macabro* auront beau se débattre, leur sordide destin s'abattra sur eux. Ils sont damnés à jamais car Lamberto Bava, perpétrant une tradition instaurée par son père Mario, examine tout comme lui une collection de cerveaux humains qui ne répugnent devant aucune ignominie pour parvenir à leurs fins, se déchirant telles des mantres religieuses.

Aucun personnage n'est ainsi sympathique dans ce film où une mère ment à ses enfants pour être tranquille avec son amant, où une fillette de dix ans tue sauvagement son jeune frère, où un aveugle légèrement attardé se prend pour un détective et devient haïssable aux yeux du public à force d'épier la femme qu'il aime, mais à laquelle il n'ose déclarer sa flamme. On sait d'avance qu'il n'y aura pas d'issue pour ces pions plongés par Bava dans un bain macabre ; macabre comme les farces de Lucy ou les jeux sexuels de Jane qui sont au centre du film. Ce besoin de savoir avec qui Jane se livre à cette frénésie sexuelle qui la dévore devient une obsession pour nous, et chaque séquence où Jane se prépare à recevoir son amant est une attente douloureuse pour elle comme pour le spectateur.

Ainsi, *Macabro* est l'œuvre liant la mort, le sexe et le fantastique, sans doute la plus bouleversante depuis le *Peeping Tom* de Michael Powell ; espérons donc que sa sortie vidéo, malgré un mauvais doublage (en particulier celui de l'extraordinaire Bernice Stegers, pulpeuse comédienne révélée par Fellini dans *La Cité des Femmes*), lui permettra de regagner un large public effaçant ainsi de notre souvenir la sortie honteuse dont il avait fait l'objet au cinéma. (R.S.)



## LES MALEFICES DE LA MUMIE

(CURSE OF THE MUMMY'S TOMB)  
(Grande-Bretagne, 1964)

**INTERPRETES :** TERENCE MORGAN, RONALD HOWARD, FRÉDÉRIC CLARK  
**REALISATION :** MICHEL CARRERAS

**DUREE :** 1 h 21

**DISTRIBUTION :** RCA VIDEO

**SUJET :** « Après avoir mis à jour une tombe royale inviolée depuis des siècles, l'expédition britannique responsable de cette découverte quitte le Caire pour Londres. C'est là qu'un inconnu usant d'une incantation magique va ramener à la vie la momie du prince Ra. Dès lors de terribles événements vont se produire, confirmant la malédiction des Pharaons... »

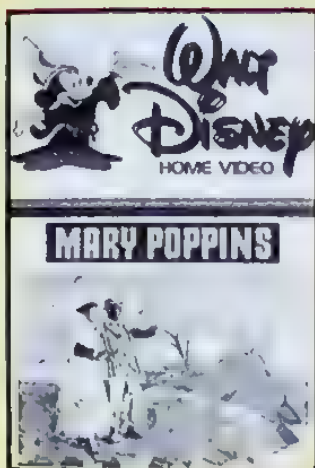


**CRITIQUE :** Tournée en 1964, cette honnête réalisation n'est certes pas à mettre au tableau d'honneur du genre, malgré d'indéniables et solides qualités qui en font un film plaisant mais sans grandes ambitions.

Bâti sur un schéma classique cher aux productions Hammer, le scénario de Henry Younger apporte cependant une note originale qui mêle étroitement et de façon intelligente l'Égypte des Pharaons et ses rites, au royaume anglais du 19<sup>e</sup> siècle. Si la vérité historique n'est pas le propos essentiel de ces *Malefices de la momie*, il n'en demeure pas moins vrai que l'aventure qui nous est contée nous paraît totalement crédible et retient notre attention jusqu'à la surprenante découverte finale. Un regret, concernant cette momie, à laquelle l'aspect théâtral et mystérieux fait nettement défaut et nous amène à songer avec nostalgie à quelques autres qui l'avaient avantageusement précédées. En revanche, le film bénéficie de très beaux décors mis en valeur par une photographie soignée, ainsi que d'un jeu d'acteurs sobre et efficace.

A noter l'exceptionnelle qualité de la copie. Duplication parfaite. (C.K.)





## MARY POPPINS

(USA, 1964)

**INTERPRETES :** JULIE ANDREWS, DICK VAN DYKE, DAVID TOMLINSON, GLYNIS JOHNS

**REALISATION :** ROBERT STEVENSON

**DUREE :** 2 h 14

**DISTRIBUTION :** WALT DISNEY

**SUJET :** « Tout droit sortie d'un conte de fée, une nurse merveilleuse va venir transformer l'univers de deux jeunes enfants... »

**CRITIQUE :** Au royaume de la magie cinématographique, Walt Disney a toujours été, et restera, ce que Merlin fut aux légendes galloises, et cela *Mary Poppins* ne le démentira certes pas !

Conte traditionnel de l'enfance d'où la symbolique morale n'est jamais absente, ce film se distingue surtout par les multiples talents qui s'y trouvent réunis. Ces atouts ont contribué à lui apporter la qualité qui devait lui valoir cinq Oscars lors de sa sortie déjà lointaine, d'où peut-être l'impression d'une certaine obsolescence. Mais le temps ne nuit en rien à cette exaltante impression de fraîcheur et de féerie dominant entièrement cette réalisation qui nous entraîne dans un long moment de bonheur. On se prend à rêver qu'en chacun de nous, puisse exister une Mary Poppins et qu'il suffirait de fermer les yeux, en chantant le fameux « Supercalifragili », pour se retrouver dans le paysage magique de la fête foraine, ou dansant un ballet sur les toits du monde... deux des plus remarquables moments du film. Le premier nous invite dans un univers extraordinaire, où le monde réel s'imbrique dans celui de l'animation avec une stupéfiante corrélation qui force notre admiration, tandis que le second nous emporte sur les toits de la capitale londonienne, baignés d'une lumière surréaliste sur laquelle nous assistons à l'époustouflant ballet des ramoneurs mené par Mary Poppins.

Effets spéciaux, musique et chorégraphie se disputent la place d'honneur pour notre plus grand plaisir, supportés par une solide

interprétation dominée par la merveilleuse et talentueuse Julie Andrews, que les fées semblent avoir dotée de surprenantes capacités artistiques.

On ne pourra que regretter quelques longueurs dans une histoire dont on se détache quelquefois, mais qui n'affectent pas vraiment notre ravissement à contempler ce spectacle féérique.

Copie et duplication excellentes (C.K.)

## LE MONSTRE SANS VISAGE

(EL LADRON DE CADAVERES)  
(Mexique, 1956)

**INTERPRETES :** CROX ALVARADO, WOLF RUBINSKI, COLUMBIA DOMINGUES, CARLOS RIQUELME

**REALISATION :** FERNANDO MENDEZ

**DUREE :** 1 h 09 (vidéo)

**DISTRIBUTION :** PCV

**SUJET :** « Un savant fou enlève des catcheurs et se sert de leurs corps afin de créer une race de mutants dotés d'une force colossale qui lui permettront de conquérir le monde. »



**CRITIQUE :** Le catch étant le sport le plus populaire au Mexique, il n'est donc pas étonnant qu'il ait donné lieu à la naissance du plus célèbre héros cinématographique mexicain : « El Santo », et que celui-ci ait affronté en trente ans de carrière les monstres les plus divers. Si *Le monstre sans visage* ne met pas en scène le fameux héros, il se situe dans un milieu similaire, et se trouve probablement à l'origine de nombreuses aventures du « luitteur au masque d'argent ». Contrairement aux films d'El Santo, *Le monstre sans visage* n'abuse pas des scènes de catch, les combats dépassent rarement une minute à l'écran et ils ont en outre l'avantage d'être justifiés par le scénario.

Manifestement inspirée par le mythe de Frankenstein (cadavres déterrés, savant fou, laboratoire, transplantation du cerveau, monstre à la force herculéenne), l'intrigue ne brille guère par l'originalité. C'est le cadre même de l'action qui donne sa poésie au film : ainsi, le savant se déguise souvent en vieux mendiant pour tromper la police, l'histoire se déroule de

morgue truquée en laboratoire baroque, d'impasses embrumées en cimetière gothique et acquiert vite un aspect « serial » plus proche de Fantômas et de Judex que des fastes victorienne de la Hammer. Une magnifique scène d'ouverture dans un cimetière nappé de brouillard nous rappelle que Fernando Mendez fut, avant Mario Bava et son *Masque du démon*, un maître en matière de noir et blanc, réputation qu'il devait confirmer dans le superbe *Les proies du vampire*, tourné un an après. Si l'on ajoute un monstre bestial, un rythme sans temps morts et quelques meurtres plutôt cruels pour l'époque, on comprendra quel plaisir au second degré on peut éprouver à la vision de cette bande dessinée exotique. Etat du film très médiocre, copie rayée, débuts et fins de bobine hachurés. Duplication moyenne (O.B.)

## OUTLAND

(USA, 1981)

**INTERPRETES :** SEAN CONNERY, PETER BOYLE, FRANCES STERNHAGEN

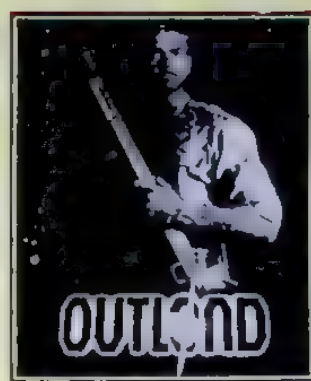
**REALISATION :** PETER HYAMS

**DUREE :** 1 h 44 (vidéo)

**DISTRIBUTION :** WARNER HOME VIDEO

**SUJET :** « Un shérif de l'espace découvre un trafic de drogue organisé par le directeur de la station minière d'Ito, et devra affronter les meurtriers lancés à ses trousses... »

**CRITIQUE :** Œuvre de science-fiction, *Outland* prend curieusement des allures de western classique, tout en dénonçant les complots et scandales appartenant à notre société. Ces trois dimen-



sions temporelles auraient pu gêner le récit filmique ; il n'en est rien. Peter Hyams, talentueux réalisateur de *Capricorn One*, jongle aisément avec ces éléments, créant ainsi un très beau film particulièrement réussi. Certes, les archétypes des grands westerns se retrouvent à chaque détour du décor de la station minière, tout comme dans la stylisation manichéenne des personnages et de leurs actes. Le scénario, soigneusement aruculé, puise son infrastructure - même dans ces archétypes, sans toutefois en garder le conventionnel. Le film possède la grande originalité d'estomper l'importance et la routine habituelle des décors afin de valoriser l'action qui l'anime. Les héros vivant dans cette cité ouvrière du futur s'engluent dans des actes quotidiens. Ayant perdu la notion d'humanité, ils apparaissent indifférents et ternes.

Seul de la foule anonyme se détache un « anormal », croyant en des valeurs morales oubliées et révolues ; le shérif s'évertue à incarner un héros désabusé, se



**DISTRIBUTION**  
**HOLLYWOOD BOULEVARD**  
MICHEL FABRE - 4, Bd MONTMARTRE, 75009 PARIS  
TELEPHONE - 824 62 52



donnant une raison d'exister, et son acte glorieux en devient presque ridicule. Il enrayera le trafic de drogue et dénoncera les responsables, sans pour cela provoquer un réel arrêt d'une machination trop bien organisée.

Peter Hyams traite intelligemment de problèmes actuels (surpopulation, banalisation des identités, manipulation, corruption de hauts fonctionnaires, exploitation perverse d'une société déchu) et, à travers l'œuvre cinématographique, les perpétuelles angoisses de l'Homme enfouies dans l'oubli ressurgissent plus que jamais.

A signaler : une fois de plus, le procédé « Pan and Scan » est utilisé pour permettre le passage du film sur un écran T.V. Cela est déplorable ; néanmoins — fait rare — le film ne perd ni de sa force, ni de son intensité. Duplication correcte. (D.S.)

## PATRICK

(Australie, 1977)

**INTERPRETES :** SUSAN PENHALIGON, ROBERT HELPMANN, ROD MULLINAR  
**REALISATION :** RICHARD FRANKLIN  
**DURÉE :** 1 h 44  
**DISTRIBUTION :** VIP

**SUJET :** « Supportant mal les ébats de sa mère et de son ami, Patrick va les assassiner tous les deux. Trois ans plus tard, nous le retrouvons sur le lit d'une clinique, plongé dans un coma profond et ne devant cette existence factice qu'à l'assistance d'appareils de survie. C'est alors que nous allons réellement faire connaissance avec lui... »

**CRITIQUE :** Trop rarement traité, et souvent d'une manière totalement dépourvue d'intérêt, le domaine des sciences para-psychologiques offre pourtant une vaste gamme de possibilités pour le cinéma fantastique. *Patrick* est l'exemple-même d'une parfaite maîtrise de ce sujet, abordé ici avec une intelligence et une sensibilité très artistiques, qualités qui depuis quelques années semblent être devenues l'apanage du jeune cinéma australien. Le pari n'était pourtant pas aisé !

Le personnage « moteur » de ce film est un être, semble-t-il, passé de vie à trépas ; il n'était donc certes pas évident de parvenir à axer sur lui l'attention du spectateur durant plus d'une heure



trente ! Or, *Patrick* réussit à nous captiver, à nous fasciner, malgré son regard « absent » qui, tel un cobra, fascine sa proie. La proie, c'est ici la femme. Qu'importe d'ailleurs laquelle, puisqu'elles prennent toutes le visage de cette mère qu'il aimait au point de la tuer pour l'infidélité qu'elle lui avait témoignée. C'est là l'éternelle relation œdipienne qui va faire basculer la fragile raison de Patrick, pour aboutir au drame qui le conduira à électrocuter la coupable et son amant dans leur bain. Dès lors commence pour Patrick, la phase d'auto-culpabilisation durant laquelle il va expier son acte de fils dénaturé ; puisqu'il a tué, il doit mourir aussi.

Durant les trois années suivantes, la clinique du docteur Poget abritera un homme cliniquement mort, et dont le personnel soignant suppose, à tort, qu'il n'y a là que quatre-vingt kilos de chair morte. Supposition parfaitement gratuite, hélas corroborée par la lecture des électro-encéphalogrammes, mais qui s'avère totalement éronnée. En fait, non seulement le cerveau de Patrick n'est pas mort, mais il s'est extraordinairement développé dans des domaines inconnus tels l'hypnose, la télépathie, la télékinésie... Autant d'exceptionnelles facultés qu'il contrôle parfaitement et dont quelques personnes peu désirables (ou trop) deviendront les inconscientes victimes.

C'est la jeune et nouvelle infirmière de Patrick qui, la première, découvrira ses étonnants pouvoirs après les avoir plusieurs fois subis. Révoltée par l'attitude de Patrick, elle va lutter jusqu'à la dramatique confrontation finale au cours de laquelle le jeune homme se laissera mourir.

Patrick, malgré ses talents, n'est pas un héros. Aucun des personnages de ce film n'en est un et nul, excepté la jeune infirmière, ne parvient à s'octroyer notre sympathie. Le docteur Poget n'est qu'un scientifique rigide et détaché qui considère son malade avec un intérêt égal à celui qu'il manifeste pour ses grenouilles de laboratoire. Son assistance est le prototype même de la vieille fille refoulée et frustrée qui refuse l'existence d'un Dieu incompetent à reconnaître ses qualités et se vautre dans la jouissance sadique que lui confère l'acide autorité de sa position hiérarchique dans la clinique. Quant à Patrick, rien dans son déséquilibre ne parvient à justifier ou excuser son égoïsme profond et destructeur, dépourvu de toute parcelle d'amour.

*Patrick* est un film empli d'une épouvante qui vous glace aussi parfaitement que le courant d'air permanent régnant dans la chambre du protagoniste et dont le froid peu à peu s'insinue en vous et vous paralyse.

Bénéficiant d'une excellente interprétation, *Patrick* se signale surtout par une réalisation parfaitement efficace à tous moments.

Que Patrick soit inerte et vous « regarde » de ses yeux morts, que sa concentration lui fasse tout propulser à travers la chambre avec grand fracas ou diriger ses ennemis vers la mort, tout est toujours totalement crédible et terriblement réaliste.

Il en est ainsi jusqu'à la dernière image (où l'on ne peut manquer d'évoquer *La grande menace*) sur laquelle l'on voit Patrick se lever et regarder. Mais comment ? Toutes les suppositions sont permises...

Duplication et copie française d'une bonne qualité. (C.K.)

## LES POUPEES SANGLANTES DU DOCTEUR X

(au cinéma LES INSATISFAITES POUPEES EROTIQUES)  
(LA BESTIA UCCIDE A SANGUE FREDDO)  
(Italie/Allemagne, 1971)

**INTERPRETES :** KLAUS KINSKI, MAR GARET LEE, ROSALBA NERI, MONICA STREBEL

**REALISATION :** FERNANDO DI LEO  
**DURÉE :** 1 h 25 (vidéo)  
**DISTRIBUTION :** VIP



**SUJET :** « Un mystérieux tueur masqué s'introduit une nuit dans un institut psychiatrique et y massacre toutes les séduisantes pensionnaires et une bonne partie du personnel... »

**CRITIQUE :** En dépit d'un scénario banal et ne s'embarassant guère de logique, *La bestia uccide a sangue freddo* tire sa qualité même de ses défauts, sorte de catalogue quasi-complet de tous les tics les plus irritants de la série B à l'italienne : emploi abusif du grand angle, des cadrages biscornus, des images teintées, caméra subjective à tout bout de champ, personnages de roman-photo, musique de documentaire, érotisme plutôt imposant pour l'époque, habitudes starlettes du cinéma-bis sans oublier l'inévitable Klaus Kinski...

Di Leo n'a pas oublié non plus les leçons de ses maîtres « es giallo » et joint à une obsession morbide du rituel de l'arme blanche (l'assassin choisit avec soin chacune des armes d'un présentoir médiéval et les remet en place délicatement après usage) un goût prononcé pour l'hémoglobine, symbolisé par l'inutile, absurbe et stupéfiant massacre final. Bien

sûr, il n'oublie pas de nous aiguiller sur une fausse piste à laquelle même l'inspecteur Clouseau ne se laisserait pas prendre (les apparitions inquiétantes de Kinski et sa chevelure identique à l'ombre chinoise du meurtrier) ; quant à la clinique « du docteur X », elle est plus proche d'un club de vacances ou d'un lieu de rencontre pour membres du « Réseau » que de l'image classique d'un asile.

On l'aura compris, tout ceci n'est pas très sérieux mais demeure fascinant dans la crudité de son propos, faisant de la bestia uccide a sangue freddo, le classique mineur d'un certain cinéma transalpin, à mi-chemin entre Dario Argento et *Diabolik*. (O.B.)

## LA PROIE DE L'AUTO-STOP

(AUTO-STOP ROSSO SANGUE)  
(Italie, 1976)

**INTERPRETES :** FRANCO NERO, CORINNE CLERY, DAVID HESS

**REALISATION :** PASQUALE FESTA CAMPANILE  
**DURÉE :** 1 h 18  
**DISTRIBUTION :** HOLLYWOOD INEDIT

**SUJET :** « Un dangereux individu, auteur d'une multitude de crimes, est pris en auto-stop par un couple en villégiature dans le sud californien. Au cours d'un angoissant périple, s'instaurent d'étranges relations entre les acteurs du drame... »

**CRITIQUE :** Assez proche de *Week-end sauvage*, *La proie de l'auto-stop* plonge ses héros dans un univers violent et malsain que représentent des personnages en marge de la société.

Côté victimes, Franco Nero, journaliste agressif, et Corinne Cléry, son épouse lasse de neuf années de vie commune, constituent le stéréotype du couple « classe moyenne » plutôt médiocre sous des dehors pourtant bien sympathiques. Côté bourreau, David Hess, que son physique a pour le restant de ses jours catalogué dans le peloton de tête des psychopathes vicieux. (*La dernière maison sur la gauche*, *La casa nel parco*), incarne l'être irrécupérable par excellence pour qui le plaisir consiste à faire le mal afin





# LES VIDEOS DU MOIS - LES VIDEOS DU MOIS

de se venger de la société l'ayant en quelque sorte rejeté comme un vulgaire déchet.

L'aspect le plus intéressant du film ne repose pas seulement sur la tension et la violence mais plutôt (on retrouvait d'ailleurs cette même approche dans *Week-end sauvage*) sur les rapports étranges et particulièrement ambigus s'installant entre les trois protagonistes. David Hess entretient avec Franco Nero une relation d'amitié virile, complice, bien ancrée dans l'inconscient de Nero, même si ce dernier avoue faire semblant de jouer le jeu. La scène où sa femme se fait violer sous ses yeux, le transformant en voyeur comblé représente l'aboutissement de ce comportement finalement libérateur.

Entre Connee Cléry et David Hess, il conviendrait plutôt d'évoquer le jeu dangereux de la république. En effet, affichant son mépris vis-à-vis de Hess, elle ne rate cependant pas une occasion de lui dévoiler ses dessous. Classé X en France, *Auto-stop rosso sangue* voit enfin le jour grâce à la vidéo. On imagine sans mal le choc qu'ont dû connaître nos censeurs — voici sept ans déjà — à la vision de ce film violent certes, véritable discours sur la brutalité virile au détriment de l'amour, apologie de l'immoralité et de l'incitation à la délinquance sur une musique vénéneuse signée Ennio Morricone. A voir assurément.

ment... mais à considérer uniquement comme un exutoire ! (G.P.)

## SINBAD ET L'ŒIL DU TIGRE

SINBAD AND THE EYES OF THE TIGER (U.S.A., 1977)

INTERPRETES : PATRICK WAYNE, JANE SEYMOUR, TARYN POWER, PATRICK TROUGHTON

REALISATION : SAM WANAMAKER

DUREE : 1 h 50

DISTRIBUTION : GCR

SUJET : « Un conte des Mille et une Nuits, qui nous entraîne à la suite du vaillant marin Sinbad pour l'un de ses fabuleux voyages »

CRITIQUE : Sortilèges et magie sont à l'honneur dans cette fantastique aventure réhaussée par l'admirable technique de Ray Harryhausen qui trouve dans ce cadre enchanteur de l'imagination l'écrin idéal à son travail d'orfèvre. Le scénario, tenu, n'est d'ailleurs que prétexte à permettre la totale expression de l'artiste fidèle à sa propre méthode, et qui fait une nouvelle fois la preuve de son talent.

Nous sommes transportés dans la lointaine Orient, patrie des plus insondables mystères, lieu de prédilection des magies et sorcières par lesquels l'impossible devient réalité. Le prince Kassim en fera d'ailleurs la douloureuse expérience, lorsqu'il se verra transformé en babouin par sa marâtre

Zénobia, le jour même de son couronnement. C'est sa sœur, la douce et belle princesse Farah, qui en fera le récit à Sinbad, lors de sa venue à Charak. Aussi pour ses doux yeux va-t-il accepter de s'embarquer dans un périlleux voyage afin de trouver le savant grec, Mélanthius, qui représente le seul espoir de sauver Kassim.

Commence alors un long périple semé d'embûches, toutes aussi dangereuses que stupéfiantes, souvent dues aux sorts malveillants jetés par la cruelle Zénobia qui le poursuit. Armée de squelettes-lueurs (admirablement conçus, évoquant d'ailleurs ceux du célèbre *Jason et les Argonautes*), animaux monstrueux, humanoïdes géants et invincible homme de métal précieux au cœur qui bat : autant d'insolites créatures que Sinbad devra affronter avant de parvenir au terme de sa mission.

Un spectacle musant totalement sur les effets spéciaux, seuls gages du plaisir que l'on éprouve à regarder ce film qui démontre que la magie du 7<sup>e</sup> art égale en tous points celle des Mille et une Nuits.

(C.K.)

## SLITHIS

(SPAWN OF THE SLITHIS) (U.S.A., 1977)

INTERPRETES : ALAN BLANCHARD, J.C. CLAIRE DENNIS LEE FALT

REALISATION : STEPHEN TRAXLER

DUREE : 1 h 26 (vidéo) INEDIT

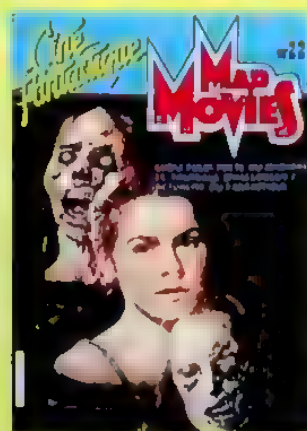
DISTRIBUTION : RCV



SUJET : « Un tas de boue radio-active sème la panique dans une petite ville polluée de la côte californienne... »

CRITIQUE : *Slithis* est le prototype parfait du navet intégral. Le sujet aurait pu être intéressant (on pense parfois aux bandes dessinées des E.C. Comics), et bien que le problème traité soit important (fuite des centrales nucléaires et pollutions des eaux), il perd toute efficacité par une mise en scène bâclée, une intrigue décevante, une interprétation nulle, une photo bien laide, des raccords de montages mauvais, un sous-titrage incohérent et mal synchronisé : les scènes nocturnes sont si sombres que l'on devine une volonté de « camoufler » de ridicules effets spéciaux. *Slithis*, le monstre-entité radio-actif, ressemble bien à ce qu'il est : un figurant vêtu d'une peau en caoutchouc.

(D.S.)



## MAD MOVIES Ciné-Fantastique

**Au sommaire du dernier numéro (N°25, février 83) :**  
Les films de Tobe Hooper (*Massacre à la Tronçonneuse*, *Poltergeist*, etc.), *ALIEN* ou les procédés de la peur au cinéma, les maquillages amateurs et professionnels, entretien avec D. Argento sur son dernier film : *Tenebre*, E.T., *TRON* ainsi que toute l'actualité. Le numéro : 18F.

**PAR CORRESPONDANCE :** (si vous ne le trouvez pas en kiosque) à la librairie du Cinéma MOVIES 2000, 49, rue de La Rochefoucauld 75009 Paris. Règlement par chèque ou mandat-lettre (Etranger : par mandat).  
**OU SUR PLACE :** A l'adresse de la librairie. Egalement en vente : toutes photos d'acteurs et affiches de films.

Dossiers, critiques... et tout un tas de photos couleurs !

### SOMMAIRE DES ANCIENS NUMEROS DISPONIBLES :

- N°15 : Les films d'horreur espagnols, Brian de Palma.
- N°16 : *Dorian Gray* à l'écran, le chat noir à l'écran.
- N°17 : les cirques de l'horreur, films de psycho-killers.
- N°18 : *Nosferatu*, *Superman*, le Fantastique mexicain.
- N°19 : *Star Trek*, *Inferno*, Les films d'Italia, actualités.
- N°20 : Les films de l'espace (*Alien*, *Star Wars*, etc.).
- N°21 : Le Fantastique britannique, dossier R. Freda.
- N°22 : Les films de Lucio Fulci, *Mad Max*, maquillages.
- N°23 : Les films de *Dracula*, dossier *Mad Max II*.
- N°24 : Ray Harryhausen, D. Argento, *Blade Runner*.

Chaque exemplaire : 18F (port gratuit).





## Films sortis à l'étranger

### Etats-Unis

#### Blue Thunder

Réal. : John Badham. « Rastar/Gordon Carroll Prod. ». Scén. : Dan O'Bannon, Don Jakoby. Avec : Roy Scheider, Candy Clark, Warren Oates, Malcolm McDowell

• « Blue Thunder » est le nom donné à un hélicoptère expérimental que l'US Air Force a prêté à la police de Los Angeles. Celle-ci est

chargée de tester les multiples capacités d'action de cet engin pour le moins inhabituel : pouvant voler dans un silence absolu, il est équipé de détecteurs dont la sophistication est telle qu'elle lui permet, même à haute altitude, d'écouter et d'enregistrer les conversations de n'importe quel habitant de la ville. D'une fantasmagorie avancée technologique, la sensibilité de ses appareils, contrôlés par ordinateurs, est en mesure de révéler les moindres mouvements et d'identifier les actions de toutes les personnes, fussent-elles abritées derrière des murs de large épaisseur. « Blue Thunder » est également une arme

mortelle : il peut effectuer une attaque en piquée à la vitesse d'un oiseau de proie, illuminer le ciel grâce à des projecteurs d'une puissance inouïe et tirer, avec une précision diabolique, 4 000 balles à la minute.

Aux commandes du « Blue Thunder », Frank Murphy (Roy Scheider) est pleinement conscient des capacités de l'hélicoptère dont il a l'entière responsabilité : réplique fulgurante à la délinquance, il pourrait aussi signifier l'ancêtre de la vie privée pour des millions d'Américains. Supposons, par exemple, qu'il tombe entre de mauvaises mains. Se rendant un jour sur les lieux d'un meurtre particulièrement horrible, Murphy se trouve confronté à l'effroyable évidence que « Blue Thunder » repose déjà entre de mauvaises mains. C'est en effet l'outil d'un sinistre complot top-secret appelé « Opération Thor ».

#### Kiss Me Goodbye

Réal. : Robert Mulligan. « Boardwalk/Burt Sugarman/Keith Barish et Twentieth Century Fox Prod. ». Scén. : Charlie Peters. Avec : Sally Field, James Caan, Jeff Bridges

• Comédie romantique et fantastique : sur le point de se remarier, une jeune veuve se trouve confrontée à un cruel dilemme. Elle a en effet le choix entre deux possibilités : épouser un homme plein d'avenir... ou rester avec son mari sorti exprès de la tombe pour la retrouver.

Variation amusante et originale sur l'incroyable thème du triangle, l'amant ayant ici recours à des pratiques surnaturelles (dont un exorcisme) pour renvoyer dans l'au-delà le man gênant.

#### The Pirates of Penzance

Réal. et scén. : Wilford Leach. « Joseph Papp/Edward R. Pressman Prods ». Avec : Kevin Kline, Linda Ronstadt, Rex Smith, Angela Lansbury

• Beaucoup plus fidèle à l'esprit du célèbre opéra comique créé en 1880 par Gilbert et Sullivan que *Pirate Movie*, récente adaptation interprétée par Christopher Atkins et Kristy McNichol, *The Pirates of Penzance* n'en demeure pas moins une comédie musicale bourrée d'humour, d'exubérance et de fantaisie aux somptueux décors où les deux rôles principaux sont cette fois-ci tenus par deux pop-stars internationales, Linda Ronstadt et Rex Smith.

#### Vidéodrome

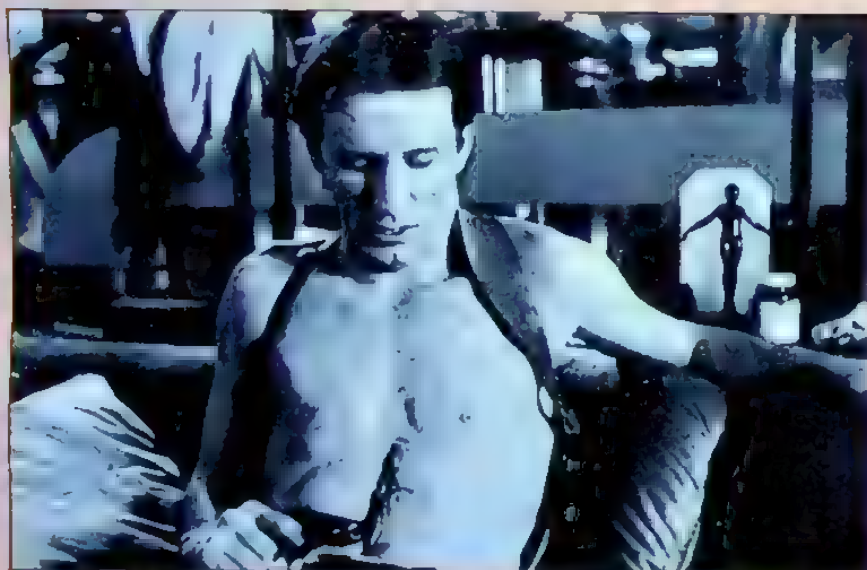
Réal. et scén. : David Cronenberg. « Filmplan International Prod. ». Avec : James Woods, Deborah Harry, Sonja Smits

• *Vidéodrome*, la plus ambitieuse réalisation de David Cronenberg, sa plus coûteuse aussi (\$ 6 000 000), promet surtout d'être sa plus intrigante, que ce soit dû à la personnalité de ses interprètes — James Woods (nommé aux Oscars pour *Tueurs de flics*) et Deborah Harry (chanteuse du groupe Blondie et diva de la new wave) — ou bien à la teneur même du scénario que Cronenberg a, un peu à la manière de Spielberg pour *E.T.*, entouré du plus grand secret durant toutes les étapes de la production.

Après quelques remaniements destinés à rendre le film plus compréhensible (des « sneak-previews » avaient en effet révélé que la plupart des spectateurs n'avait rien compris de la complexité de l'histoire), le film, maintenant terminé, sort ce mois-ci aux États-Unis.

L'action se déroule à Toronto où Max Renn (James Woods), le héros du film, incarne le responsable d'une chaîne de télévision par câble piratant des programmes retransmis par satellites en provenance de l'étranger. Une nuit, un employé de la station parvient à se brancher accidentellement sur une émission — brésilienne semble-t-il — au contenu très spécial et intitulée « Vidéodrome » : spectacle composé de séquences d'érotisme « soft » et de violence « hard » où des individus encapuchonnés se livrent à toutes sortes de

Un « kangourou humain » vu par David Cronenberg (« Vidéodrome »)



tortures sur des victimes humaines. Max Renn décide de retransmettre, illégalement bien sûr, cette émission au Canada. Il s'apercevra bientôt — et peut-être trop tard — qu'il est tombé sur un réseau de diffusion clandestin, uniquement destiné à une clientèle d'abonnés, spécialisé dans le « snuff » (véritables meurtres à l'écran), et dont les effets sur les spectateurs sont tels que nul n'aurait pu un jour les imaginer : la télévision n'affecte plus seulement l'esprit, voire la vie du spectateur, mais maintenant son corps. Rick Baker, qui a réalisé les effets spéciaux de *Vidéodrome*, s'est, parait-il, surpassé. Quoique bien gardé, le secret de ses créations s'est quelque peu évanoui et des rumeurs ont fait écho de postes de télévision humanisés ou d'êtres « vidéo-isés ». On sait aussi que Baker a réalisé un moule du corps de Deborah Harry à des fins très, très particulières.

## Grande-Bretagne

### House of the Long Shadows

Réal. : Pete Walker. « Golan/Globus Prod. ». Scén. : Michael Armstrong. Avec Vincent Price, Christopher Lee, Peter Cushing, John Carradine, Sheila Keith.

• Inspiré de « Seven Keys to Baldpate », roman signé Earl Derr Biggers (le créateur de Charlie Chan), *House of the Long Shadows* est un thriller gothique réunissant pour la première fois à l'écran les quatre maîtres du cinéma fantastique.

Piqué au vif par les reproches de son éditeur, un jeune écrivain fait le pari qu'il est capable d'écrire un roman en 24 heures. Il se met donc en route pour Baldpate Manor, un château inhabité et isolé où il pense pouvoir donner libre cours à sa créativité. En chemin, lors d'un violent orage, d'étranges événements ne tardent pas à se manifester, et parvenant enfin à atteindre sa retraite nocturne, l'écrivain aura la surprise de trouver celle-ci habitée par un curieux vieillard (John Carradine) et sa fille, gardiens des lieux. Durant la nuit, d'autres personnages vont faire leur apparition, parmi lesquels Vincent Price, Peter Cushing et Christopher Lee, chacun proclamant être le propriétaire du château. Mais une main meurtrière, celle de l'héritier illégitime enfermé depuis 40 ans dans le grenier, frappera à plusieurs reprises dévoilant bien des identités et de macabres surprises...

## Films en tournage

### Nouvelle-Zélande

#### The Lost Tribe

Réal. et scén. : John Laing. Avec : John Bach, Danen Takle.

• Rares sont les films en provenance de Nouvelle-Zélande (*Smash Palace*, *Beyond Reasonable Doubt*, *Scarecrow* ces deux dernières années), cette île à l'industrie cinématographique peu développée, situation due principalement à une faible population (moins de 4 000 000 habitants).

Ses sites naturels magnifiques ont cependant accueilli des productions étrangères (principalement australiennes) avec dernièrement *Race to the Yankee Zephyr* et *Prisoners*.

*The Lost Tribe* dont le tournage s'achève actuellement, raconte une histoire de terreur située en bordure des nombreux fjords entaillant la côte sud du pays.

Un homme, Maxwell Scarry, a disparu alors qu'il était parti à la recherche des vestiges de la mystérieuse « Lost Tribe » (la dernière tribu). Sa femme Ruth et son frère Edward se rendent sur les lieux où Maxwell a été aperçu par un pêcheur, mais en vain. De retour en ville, Edward est interrogé par la police qui le soupçonne du meurtre d'une prostituée, un crime qu'il n'a évidemment pas commis. Effectuant sa propre enquête, ne serait-ce que pour prouver son innocence, il s'aperçoit bientôt que la disparition de Maxwell et la



La Mort telle qu'elle apparaît à Luigi Cozzi dans « Hercules »

situation dans laquelle lui, Edward, se trouve, sont intimement liées. Avec Ruth, il retourne dans la région des fjords et tous deux se retrouvent précipités dans une suite d'événements mortels où toute issue est condamnée.

## Films terminés

### Etats-Unis

#### Scalp

Réal. : Fred Olen Ray. Avec : Kirk Alyn, Carol Borland, Joe McCallum.

• Affrontements avec le surnaturel pour un groupe de jeunes perdus dans une région désertique dominée par l'esprit maléfique d'un indien.

Abondant en gorges tranchées, scalpées, décapitations, têtes qui explosent et transformations diverses, cette petite production californienne indépendante devrait ravir les amateurs d'effets spéciaux et maquillages sanglants.

## Films en production

### R.F.A.

The Never Ending Story (L'histoire sans fin)

Réal. : Wolfgang Petersen. « Neue Constantin ».

• Adapté d'un roman best-seller de Michael Ende (un million d'exemplaires vendus en Allemagne), le nouveau film de Wolfgang Petersen (*La conséquence*, *Le bateau*), débutera dès le printemps au terme d'une année de pré-production, pour un budget colossal de \$ 25 000 000.

L'histoire concerne un jeune garçon de 11 ans qui, au fur et à mesure de la lecture d'un livre, se passionne tellement pour les personnages, qu'il finit par s'intégrer, un peu à la manière d'Alice au pays des merveilles, à ce monde imaginaire pour le sauver de la destruction. Dans tous les pays où il a été traduit, ce roman a déclenché un véritable phénomène social dans la mesure où, provoquant en chaque lecteur, un remou émotionnel qui lui permet de retrouver des sentiments enfouis au plus profond de lui-même, cette histoire équivaut, comme pour *E.T.*, à un retour aux valeurs morales.

Les effets spéciaux visuels seront réalisés par une équipe britannique supervisée par Brian Johnson (2001..., *Alien*, *L'empire contre-attaque*), tandis que Colin Arthur se chargera des effets spéciaux et maquillages. Le tournage s'effectuera sur 6 plateaux des studios de la Bavaria à Munich équipés d'un énorme système de « blue screen ».

Gilles Pollnien

Lou Ferrigno dans « Hercules » de Luigi Cozzi





SUR NOS  
ECRANS

2

7



UNE REVOLUTION DANS LA 3-D

# MEURTRES EN 3-D

par Jean-Marc et Randy Lofficier

Le troisième volet de la série *Friday the 13th* surprit tout le monde par son succès. En effet, en dépit de critiques virulentes, *Friday the 13th, III* fut l'une des réussites commerciales de l'été. Les résultats du box-office américain dépassèrent les \$30 millions dès l'automne. Ce chiffre s'explique en majeure partie par l'utilisation, lors du tournage du film, d'un procédé 3-D complètement différent de ceux employés dans les années 50. Qui ne se souvient des *House of Wax*, *Creature from the Black Lagoon* et autres *Bwana Devil* de l'époque ? Les paires de lunettes rouges-et-vertes, les difficultés de projection, les résultats souvent médiocres et, surtout, les coûts d'exploitation de ces films reléguèrent la 3-D au rang des pièces de musée.

Frank Mancuso, Jr producteur de *Friday the 13th, III*, et Steve Miner, son scénariste et réalisateur, décidèrent de combiner leur film et la 3-D alors que celui-ci était déjà en cours de production. *Friday the 13th, III* fut, en effet, écrit en janvier 1982, et filmé à partir du mois d'août de la même année !

Mancuso, qui avait été le directeur de la chaîne de cinémas Paramount au Canada, se souvenait d'avoir assisté à la projection d'un film d'étudiants en 3-D, réalisé par un certain Martin Jay Sadoff à Toronto en 1972 ! Entre-temps, Sadoff, qui s'était spécialisé en 3-D, avait supervisé un projet de remake de *The Incredible Shrinking Woman*, qui devait être tourné en 3-D chez Universal en 1978, et réalisé par Jane Wagner.

Il était donc tout naturel que Mancuso fit appel à Sadoff pour la réalisation de *Friday the 13th, 3-D*. Paramount, qui avait exprimé quelques réticences à l'idée de sortir un film en 3-D (*The Stewardesses* !), fit clairement savoir qu'ils désiraient un film qui puisse être distribué dans toutes les salles, et non seulement celles équipées de doubles projecteurs ou de projecteurs spécialisés. En outre, la qualité photographique du film devait être égale à celle d'un film « normal ».

Pour remplir ce « cahier des charges », il était nécessaire de trouver de nouveaux procédés techniques. Sadoff fit appel à la Société Sirius II, dirigée par Gale Weaver et Marty Sadoff, dont la principale activité avant *Friday the 13th, III* était de servir de consultant à l'industrie aérospatiale américaine !

Sirius II reçut environ \$1 million pour mettre au point un système de lentilles et de projection rendant possible la distribution en 3-D de *Friday the 13th, III* dans les 813 cinémas où le film sortit en première exclusivité aux Etats-Unis. Dans une centaine de ces cinémas, une simple lentille, conçue par Sirius II, remplaça tout simplement la lentille normale du projecteur !

*Friday the 13th, III* dut également être photographié avec une caméra spéciale, n'utilisant qu'une seule lentille, la « 3-Depix Converter », mise au point pour le film par la société Marks Polarized Corp, qui était déjà impliquée dans la réalisation de films 3-D dans les années 50. Sirius II vient également de mettre au point sa propre caméra, qui doit être utilisée par Mancuso et Miner pour un projet de space-opera-comédie (sans titre pour l'instant).

Un avant-goût de la combinaison du système caméra + projection de Sirius II peut être entr'aperçu dans le générique de *Friday the 13th, III*, qui fut tourné avec celui-ci. Au lieu d'utiliser la 3-D pour donner à l'écran une « profondeur », des scènes entières peuvent désormais se dérouler littéralement au-dessus des têtes du public. Ce générique fut réalisé grâce à des rotoscopes reliés à des caméras commandées par ordinateurs.

Le reste du tournage de *Friday the 13th, III* ne fut pas simple. Tout d'abord, l'adjonction de la 3-D fit passer le budget du film de la somme originellement prévue de \$1,4 millions à plus de \$2 millions. Pour des raisons de coûts, le tournage se fit en Californie (contrairement aux deux premiers *Friday the 13th* qui avaient été tournés sur la Côte Est des U.S.A.). Enfin, de nombreuses contraintes techniques vinrent s'ajouter à celles des délais extrêmement brefs de production. La date de sortie impérative du film était, en effet, déjà fixée au 13 août 1982.

L'usage de vêtements ou de décors de couleur blanche créait, par exemple, un problème de double image (« ghost ») en raison de l'éclairage intense utilisé. Il fut parfois nécessaire d'éclairer les décors différemment des acteurs, ou d'éviter certains angles de photographie.

Pour parachever le tout, une grue s'effondra, manquant de blesser plusieurs techniciens, et les conditions météorologiques s'avérèrent détestables !

Le triomphe commercial de *Friday the 13th, III* confirma la vision de Mancuso et Sadoff, et eut immédiatement des conséquences énormes à Hollywood. Plusieurs films 3-D sont aujourd'hui en production. Parmi les projets les plus connus, citons *Jaws III* chez Universal, *Man Out of Time* de Jerry Skolimowski (*The Shout*), *Star Trek III*, Michael Wadleigh's *The Mirror Men*, une adaptation du roman de Colin Wilson, *The Space Vampires*, *Amityville III*, *Space Hunter* de Ivan Reitman (producteur de *Heavy Metal*) plus une douzaine d'autres titres de science-fiction, fantasy, horreur !

Toute cette activité a, bien évidemment, déclenché une véritable révolution technologique au niveau des fabricants. Marks Polarized Corporation, Optimax (choisie pour *Jaws III*), Arri-flex, etc., offrent désormais des systèmes rivalisant avec celui de Sirius II. Nous avons voulu retrouver ceux qui ont été à l'origine de cette incroyable révolution, annoncée par *Friday the 13th, III*. Gale Weaver et Marty Sadoff de Sirius II.

Sirius II est établie près de Marina del Rey, un élégant faubourg de Los Angeles. La société, outre Weaver et Sadoff, se compose de deux autres ingénieurs, ayant travaillé pour la Hughes Aircraft Corporation. Marty Sadoff, qui est l'un des principaux responsables du système employé pour *Friday the 13th, III*, nous explique comment des ingénieurs en optique et électromécanique ont fini par révolutionner l'industrie du cinéma.





UNE REVOLUTION DANS LA 3-D

# MEURTRES EN 3-D



## ENTRETIEN AVEC MARTY SADOFF

A quand remonte votre intérêt pour le relief ?

Etant gamin, mon père exploitait un circuit de salles artistiques où il programmat toujours d'excellents films. Cependant, après ces projections, il m'arrivait de m'échapper afin d'aller voir des films en 3-D ! Les premiers souvenirs cinématographiques qui me reviennent sont ceux de *L'étrange créature du lac noir* en relief. Ce que la plupart des gens ne comprennent pas, c'est que le relief n'est pas passé de mode en raison d'une désaffection du public. Les années 50 furent celles des projecteurs à charbon. Il n'existait aucune automatisation en matière de projection et les syndicats exigeaient la présence de deux personnes dans chaque cabine.

Le relief nécessitait un système très compliqué qui consistait à s'occuper simultanément de deux projecteurs, un gauche et un droit, les arcs de charbon devant brûler exactement en même temps !

Ce système exigeait la présence de deux hommes dans la cabine de projection ainsi que de deux copies.

Il fallait changer complètement les pro-

jecteurs pour passer un film en trois dimensions afin d'y inclure de plus larges chargeurs. Cela nécessitait le transport de deux jeux de bobines, l'un du film « œil gauche » et l'autre du film « œil droit ». Les changements de bobines devaient être bien synchronisés et l'on devait s'assurer que le projecteur « œil gauche » ne saute pas quelques images, auquel cas il aurait fallu supprimer les mêmes images du projecteur « œil droit » !

Mais en dépit de tous ces inconvénients, le relief n'était pas impopulaire auprès du public. Il avait plutôt mauvaise réputation auprès des Studios qui s'orientèrent de ce fait vers de nouveaux procédés d'agrandissement de l'écran ou de meilleure vision tels le Cinemascope, le 70 mm ou le Technorama... Le public fut avisé que le relief au cinéma *c'était ça* et rien d'autre, les studios tenant surtout à se débarrasser de ce procédé comme de la poisse : malgré l'obligation de porter des lunettes et les maux de tête dus aux conditions de projection, je crois que les gens qui firent l'expérience de la troisième dimension ne furent pas déçus.

Autre problème : les films des années

50 ne constituaient pas la base idéale pour un bon début : les productions en relief de l'époque étaient très inégales. Il s'agissait de petits budgets tournés en noir et blanc. Pour différentes raisons, la chose la plus ardue à réaliser en 3-D est le noir et blanc, néanmoins, presque tous étaient ainsi !

Je me rappelle lorsque, petit garçon, je m'asseyais dans un fauteuil de cinéma, tout ce que je rêvais de voir, c'était des films de S.F. ! Eh bien, ce que j'ai toujours voulu faire c'est du relief !

Comment avez-vous été personnellement impliqué dans la réalisation de films en relief ?

Il y a plusieurs années de cela, je m'occupais du montage sur *Woodstock*, et tous mes amis à l'époque cherchaient matière à réalisation. Bien que ne me sentant guère capable d'écrire le script, il m'est venu à l'idée de tourner *Hair* en relief. J'ai obtenu de l'argent du gouvernement canadien et je me suis mis à étudier ce qui n'allait pas avec le 3-D, en terme de difficulté inhérente à la réalisation.

Jusqu'alors, un tournage nécessitait deux caméras. On avait d'énormes problèmes à aligner les plans rapprochés et les plans d'ensemble ainsi qu'à calculer l'écartement correct entre les deux caméras.

Dans les années 50, les films en relief étaient réalisés grâce à un système appelé « déplacement interoculaire ». Normalement, lorsque l'homme regarde quelque chose, ses yeux se dirigent dans la bonne perspective. Même chose lorsque vous placez un doigt face à vos yeux et fixez un objet situé au-delà. Vous verrez deux doigts. Les yeux vont d'avant en arrière, balayant leur champ de vision. Cela s'appelle la convergence.

Dans les années 50, les caméras étaient tellement volumineuses que vous ne pouviez pas les rapprocher jusqu'à ce qu'elles se touchent. Elles étaient donc réglées pour tourner à l'intérieur d'un prisme. Pour les prises de vues générales, les caméras étaient nettement séparées ; ce qui vous donnait en gros la profondeur de perception d'un éléphant : résultat épouvantable car les éléphants ont des yeux très éloignés l'un de l'autre. Pour les premiers plans on rapprochait le plus possible les caméras, et on obtenait la profondeur de perception d'une souris ! Evidemment, cela ne ressemble pas à la manière dont les gens voient. On en arrive à un ensemble de formes ou de silhouettes qui ont de la profondeur à l'écran mais paraissent toujours avoir été découpées.

Il était temps de trouver une alternative dans la façon de réaliser un film en relief. Un système radicalement différent et qui impliquerait un procédé de convergence variable. En substance, ce système verrait de la même manière que nos yeux et serait capable de tout allier sur une seule pellicule afin de pouvoir être lu par un projecteur classique (et par conséquent dans une salle de cinéma normale sans pour autant requérir la présence de deux opérateurs), sur un équipement automatisé et à travers une lentille spéciale adaptée au projecteur. Les gens pensaient qu'un tel procédé était impossible à réaliser. L'intérêt pour le relief n'avait pas décliné, seulement cela posait trop de problèmes. Alors nous avons considéré les problèmes un par un et développé une nouvelle approche permettant de réaliser des films en relief, radicalement opposée à celle utilisée durant les années 50.

Nous avons commencé par l'exploitation, puis remonté la filière. Nous mîmes d'abord au point un système de projection. L'appareil est constitué d'un seul bloc, sur lequel vient se greffer la lentille, et qui s'adapte devant le projecteur traditionnel. C'est ce système qui fut utilisé par la majorité des cinémas programmant *Meurtres en 3 dimensions*. Puis, au cours de l'exploitation du film, une centaine de cinémas furent équipés de véritables lentilles « pures » qui n'ont pas besoin de modification ou de bague pour être adaptées au projecteur. Il suffit de les fixer puis de mettre au point et vous obtenez un relief instantané ! Même plus besoin d'opérateur dans la cabine.

Qu'est-ce qui du point de vue technique fut différent dans la façon de réaliser *Meurtres en 3 dimensions* ?

Ce film fut tourné d'une manière vrai-

ment unique dans la mesure où c'était le premier film fantastique uniquement pour la troisième dimension.

Ce ne fut pas un film « réaliste », ce qui signifie que *Meurtres en 3 dimensions* n'a pas été tourné en extérieurs. Le camp de vacances fut construit sur un plateau de telle manière que la maison elle-même soit totalement praticable pour les effets de 3-D.

Les perspectives furent toutes conçues spécialement pour le relief. Nous eûmes ainsi recours à ce que l'on appelle les « perspectives forcées ». Le directeur de la photographie, les éclairagistes et toute l'équipe firent l'apprentissage du 3-D. Le tournage dans son ensemble a donc été différent de n'importe quel autre film, même ceux déjà réalisés en relief.

Le relief n'aurait jamais atteint l'âge adulte sans l'ordinateur. Car c'est lui qui contrôle si la caméra « voit » correctement. Dans *Meurtres en 3 dimensions*, il existe des plans qui n'auraient pu être faits en relief auparavant. Ils étaient tout simplement impensables avec la technologie d'il y a trente ans. Nous n'allions évidemment pas ré-employer des caméras vieilles de trente années pour ce film. Non, *Meurtres en 3 dimensions* fut réalisé sans que quiconque touche la caméra ! L'opérateur était assis dans un camion, à environ 1 500 mètres du plateau, face à un écran vidéo lui montrant les images gauche et droite et lui indiquant de quelle manière la caméra voyait. Il n'avait plus qu'à utiliser les servo-moteurs (1) de contrôle à distance pour faire fonctionner la caméra. D'autres personnes contrôlaient non seulement les diverses focales des objectifs mais aussi le positionnement des yeux durant les mouvements de caméra. C'est une approche radicalement différente pour filmer en relief.

Les lunettes constituent l'un des inconvénients relatifs aux « anciens » films en relief. Est-il toujours nécessaire de porter des lunettes pour voir un film en relief ?

Non, vous pouvez en fait regarder un film en 3-D sans lunettes. Il existe un moyen de voir *Meurtres en 3 dimensions* sans lunettes. Le problème consiste à se placer dans un angle de vue bien précis. Ainsi, dans une salle de 500 places, selon la position des sièges, on pourrait recenser cinq personnes en mesure de voir le relief sans les lunettes, avec un écran spécial bien sûr. Les lunettes ne sont en fait nécessaires que pour un problème de mass-média.

La plupart du temps, dans les années 50, lorsque le public témoignait son mécontentement à propos des lunettes, ce dont il se plaignait en réalité, c'était de tous les problèmes relatifs aux conditions de projection. N'oubliez pas que les projecteurs devaient être absolument synchronisés. Si l'un d'eux sautait une image, l'un des yeux voyait cette image sur l'écran avant l'autre œil. Cela vous flanquait une telle migraine que vous en attribuez la faute aux lunettes ! Nos nouvelles lunettes sont en plastique polarisé. Avec ce procédé, il n'y a plus

de système polarisé rouge ou vert. C'est la première fois que l'écran large convient parfaitement au relief.

La principale différence qui permet à *Meurtres en 3 dimensions* de remporter un tel succès, c'est d'être le premier film en relief qui ne vous donne pas mal à la tête !

On tourne beaucoup de films aujourd'hui avec l'arrière pensée d'un débouché à la télévision. Que se passera-t-il lorsque *Meurtres en 3 dimensions* sera diffusé sur le petit écran ?

On le verra dans sa version plate. Cela pourrait même être assez drôle. *Meurtres en 3 dimensions* n'a pas été conçu pour passer à la télévision. La philosophie de Paramount a été de reconnaître que le cinéma reste toujours une expérience. *Les aventuriers de l'arche perdue* a été le premier film distribué en 70 mm sur une grande échelle, et 80 % de ses recettes sont allées aux salles programmant le film en 70 mm. *Star Trek II* était aussi en 70 mm.

Quelle est la prochaine étape ? Les hologrammes ?

Je pense que le relief holographique est encore loin, du moins en ce qui concerne le grand public.

Je crois que l'étape suivante sera le relief électronique. Vous souvenez-vous de ce que l'on vous disait à l'école, sur la vue ? Eh bien, c'est faux ! On vous a enseigné l'existence d'une lentille dans l'œil, faisant office d'écran où l'image est sens dessus-dessous. C'est une explication antérieure à l'avènement électronique. La véritable manière dont vous percevez une image est plus proche d'un système de retransmission vidéo, où l'œil droit balaye tel champ de vision et l'œil gauche tel autre, envoyant ainsi des impulsions électroniques jusqu'au cerveau.

Maintenant, on parvient à imaginer des procédés permettant de digitaliser l'œil et à trouver des lentilles électroniques agissant directement sur le cerveau pour guérir la cécité.

Nous nous penchons donc actuellement sur un film dont l'histoire serait parfaitement adaptée au relief et qui enverrait des impulsions directement au cerveau. Ce film serait bien évidemment destiné à des salles de cinémas différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui et pourrait s'identifier à une expérience totalement nouvelle !

Propos recueillis par  
Jean-Marc et Randy Lofficier  
(Trad. : Gilles Polinien)

(1) Appareil destiné à accroître l'effet d'un petit effort pour un mouvement nécessitant un travail considérable.





# MEURTRES EN 3-D

LA CRITIQUE

*Meurtres en 3-D* est le troisième volet de *Vendredi 13*, série engendrée en 1980 par Sean Cunningham, ex-producteur de *La dernière maison sur la gauche*. Depuis le surprenant triomphe commercial de cet insipide « shock movie », les suites se succèdent et se ressemblent. Le peu d'originalité dans le premier film (notamment le « plan de travail » du manège et le retour final du noyé) a été laminé à force de répétition, et on comprend que la campagne publicitaire de *Meurtres en 3-D* ait insisté sur son seul élément novateur : la présence du relief.

Voir *Meurtres en 3-D*, c'est revoir *Vendredi 13* n° 2, au sens propre comme au sens figuré. Au sens figuré parce que les deux intrigues sont jumelles, et au sens propre car le début de *Meurtres en 3-D* reprend les dernières séquences de *Vendredi 13* n° 2. En un pré-générique, nous apprenons que Jason, l'enfant noyé du Crystal Lake qui a bien grandi depuis son accident, continue de venger sa mère, « victime » de la dernière bobine de *Vendredi 13* (n° 1). Ensuite, comme le veut la coutume, une nouvelle équipe de jeunes américains insoucians brave les recommandations de la population locale et vient s'installer dans ce camp désaffecté pour colonies de vacances. Chacun des participants du cache-cache mortel qui va suivre remplit une fonction déterminée : deux jeunes amoureux apportent l'élément sexuel (on ne reviendra pas sur l'aspect punitif

de ce type de film en la matière) ; un couple de rescapés de la « dope generation » s'adonne à un humour scatologique que ne renieraient pas Cheech & Chong ; et un garçon complexé a pour seule utilité de provoquer une bande de motards, qui seront autant de nouvelles proies pour Jason. Car c'est chez lui que tous — ou presque — termineront leur parcours. Immuablement, le stakhanoviste du meurtre poursuit son œuvre. Pour les besoins du faible — si faible — renouvellement de la série, il se doit d'innover. Mais les rares créations macabres dont il sera capable — tel ce « découpage vertical » — ne peuvent sauver le film de l'ennui. Peut-être un réalisateur de talent aurait-il pu contourner le conventionnalisme de l'histoire pour nous procurer quelques frissons... Steve Miner n'est pas John Carpenter, ni même Sean Cunningham. Totalement dépourvu d'inspiration, répondant à notre somnolence par une réalisation engourdie, il mène ce « *Vendredi 13* n° 3 » à son terme avec la simple efficacité d'un fonctionnaire de la mise en scène, dont le principal souci aura été de ne pas déconcerter le public des deux premiers épisodes.

Heureusement, il y a la 3-D ! Et même si Miner semble s'être assoupi en cours de tournage, il a eu la décence d'utiliser correctement le relief. Considérablement améliorée et simplifiée pour ce film, la 3-D parvient à le sauver du naufrage. Bien entendu, aucun cliché ne

nous est épargné. Les perches, les tisonniers, les manches de pelle, etc., jaillissent régulièrement de l'écran avec un bel entrain. Plus créatif en d'autres moments, Miner a su tirer parti des performances du système « Marks 3-D » pour conférer à son film des qualités dont étaient totalement dépourvus ses deux prédécesseurs. La scène où du linge suspendu bat mollement au vent, allant et venant hors de l'écran, pourrait prétendre à une certaine dimension poétique. Quant à l'horreur pure, elle compense par ce biais la timidité des effets spéciaux (« major company » oblige), en une brève et mémorable séquence qui figure parmi les sommets du genre.

Cependant, il est significatif que le meilleur moment de relief du film n'en fasse pas réellement partie. En effet, c'est avec son générique que *Meurtres en 3-D* réalise la plus époustouflante démonstration à ce jour. Avec un réalisme saisissant, ces simples lettres rougeoyantes se détachent de l'écran pour provoquer, à quelques centimètres de ses yeux, la crédulité du spectateur. Totale réussite, cette séquence inspire quelques réflexions : que l'avenir de la 3-D réside peut-être principalement dans l'image électronique, et que le distributeur français du film a sans doute eu raison de supprimer, dans son titre, toute référence à *Vendredi 13*. Car *Meurtres en 3-D* est essentiellement un long métrage militant en faveur de la nouvelle 3-D, une sorte de bande annonce tridimensionnelle qu'il faut renoncer à critiquer en tant que film pour s'adonner au plaisir désuet — mais retrouvé et amplifié — du cinéma en relief. A ce prix, le spectacle (qui est à conseiller en VF, car les sous-titres nuisent à l'effet de relief) s'accepte en tant que retrouvailles émues d'une vieille connaissance... que nous aimerions voir trouver un écran plus digne de ses nouvelles parures.

Guy Delcourt



U.S.A. 1982  
Production : Paramount. Prod. Frank Mancuso Jr. Réal. Steve Miner. Prod. ass. Peter Schindler. Co-prod. : Tony Bishop. Prod. ex. Lisa Barsamian. Scén. Martin Krosser & Carol Watson, d'après les personnages créés par Victor Miller et Ron Kurz. Phot. Gerald Fell. Dir. art. Robb Wilson. King. Mont. : George Hively. Mus. : Harry Manfredini. Son. Bill Nelson. Déc. : Dee Suddleson. Maq. : Cheri Minns. Cost. : Sandi Love. Cam. : Eric Van Haren. Noman. 3-D superviseur : Martin Jay Sadoff. Script. : Kathy Newport. Conseiller technique : Terry Ballard. Louma : George Michael Brown. Effets spéciaux : Martin Baker. Effets spéciaux de maquillage : Douglas J. White, Allen Apone, Frank Carrisosa, Inl. Richard Brooker (Jason), Gloria Charles (Fox), Rachel Howard (Chi), Dana Kimmel (Chris), Catherine Parks (Vera), Paul Kratka (Rick), Jeff Rogers (Andy), Larry Zerner (Shelly), Tracie Savage (Ali), Kevin O'Brien (Loco), Annie Gayble (la caissière). Terry Ballard, Terence McCorry, Charlie Messenger (policiers fédéraux). Dist. en France C.I.C. 95 mn. Movielab Color.

# AMITYVILLE 2, LE POSSEDE





## AMITYVILLE 2, LE POSSEDE

### ENTRETIEN AVEC DAMIANO DAMIANI (REALISATEUR)

La carrière cinématographique de Damiano Damiani débute en 1946, date à laquelle après avoir poursuivi des études de décorateur à l'Académie des Beaux-Arts de Milan, il tourne son premier documentaire.

Il ne signera cependant son premier long-métrage que 13 années plus tard, en 1959 (*Jeux précoces*), s'étant plus spécialement intéressé jusqu'alors à l'écriture scénaristique.

Jusqu'à *Amityville II, le possédé*, sa dernière œuvre en date, quelques vingt réalisations se succéderont allant du western (*El Chunchu*, *Un génie, deux associés*, *une cloche*) à la fable politique (*Confession d'un commissaire de police au procureur de la république*, *Nous sommes tous en liberté provisoire*, *Un juge en danger*) en passant par le néo-réalisme et la délicatesse de *L'île des amours* qui lui vaudra de remporter le Grand Prix au festival de San Sebastian en 1961.

Comme on peut en juger à la lecture de ces quelques titres, l'itinéraire cinématographique ne destinait en rien cet italien de 61 ans, peu bavard et plutôt secret, à mettre en scène un film fantastique aussi « commercial », d'autant plus qu'il avoue ne pas affectionner particulièrement ce genre... Néanmoins, *Amityville II, le possédé* s'avère largement supérieur au précédent épisode sous-titré « La maison du diable », et de ce fait, il nous est apparu opportun de lui poser quelques questions.

**Amityville II est votre premier film américain. Comment avez-vous été amené à le réaliser ?**

J'avais déjà tourné quelques films en langue anglaise dont *L'ennui et sa diversion*, *l'érouisme* (d'après Moravia, avec Catherine Spaak) et *Il sorriso del grande tentatore* (avec Glenda Jackson). Mais c'est effectivement la première fois que je réalise un film entièrement américain.

Ce fut une expérience très positive pour moi et j'y ai pris beaucoup de plaisir. L'entente et la collaboration avec l'équipe américaine ont été extraordinaires.

Je connaissais très bien Dino De Laurentiis, le producteur, pour avoir travaillé auparavant avec lui en Italie. Depuis son départ pour les Etats-Unis, nous avions gardé le contact et il devait me faire signe dès qu'il aurait quelque chose pour moi en Amérique. Lorsqu'*Amityville II* s'est présenté, il a pensé à moi.

**Comment se déroule un tournage avec Dino De Laurentiis ? Est-ce facile de travailler avec lui ?**

Il y a eu des problèmes... comme dans tous les mariages ! C'est un producteur qui a ses idées et beaucoup de personnalité. Mais lorsque vous avez un accord de sa part, il est très loyal ensuite et vous apporte toute l'aide possible.

**Avez-vous vu Amityville, la maison du diable avant d'entreprendre le tournage d'Amityville II, le possédé ?**

Oui. Et je pense que l'histoire d'*Amityville II, le possédé* est plus intéressante car elle se déroule avant, à l'origine même de ces tragiques événements.

**C'est aussi votre premier film fantastique. Portez-vous un intérêt particulier à ce genre cinématographique ?**

En effet, c'est mon premier film fantastique. Personnellement, je ne suis pas un amateur de ce cinéma dans la mesure où je n'aime pas tous les films fantastiques. Je veux dire que je ne m'intéresse pas aux thèmes classiques (vampires, etc.). Mon intérêt réside surtout dans les mystères de la vie quotidienne. Je n'ai d'ailleurs réalisé aucun film fantastique en Italie où il s'en tourne pourtant beaucoup.

**N'est-ce pas frustrant pour un réalisateur de se faire connaître du public américain avec un film qui n'est pas vraiment original ou personnel mais que l'on qualifie de « suite » ?**

Le terme « frustrant » me paraît exagéré. J'aurais, bien sûr, aimé commencer avec un sujet de mon invention. Mais pour ce qui est de débiter dans un pays nouveau, je pense que, dans mon cas, ce fut une intrusion positive. Je suis très satisfait du film. Il est sorti en Amérique avec grand succès. J'espère qu'il en sera de même en France.

**Etait-ce un travail de commande, ou bien y a-t-il eu création de votre part ?**

On m'a accordé beaucoup de libertés. J'ai modifié le scénario qui était un peu trop chargé. J'ai repris par exemple l'idée des rapports incestueux entre le frère et la sœur. L'idée existait déjà dans le scénario original mais elle n'était pas assez développée à mon goût. J'ai donc étoffé cette partie en faisant prendre conscience à la mère des relations particulières qui s'installent entre ses enfants. Il était important à mes yeux d'insister sur ce point afin de bien montrer la dégradation morale de la famille. Quant au massacre, j'ai tenu à ce qu'il soit raconté de façon indirecte. Ce qui ne le rend que plus terrifiant.

**Avez-vous rencontré des difficultés particulières durant le tournage ?**

Avec les acteurs, tout s'est très bien passé.

Nous nous sommes heurtés principalement à des difficultés auxquelles nous nous attendions : la réalisation des effets spéciaux.

**Où avez-vous tourné ?**

A Toms River, dans le New-Jersey, pour les extérieurs ; et à Mexico pour les intérieurs, ceci pour des raisons économiques.

On a reconstruit une maison identique à l'endroit où Stuart Rosenberg avait réalisé *Amityville, la maison du diable*. La vraie maison, celle du drame, se trouve à Long Island, de l'autre côté.

Le tournage a duré neuf semaines, y compris la post-production (principalement les effets spéciaux).

**Allez-vous tourner Amityville III en relief ?**

On me l'a proposé mais j'ai refusé car l'histoire n'était, à mon avis, pas aussi intéressante que celle d'*Amityville II*. Je sais que le scénario d'*Amityville III* vient d'être remanié, mais, au moment où on me l'a proposé, le script ne me plaisait pas.

**Avez-vous des projets ?**

Je suis en train d'écrire pour la télévision italienne un film qui se tournera en Sicile, mais rien de fantastique en vue.

**Vous délaissiez donc les Etats-Unis et le fantastique... Est-ce à dire que vous préférez travailler en Italie ?**

Je travaille surtout sur des projets que j'aime. Ce n'est pas une question de nationalité. Evidemment aux Etats-Unis, il y a beaucoup plus de moyens mais aussi d'autres problèmes.

**Quels genres de problèmes ?**

Un problème de mentalité. Tout n'y est pas aussi facile qu'on le dit et ce n'est pas parce qu'un technicien est américain qu'on doit considérer son travail comme parfait.

**Pour en revenir à Amityville, croyez-vous aux événements qui s'y sont déroulés ?**

En fait personne ne sait exactement ce qui s'est passé à Amityville. Donc il est difficile de croire — ou de juger — des choses dont on ne possède que peu d'éléments. Le jeune homme, arrêté après le massacre de sa famille, a dit certaines choses qui ne sont peut-être que des mensonges après tout. Chaque personne possède une opinion différente des faits.

Je pense surtout qu'il arrive des événements mystérieux très intéressants dans la vie. Pas seulement à Amityville qui n'est pour moi qu'un prétexte. Il m'est arrivé par exemple des choses étonnantes m'amenant à penser que nous sommes des accumulateurs d'énergie. Et nous pouvons très bien être possédés par une énergie encore plus forte. C'est une explication rationnelle concrète. Il y a encore plein de choses à découvrir dans ce domaine.

**Mais alors, que signifie le diable selon vous ?**

En fait nous avons des mots pour expliquer certaines choses, et peut-être que ces mots, comme « diable », sont mal — ou ne peuvent pas être — adaptés à notre connaissance de la vie. Disons que le diable est une énergie négative.

*Propos recueillis par Gilles Polinien*







## LA MORT AUX ENCHERES

Souhaitant s'écarter de la notion très « film d'horreur » évoquée par le premier titre original, *Stab* (« coup de poignard »), le réalisateur Robert Benton a rebaptisé son film *Still of the Night* (« Dans le calme de la nuit »). Un changement de titre adroit ne pouvant être que bénéfique à la carrière de ce film à suspense dont la sobriété au niveau des effets sanglants et de la violence le rend presque anachronique à une époque où les thrillers d'horreur, tous plus explicites les uns que les autres, déferlent sur nos écrans.

Ce choix dans le traitement du sujet ne signifie pas que *La mort aux enchères* soit un film démodé ou faible. Chacun sait depuis longtemps que des titres de sang ou des gorges arrachées n'ont jamais été synonymes de terreur. Et avec cette histoire de Jack l'éventreur au féminin, Robert Benton aurait pu s'en donner à cœur joie dans la bouche. Mais, d'une part, c'eût été bien trop facile, et d'autre part, cela n'était absolument pas dans les intentions du réalisateur.

Le film fonctionne à plusieurs niveaux. Située à New York, l'action se concentre principalement sur la rencontre de deux personnages : un psychiatre (interprété par Roy Scheider) dont l'un des clients a été sauvagement assassiné et qui apparaît comme la prochaine cible du tueur, et l'amie de la victime (Meryl Streep) que le comportement semble désigner comme étant la meurtrière...

*La mort aux enchères* est d'abord un film d'atmosphère se déroulant presque toujours de nuit, ce qui contribue à instaurer un perpétuel climat d'angoisse. Le passage du rêve (qui contient d'ailleurs la clef de l'énigme) est à ce point significatif. Les quelques plans horribles qui jalonnent le film sont très rapidement montrés et ne provoquent à aucun moment le sentiment de peur. Robert Benton, ayant retenu le principe que les effets de terreur ne sont jamais visuels, préfère jouer sur le son mais aussi sur la photo, sublime (signée

Nestor Almendros), l'atmosphère des lieux, le décor, la situation, etc.

Le sujet, la mise en scène, le jeu des acteurs même, rappellent en tout point la grande époque des films hitchockiens. Sans jamais sacrifier l'histoire et son déroulement haletant, Benton fait de *La mort aux enchères* un vibrant hommage à *Vertigo* (un homme tombe amoureux d'une femme sur laquelle il sait, par avance, trop de choses), *La mort aux trousses* (l'une des principales scènes se situe dans une salle de ventes aux enchères), *Fenêtre sur cour* (la séquence où, de sa fenêtre, George épie Brooke chez elle), *Saboteur* (le meurtrier suspendu dans le vide et dont le sort dépend de la résistance de l'étoffe à laquelle il s'accroche) mais également *La féline*, première version (la scène de la filature nocturne) et *La femme au portrait*.

Un autre aspect intéressant soulevé par le film réside dans l'ambiguïté du personnage féminin à la fois séduisant et dangereux dans la pure tradition des films noirs qui suivirent la seconde guerre mondiale. Le personnage masculin, Roy Scheider dans un rôle inhabituel, semble vulnérable face à Meryl Streep fumant cigarette sur cigarette et qui bouge sans cesse physiquement mais aussi mentalement et émotionnellement. Son interprétation remarquable, dans un rôle que l'on aurait confié jadis à Ingrid Bergman, fait la preuve qu'elle est l'une des plus grandes actrices de son époque. Plus qu'un personnage, elle constitue l'énigme du film, froide et distante... comme la lune, symbole sur lequel le réalisateur a conçu son générique.

Gilles Polinien

U.S.A. 1982 — Production : Salliejohn Productions. Prod. : Arlene Donovan. Réal. : Robert Benton. Prod. ass. : Wolfgang Glatte, Kenneth Utt. Scén. : R. Benton, d'après un sujet original de David Newman et R. Benton. Phot. : Nestor Almendros. Dir. art. : Mel Bourne. Mont. : Jerry Greenberg. Mus. : John Kander. Son : Nat Boxer. Ass. réal. : W. Glatte. Int. : Roy Scheider (Sam Rice), Meryl Streep (Brooke Reynolds), Jessica Tandy (Grace Rice), Joe Grifasi (Joe Vitucci), Sara Botsford (Gail Phillips), Josef Sommer (George Bynum). Dist. en France : Artistes Associés. 91 mn. Couleurs par Technicolor.

## TEMPÊTE

La « crise » (psychologique) a toujours été l'un des thèmes-clef de l'œuvre de Paul Mazursky. *Tempête* n'échappe nullement à cette règle : le personnage principal est un architecte de renommée internationale qu'un rêve (auquel il accorde une importance prémonitoire) fait prendre subitement conscience du rythme infernal dans lequel il évolue. Crise de la cinquantaine, cette sorte de ménopause masculine se traduit chez lui par une lassitude à l'égard de tout et de tous. Aspirant à une autre vie, il aurait besoin de magie et de romance afin de donner une signification à son existence...

Et c'est cette intervention de la magie, conférant au film de Mazursky une approche différente de celle à laquelle il nous avait habitués, qui confère à

*Tempête* son caractère fantastique. Que l'on ne se méprenne pas cependant sur l'emploi du mot « fantastique » au sujet de cette production qu'il convient, avant tout, de classer parmi les œuvres psychologiques. Le fantastique s'avère presque imperceptible durant 120 minutes de film, sous-jacent pourtant par des éléments irrationnels, irrésistibles à la limite. Comme un furoncle qui mûrit longuement et insidieusement, le surplus émotionnel, la rage et la colère contenus durant toute une existence (celle de Cassavetes, l'architecte) vont éclater, se matérialiser lors d'une tempête grandiose qui, par sa violence et la manière dont elle est amenée (le héros n'est-il pas doué de pouvoirs « surnaturels », magiques ?), fait, d'un seul coup, glisser le film en plein fantastique. Plus qu'un simple élément météorologique, cette tempête fait figure de personnage, sorte de « double divin » de l'architecte Dimitrius qui sommeille peut-être encore en chacun de nous pour la seule raison que n'y croyant pas vraiment ou n'en ayant pas vraiment conscience, ce « double divin » n'est pas exploité à sa juste valeur.



Les effets spéciaux visuels réalisés pour cette séquence par Bran Ferren sont époustouflants. Ce dernier a eu recours à des techniques nouvelles (utilisation de « mattes », animation par ordinateur) qui ont permis la composition d'images fortes que le danger rend effrayantes mais excitantes aussi par tant de beauté.

Bien qu'un peu long (presque 2 h 30), *Tempête* est un véritable plaisir des sens tant sur le plan visuel qu'émotionnel, même si Mazursky affectionne les brusques changements d'atmosphère ou stylise volontairement son film jusque dans la sensibilité qui en découle. L'apaisement faisant suite à l'orage, qu'il soit atmosphérique ou psychologique, confirme bien cette impression car il constitue l'un des sentiments les plus étranges jamais ressentis au cinéma et, paradoxalement, l'un des plus bénéfiques aussi...

Gilles Polinien

U.S.A. 1982 — Production : Paul Mazursky. Prod. : P. Mazursky. Réal. : P. Mazursky. Co-Prod. : Steven Bernhardt, Pato Guzman. Scén. : P. Mazursky, Leon Capetanos. Phot. : Don McAlpine. Dir. art. : Pato Guzman. Mont. : Donn Cambern. Mus. : Stomu Yamashita. Effets spéciaux visuels : Bran Ferren. Son : Dennis Maitland. Int. : John Cassavetes (Philip Dimitrius), Gene Rowlands (Antonia), Susan Sarandon (Aretha), Vittorio Gassman (Alonzo), Raul Julia (Kalbanos), Molly Ringwald (Miranda), Sam Roberts (Freddy). Dist. en France : Warner-Columbia. 140 mn. Couleurs par Metrocolor. Dolby Stereo.





JANVIER-FEVRIER

**LE ZOMBI VENU D'AILLEURS (PREY)**, de Norman J. Warren (G.-B., 1977), avec Barry Stockes, Sarah Faulkner, Gloria Annen (1-12).

Norman J. Warren, aujourd'hui seul réalisateur anglais spécialisé, ne jouit guère d'une réputation enviable auprès des amateurs. Gageons que ce n'est pas avec la distribution tardive (5 ans après son tournage) — et à la sauvette — de *Prey* que sa côte va remonter ! Pourtant, cette œuvre n'est pas tout à fait dépourvue d'intérêt, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'un curieux démarquage du film de Mark Rydell, *Le renard*, inspiré d'un roman de D.H. Lawrence. On y retrouve, détails compris, tous les éléments du film de Rydell, agrémentés de science-fiction et d'horreur. *Prey* nous présente en effet un couple identique de lesbiennes vivant isolées et dont la vie est perturbée par l'arrivée d'un intrus, dans ce cas précis un extra-terrestre

aux tendances cannibales. Dès lors, *Prey* suit fidèlement son inspirateur en nous décrivant la lente montée de la tension chez le trio, la séduction d'une des femmes, la jalousie de l'autre et même un curieux contre-emploi du fameux renard qui donnait son titre au film précédent.

Hormis cet inattendu détournement littéraire, il faut reconnaître que *Prey* n'est pas toujours passionnant, le huis-clos ralentissant en outre une action déjà hésitante. Et si l'extra-terrestre, par son manque de loquacité et son apathie évoque par moments le mort-vivant du très beau film de Bob Clark, il n'est est hélas pas de même pour les scènes de meurtres, guère plus justifiées que le maquillage horrifique qu'arbore l'intrus lors des crimes.

En fait, on ne peut recommander *Prey* qu'à titre de curiosité, à ceux qui seraient fatigués des extra-terrestres sentimentaux atteints de téléphonite aiguë ; mais, dans ce cas, ne vaut-il pas mieux revoir le sublime et horrifiant *The Thing* de John Carpenter ?

Olivier Billiotet

#### TABEAU DE COTATION

AS - Alain Schlockoff - CK - Cathy Karant - GP - Gilles Polinien  
JCR - Jean-Claude Romer - RS - Robert Schlockoff

TITRE DU FILM	AS	CK	GP	JCR	RS
<b>EVIL DEAD</b> Sam Raimi, 85 mn	****	****	***	**	****
<b>LOOKER</b> Michael Crichton, 94 mn	***	***	***	***	***
<b>MEURTRES EN 3-D</b> Steve Miner, 95 mn					
<b>MAD MAX I</b> George Miller, 90 mn (réédition en version intégrale)	****	****	***	***	****
<b>LA MORT AUX ENCHERES</b> Robert Benton, 91 mn			***	*	
<b>NEXT OF KIN</b> Tony Williams, 90 mn	***	****	*	***	*
<b>PIRANHAS II</b> James Cameron, 94 mn	**	*	*	*	0
<b>TEMPETE</b> Paul Mazursky, 140 mn			***	*	
<b>LE ZOMBIE VENU D'AILLEURS</b> Norman J. Warren, 82 mn	0	0			0

\*\*\*\* Excellent - \*\*\* Bon - \*\* Intéressant - \* Médiocre - 0 Nul

#### EVIL DEAD

Voir dossier dans nos n° 25 et 30, et critique dans notre précédent numéro.

#### LOOKER

Voir critique dans notre n° 24.

#### MEURTRES EN 3-D

(FRIDAY THE 13th-PART 3) (16-2)

Voir critique et entretien dans ce numéro.

#### MAD MAX I (19-1)

Voir critique dans notre n° 12 et entretien dans notre n° 24.

#### LA MORT AUX ENCHERES

(STILL OF THE NIGHT) (26-1)

Voir critique dans ce numéro.

#### NEXT OF KIN

Voir critique et entretien dans notre n° 25.

#### PIRANHAS II (5-1)

Voir critique dans notre précédent numéro.

#### TEMPETE (TEMPEST) (19-1)

Voir critique dans ce numéro.

#### BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser avec le règlement correspondant à :  
MEDIA PRESSE EDITION  
92, Champs-Élysées, 75008 PARIS - Tél. : 562.03.95

Nom de l'abonné(e) :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Je souscris ce jour un abonnement à L'ECRAN FANTASTIQUE,  
à compter du prochain numéro.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de « Media Presse Edition »

Abonnement : France Métropolitaine : 11 n° : 170 F  
Europe : 195 F. Autres pays (par avion) : nous consulter

Anciens numéros : N° 1 à 21 (N° 2 et 4 épuisés) : 17 F l'exemplaire  
N° 22 et suivants : 20 F l'exemplaire.

Frais de port France : 1,60 F par exemplaire  
Europe : 3,30 F par exemplaire.  
Autres pays (par avion) : nous consulter.

Pour toute demande de renseignements, joindre une enveloppe  
timbrée.

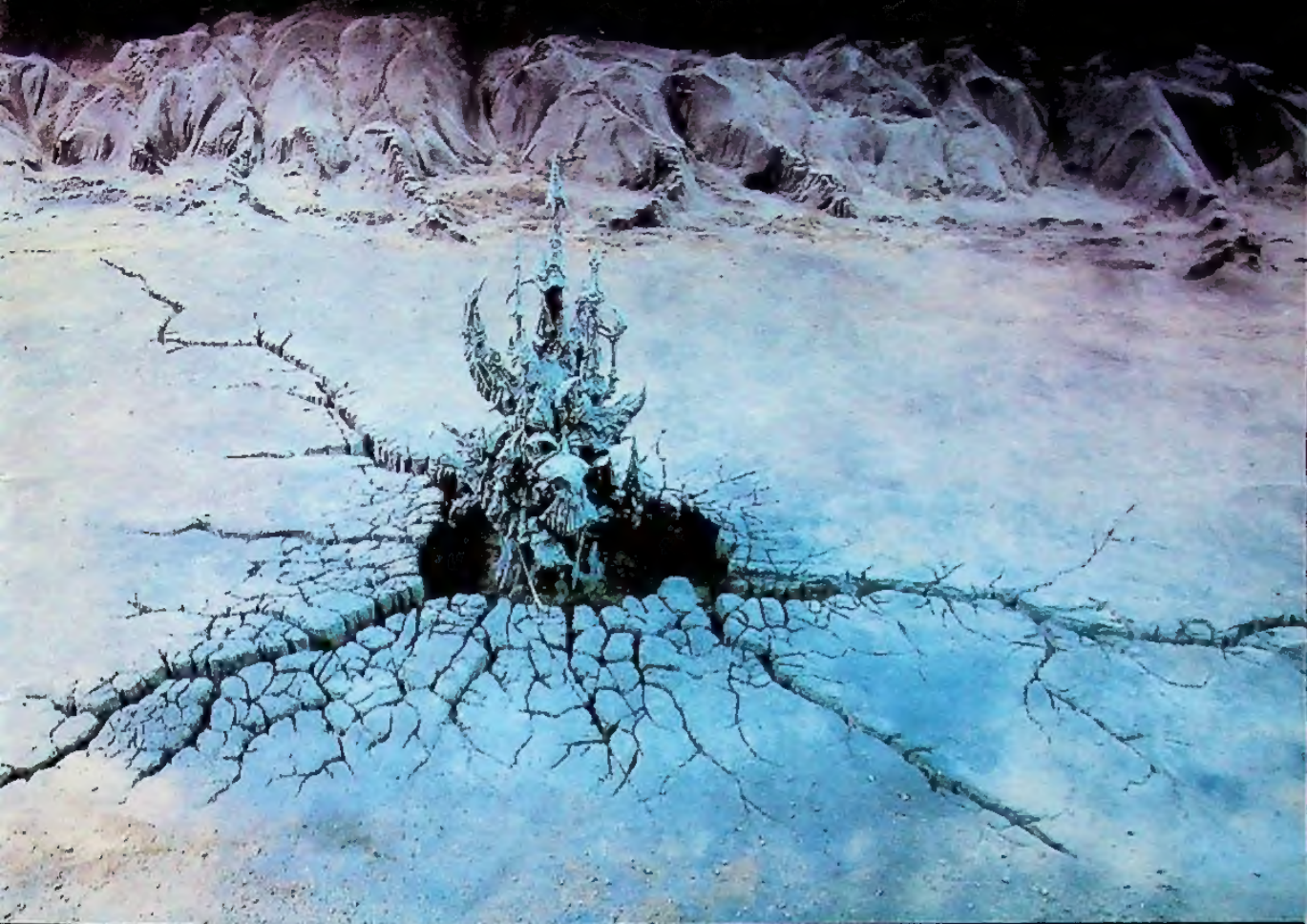
Diffusion : Messageries Lyonnaises de Presse. - Composition : Compo 60 - Imprimerie de Compiègne. Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1983.

**CADEAU**  
à tout abonné(e)  
Un magnifique poster couleurs  
(format : 40 x 55)  
réalisé par J. GASTINEAU  
(joint à l'envoi du premier numéro)





Dans notre prochain numéro:



# The Dark Crystal



# Le relief qui tue !



## MEURTRES EN 3D DIMENSIONS

PARAMOUNT PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION JASON PRODUCTIONS INC./FRANK MANCUSO, JR. PRODUCTION  
UN FILM DE STEVE MINER - MEURTRES EN 3 DIMENSIONS - AVEC DANA KIMMELL - PAUL KRATKA ET RICHARD BROOKER DANS LE RÔLE DE JASON  
COPRODUCTEUR TONY BISHOP - DIRECTEUR DE LA PHOTO GÉRALD FEIL - PRODUIT PAR FRANK MANCUSO - RÉALISÉ PAR STEVE MINER  
FILMÉ AVEC LE CONVERTISSEUR MARKS 3-DEPIX®

UN FILM PARAMOUNT DISTRIBUÉ PAR CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION © 1987 PARAMOUNT PICTURES CORPORATION TOUS DROITS RÉSERVÉS